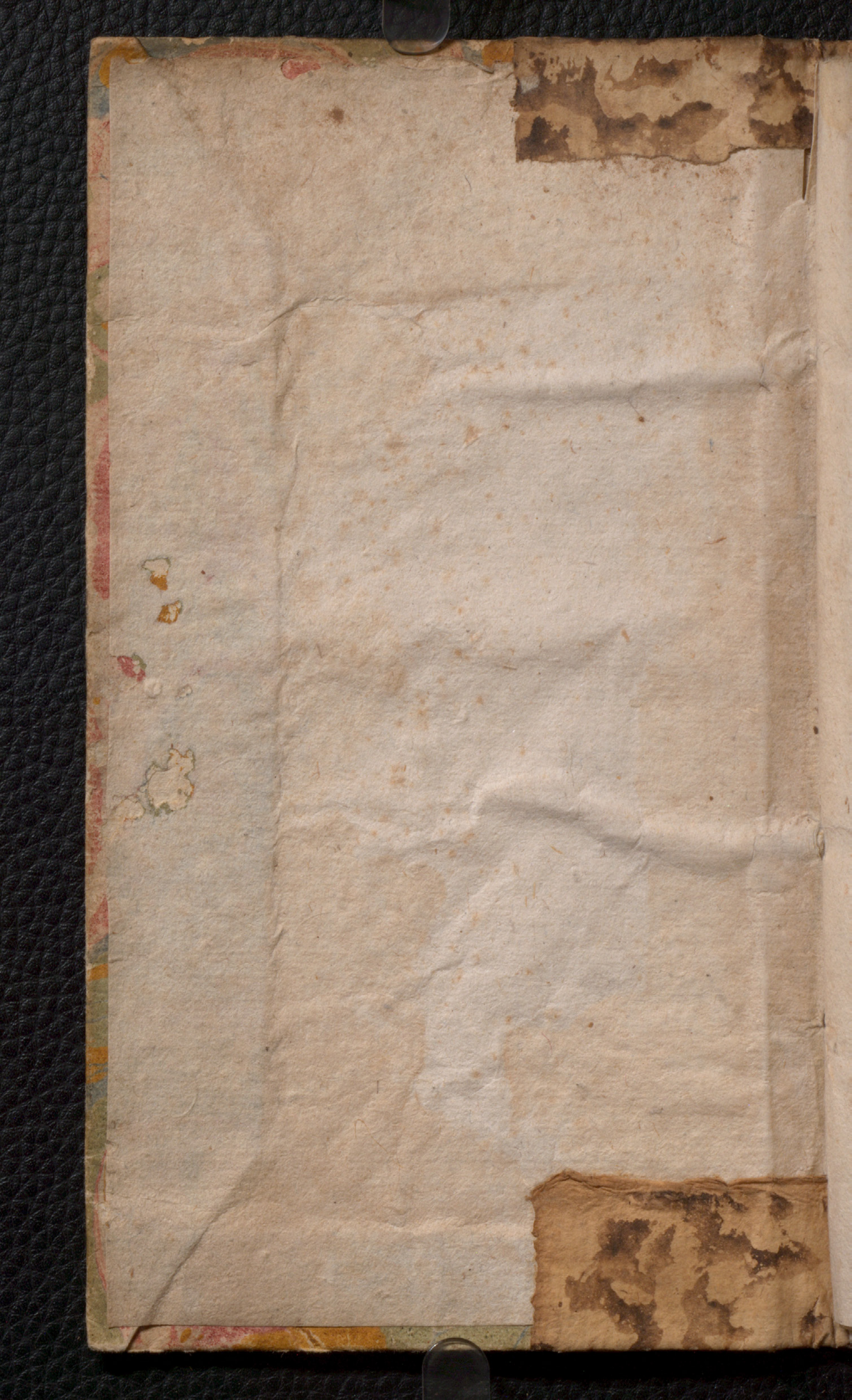






ÉLOGES
DE M. DE VOLTAIRE
PAR
DIFFERENS AUTEURS.

On y a joint l'Article VOLTAIRE tiré de l'Ouvrage intitulé LES TROIS SIECLES DE LA LITTERATURE FRANÇOISE.



Suivant les copies de
BERLIN, ET NEUCHATEL
& ſe trouvent
DANS LES PRINCIPALES VILLES
D'ITALIE.

AVIS
DU LIBRAIRE.

LE nom ſeul de M. DE VOLTAIRE ſuffit pour juſtifier l'avidité avec laquelle l'Europe ſçavante recherche & lit les Eloges que différens Auteurs ont faits de cet homme celebre. Il y a lieu de préſumer que l'Italie n'aura pas moins d'empreſſement que les autres Nations.

Le deſir d'épargner aux curieux l'embarras de faire venir ces productions de chez l'étranger, a inſpiré le deſſein d'en former un recueil. On l'a imprimé en beau papier, & avec des caracteres choiſis. La maniere dont la partie tipographique eſt executée, & les ſoins qu'on a pris pour rendre cette edition correcte, font eſpérer qu'on ne la trouvera pas inferieure aux Ultramontaines.

Au

Au reſte en donnant ces éloges au public, & en approuvant la manière dont ils ſont écrits, on ne prétend pas garantir la vérité & la juſtice de tout ce qu'avancent leurs auteurs. C'eſt même pour mettre le Lecteur en état de mieux juger, & le tenir en garde contre ce que la partialité ou l'enthouſiaſme pourroit avoir dicté, qu'on a cru devoir y joindre en entier l'article de VOLTAIRE, tiré du dernier volume des *Trois ſiècles de la litterature françoiſe*, de M. Sabathier.



TABLE

FAUTES A CORRIGER

Dans l'Eloge par Palissot

pag. 47. *Note.* amitiéque — amitié que

Dans le Discours de M. Ducis

pag. 20. *lin.* 5. faveurs — fureurs

ELOGE

ÉLOGE

DE

M. DE VOLTAIRE

PAR M. PALISSOT.



ÉLOGE
DE
M. DE VOLTAIRE.

La gloire de M. de Voltaire n'est pas resserrée dans les seules limites de sa Patrie. C'est à l'Europe entiere, attentive aux premiers jugemens qui vont être portés sur cet Ecrivain célebre ; c'est à notre siecle & à la postérité, toujours juste, mais toujours sévere, que nous serons responsables de ce que nous allons écrire : & nous aimons à nous pénétrer de cette vérité, pour nous défendre ici de toute passion, de tout enthousiasme. Ecartons également & les éloges donnés par l'adulation, & les satyres plus prodiguées encore par la haine ; & tâchons de saisir, avec impartialité, ce qui doit caractériser à jamais cet homme rare, cet homme singulier ; & pour parler d'avan-

ce le langage de nos deſcendans, cet homme unique.

MARIE-FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE nâquit à Paris, le 20 Février 1694, de François Arouet, Payeur des Epices & Receveur des Amendes à la Chambre des Comptes, & de Marie-Marguerite Daumart. Paſſons rapidement ſur les diſpoſitions prématurées de ſon enfance; mais arrêtons-nous un moment ſur cette longue ſuite de ſingularités brillantes qui ſe ſuccéderent, ſans interruption, dans tout le cours de ſa vie, & qui en ont fait un homme tel que les ſiecles précédens n'en avaient point encore vu, & tel que les ſiecles poſtérieurs n'en reverront peut-être jamais.

Parmi ces ſingularités, il en eſt d'un ordre purement phyſique. C'en eſt une, par exemple, que cette heureuſe organiſation capable de ſuffire à l'application la plus continue, & qui, ſans être aſſujettie aux variations du tems, ne ſe délaſſait du travail que par le travail même. Malgré une conſtitutions très-délicate en apparence, aucun homme n'a été à la fois plus précoce que M. de Voltaire, & n'a joui d'une vieilleſſe plus ſaine & plus robuſte. Aucun n'a commencé

ſa carriere d' une maniere plus brillante, & ne l' a terminée avec plus de gloire. Non-ſeulement il a ſuffi à des travaux littéraires qui auraient donné matiere à trente réputations diſtinguées, mais à des ſoins qui ſemblaient incompatibles avec cette paſſion toujours prédominante pour l' étude. M. de Voltaire n' était étranger ni aux ſpéculations du Commerce, ni à celles de la Finance : il a ſu conſerver & augmenter ſa fortune. Il a trouvé du tems pour les plaiſirs ; il en a trouvé pour entretenir dans toute l' Europe, la correſpondance la plus vaſte qu' aucun particulier ait jamais eue, ſoit avec les Savans & les Artiſtes les plus recommandables de ſon ſiecle, ſoit avec pluſieurs Souverains, qui l' ont honoré d' une intimité (1) dont la gloire doit rejaillir à jamais ſur les Lettres, & dont le monde n' avait pas vu d' exemples depuis les tems de Philippe & d' Alexandre (2). Il en a trouvé pour ſe rendre utile à une foule d' Infortunés célebres, qu' il a défendus par ſon éloquence. Enfin il a trouvé celui de fonder, à quelques lieues de Geneve, une Colonie floriſſante, Colonie dont il n' a jamais ceſſé d' être le bienfaiteur, devenue orpheline par ſa mort, & qui s' eſt

montrée digne de ses bontés par sa reconnaissance. Nous ne parlons ici que de faits connus, avoués par les ennemis mêmes de M. de Voltaire, & sur lesquels l'Envie qui veille encore auprès de sa tombe, ne peut jetter aucun nuage.

Le moral, dans cet homme singulier, n'offrit pas moins de phénomenes que le physique. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il fit sa premiere Tragédie; &, comme nous l'avons dit après la Motte, qui eut le mérite de le prévoir, & le courage de l'annoncer, Corneille & Racine eurent un successeur. C'était un prodige qu'un pareil début; mais par un prodige plus grand encore, il méditait, dès-lors, le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siecle de Louis XIV., ou du moins qui l'avait été si malheureusement qu'il ne reste de tous ces essais aucun vestige. Il conçut le projet de la *Henriade*, & la France fut étonnée de devoir son premier Poëme épique à un Auteur de vingt-quatre ans. Le même homme est devenu depuis le rival de l'Arioste dans un autre Poëme. Le même a été l'Historien de Pierre le Grand, de Charles XII, de Louis XIV, & celui de toutes les Nations depuis Charlemagne jusqu'

qu'à nos jours. Le même a étendu la carriere de l'Histoire, trop resserrée avant lui, dans les détails de la politique & de l'ambition des Princes; comme s'il était de la destinée des Peuples, de leur être sacrifiés en tout & jusques dans les Annales du monde. Il a fait sentir le premier cette espece d'outrage fait au genre humain; & ce que les Historiens avaient jusqu'alors le plus négligé, l'influence de l'opinion sur les malheurs de la terre, les Loix, les usages, les mœurs, les progrès des Sciences & des Arts, devinrent le principal objet de ses recherches. Cette révolution de l'Histoire, perfectionnée par la Philosophie, est, peut-être, une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains, & à la reconnaissance de la postérité. Le même a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans, & d'une foule de Poësies légeres, saillies rapides d'une imagination inépuisable, toujours active, toujours brillante, & dont quelques-unes ont un caractere original qui n'appartient qu'à lui seul, & du goût le plus exquis (*). Le même a mesuré la

(*) Telles que l'Epître *des Tu & des Vous*, & quelques autres Pieces de ce genre charmant.

hauteur & fixé, pour ainſi dire, les limites du génie de Corneille, dans un Commentaire qui dut déplaire d'abord aux admirateurs paſſionnés de ce grand Homme, non ſeulement par quelques expreſſions trop dures (*), & par quel-

(*) il ſerait à ſouhaiter, ſans doute, que dans ce Commentaire l'Auteur ſe fût interdit quelques-unes de ces expreſſions trop ameres, & qui sembleraient injurieuſes à la mémoire de Corneille, ſi M. de Voltaire n'eût pas témoigné, en mille autres endroits, toute l'admiration dont il était pénétré pour ce Génie créateur. L'humeur, qui paraît percer, ſur-tout dans les dernieres Editions de cet Ouvrage, n'était pas contre Corneille, mais contre les Admirateurs fanatiques de ce grand Homme, qui s'étaient preſſés de publier d'avance que ce Commentaire ne ſerait qu'une Satyre dictée par l'Envie, & qui, dès qu'il parut, ne manquerent pas de s'élever contre les remarques les plus juſtes, avec une fureur aveugle, qui prouvait aſſez qu'ils n'étaient pas dignes de ſe paſſionner pour Corneille. M. de Voltaire, par une ſuite de ſon caractere bouillant, impétueux, & porté naturellement à la colere, mit alors moins de ménagement & plus de ſévérité dans des obſervations, d'ailleurs judicieuſes : & à des yeux préoccupés, ces expreſſions, trop dures, donneront toujours quelque priſe à ces Cenſeurs. Malheureuſement, en bleſſant la ſenſibilité de M. de Voltaire, il n'était que trop aiſé

quelques jugemens hazardés, que nous y reconnaiſſons comme eux, mais parce que l'admiration ſuperſtitieuſe ſe refuſe à tout examen, à toute diſcuſſion ſur l'objet de ſon culte. Pour nous, exemts de ces préjugés, plus capables d'affaiblir, que d'augmenter la vénération qu'on doit à Corneille, loin de blâmer le courage de ſon Commentateur, nous nous le propoſons, au contraire, pour modele; & rien n'atteſtera mieux la ſincérité de nos ſentimens pour M. de Voltaire, que notre reſpect pour la vérité.

Enfin, il était réſervé encore à cet hom-

aiſé de le précipiter vers les extrêmes. Ses Adulateurs & ſes Ennemis n'ignoraient pas ce fatal ſecret; & c'eſt à l'adreſſe perfide avec laquelle les uns & les autres abuſaient également de ſon caractere, qu'on doit imputer une partie de ſes fautes. Perſonne n'a eu le goût plus ſûr que lui, quand il n'était pas dominé par l'humeur. Perſonne n'a été, quelquefois, plus injuſte, lorſqu'il avait le malheur d'être, ſans le ſavoir, l'inſtrument des paſſions de ceux qu'il regardait comme ſes amis: mais il n'eſt guere de ces injuſtices, dans ſes Ouvrages, qui ne ſoient réparées, ou dans un Volume précédent, ou dans un Volume poſtérieur; & la meilleure maniere de ſaiſir ſa véritable façon de penſer, c'eſt de l'oppoſer à lui-même.

me unique, de nous donner les premieres notions de la Littérature Anglaiſe ; de nous familiariſer avec la Métaphyſique de Locke ; de nous inſtruire des découvertes de Newton ; de nous encourager à la pratique hardie, mais ſalutaire, de l' Inoculation , dont perſonne , en France , n'avait parlé avant lui , & qu'on a tentée depuis ſur les Têtes les plus précieuſes , les plus cheres à la Nation ; de combattre en Philoſophie , en Littérature, en Hiſtoire, une multitude de préjugés ; d' approfondir, en paraiſſant les effleurer , ſoit dans ſes *Mêlanges* , ſoit dans ſes *Queſtions Encyclopédiques* , un nombre à peine croyable d' idées curieuſes & intéreſſantes, & de nous laiſſer , dans le vaſte Recueil de ſes Œuvres, une bibliotheque immenſe, émanée de ſon ſeul génie .

A le conſidérer comme Poëte Epique , la *Henriade* , ainſi que nous l' avons déjà obſervé, n'avait eu, parmi nous , aucun modele digne de quelque attention . Nous accordons aux Cenſeurs de M. de Voltaire , que cet Ouvrage a dû néceſſairement ſe reſſentir de la jeuneſſe de l' Auteur ; que s' il en eût conçu le plan dans un âge plus mûr , l' ordonnance en eût été plus riche & plus impo-

posante ; que l'antithese y serait plus ménagée ; qu'au lieu de se borner à des portraits, d'un coloris, à la vérité, très-brillant, l'Auteur eût peint ses Personnages d'une maniere plus grande, en les faisant agir ; qu'il eût moins négligé la partie dramatique, & donné, par conséquent, plus d'intérêt à son Poëme. Mais puisque, dans un siecle, enrichi de toutes les merveilles du siecle de Louis XIV, la *Henriade* a été tant de fois réimprimée, puisqu'elle a été traduite dans toutes les Langues de l'Europe, & même dans les Langues savantes, puisqu'enfin la Nation n'a jusqu'ici, rien de comparable, en son genre, à ce bel Ouvrage, ne soyons point assez injustes, assez ennemis de notre gloire, pour méconnaître ses beautés, en convenant de ses fautes.

Gardons-nous d'abaisser la majesté du seul Poëme Epique que nous ayons, sous prétexte que Boileau nous a donné, dans le *Lutrin*, un chef-d'œuvre de plaisanterie. C'est confondre toutes les bornes des Arts, que de comparer ainsi des choses qui sont évidemment hors de toute comparaison.

Rendons justice au goût de l'Auteur, qui a su faire un Poëme très-court, & en exclu-

re tout cet échafaudage de merveilleux antique, qui eût paru si déplacé dans notre Religion, dans nos usages, dans nos mœurs, enfin dans un sujet si rapproché de l'âge où nous vivons.

N'oublions pas l'heureux choix de ce même sujet, qui le rendra toujours cher à la Nation, la richesse des détails, le charme du coloris, l'élégance continue du style, &, ce qui nous le rend plus précieux encore, l'horreur qu'il inspire de la persécution, du fanatisme, de la superstition, & de tous ces attentats sacrés qui ont désolé la terre depuis dix-huit siecles.

N'oublions pas que l'Auteur a prouvé depuis, qu'il pouvait atteindre à ces beautés essentielles & fondamentales dont la *Henriade* paraîtra toujours un peu trop dénuée à des yeux séveres; & que, dans un autre Poëme, il s'est montré le digne Emule de l'Arioste. Enfin, si quelques Censeurs inflexibles s'obstinaient encor à lui reprocher les imperfections échappées à sa jeunesse, que ces Censeurs, du moins, nous indiquent un homme capable, au même âge, d'un pareil effort. Chose vraiment admirable dans la destinée de ce grand Homme, qu'il ne puisse de-

descendre de sa supériorité dans quelque partie, sans que ce désavantage ne soit aussitôt compensé par un prodige! car c'en était un que d'avoir conçu le projet de la *Henriade* à vingt ans.

Mais que le même Poëte, à qui nous devons, dans le genre de l'Epopée, deux Ouvrages d'un caractere si différent, ait encore enrichi le Théâtre des plus belles Tragédies que nous ayons vues depuis celles de Racine; qu'après avoir ouvert sa carriere dramatique à dix-huit ans, il l'ait finie, comme Sophocle, à quatre-vingt-quatre, par une Piece où l'on reconnaissait encore la vigueur de son génie (3): c'est ici que l'étonnement augmente, & doit nécessairement se changer en admiration.

On a répété souvent que M. de Voltaire avait donné le premier à l'action Tragique plus de dignité, plus d'appareil, plus de pompe, en un mot, plus d'illusion théâtrale, & qu'il l'avait purgée de ces intrigues d'amour, mêlées si fréquemment & si maladroitement aux sujets les plus terribles de la Scene antique. Mais gardons-nous de ces éloges indiscrets, que ce grand Homme désavoüait lui-même. Racine, dans *Athalie*,

avait donné le premier exemple d' une tragédie ſans amour, & ſoutenue, d' ailleurs, du ſpectacle le plus majeſtueux & le plus impoſant. Racine avait porté l' Art à ce degré de perfection *déſeſpérante*, comme on l' a dit très-heureuſement, qui ne laiſſe plus de place à la rivalité. Racine était donc le ſeul homme dont M. de Voltaire eût à redouter la comparaiſon; & c' eſt celui qu' il a toujours loué avec tranſport, avec cette éloquence énergique & attendriſſante, qui ne peut venir que du cœur (4). Nous ne connaiſſons rien, dans ſa vie, qui l' honore autant que ce trait, qui décele mieux ſa véritable ſupériorité : & c' eſt une barriere invincible que nous oppoſerons toujours à ceux qui l' ont accuſé de jalouſie.

Mais ſi M. de Voltaire n' a fait aucun chef-d' œuvre qui puiſſe être comparé, en ſon entier, aux chef-d' œuvres de Racine : ſi ſes plans manquent en général de cette régularité, de cette ſageſſe qu' on admire dans ceux de notre Euripide; ſi les parties en ſont moins heureuſement enchaînées; s' il a fondé, quelquefois, ſes grands effets ſur de trop petits moyens; s' il a donné le dangereux exemple des maximes trop prodiguées, des

beau-

beautés déplacées, qui laiſſent voir trop ſouvent le Poëte à la place de ſes perſonnages; ſi c'eſt à lui, enfin, que les vrais Connaiſſeurs aſſigneront l'époque de la décadence naiſſante de l'Art, quels efforts de génie n'a-t-il pas faits, depuis *Œdipe* juſqu'à *Tancrede*, pour le ſoutenir dans le degré de perfection le plus voiſin de celui auquel il ne pouvait plus atteindre, parce que Racine l'avait dévancé! Nous avons dit que nous nous permettrions, à ſon égard, la même liberté qu'il s'eſt permiſe à l'égard de Corneille; & l'on ſent trop que notre intention ne ſaurait être de le rabaiſſer. Si véritablement il n'a point perfectionné l'Art, lorſqu'il ne pouvait plus ſe perfectionner, il a ſu lui donner, du moins, par les grandes vues morales, & par les ſentimens d'humanité qui reſpirent dans toutes ſes Tragédies, un nouveau degré d'importance & d'utilité. Il a ſu mériter, en ſe créant des routes nouvelles, la gloire d'être en effet un digne ſucceſſeur de Corneille & de Racine. Si le caractere dominant du premier de ces Poëtes lui aſſure la premiere place aux yeux de ceux à qui les maximes d'Etat & de Politique paraiſſent ce qu'il y a de plus impoſant chez les

hom-

hommes ; si le second doit l'emporter au jugement des ames sensibles, qui se plaisent dans la peinture des grandes passions, dont elles ont éprouvé les orages, il nous semble que M. de Voltaire doit plaire davantage à celles qu'une Philosophie douce & tendre intéresse plus vivement au bonheur de l'humanité, & qu'enfin il est, plus qu'aucun de ses deux rivaux, le Poëte des Philosophes.

Ce n'est pas qu'il n'ait eu des succès mérités & brillans dans les parties mêmes qui caractérisent le plus spécialement ces Fondateurs de la Scene. Qui ne s'attendrirait point avec *Zaïre*, ne serait touché que faiblement des larmes d'*Andromaque*. Qui ne sentirait pas les beautés mâles & fieres de *Brutus*, de la *Mort de César*, de *Rome sauvée*, ne serait pas digne d'admirer Corneille. Enfin, Crébillon, Homme de génie, sans doute, mais placé à un trop grand intervalle des deux grands Hommes dont on vient de parler, n'a rien de plus tragique & de plus sombre, dans le genre qui lui est propre, que les scenes vraiment terribles de *Sémiramis* & de *Mahomet*.

Cependant nous devons répéter, pour l'honneur de l'Art, que tous ces succès si mul-

multipliés de M. de Voltaire, ne lui laiſſent que la premiere place après Racine. Si ſon Théâtre eſt plus varié, ſi ſes ſituations paraiſſent quelquefois plus déchirantes que celles de ſon illuſtre prédéceſſeur, il ne doit ces avantages du moment qu'à des invraiſemblances que le goût de Racine ne ſe fût jamais permiſes. On voit qu'il a trop ſacrifié à l'effet, qu'il s'eſt livré, dans ſes plans, à un merveilleux trop recherché, trop romaneſque, & qu'il n'a point été aſſez ſévere ſur le choix de ſes moyens dramatiques. On voit, en un mot, qu'il ne doit cette apparence de ſupériorité qu'à des fautes contre l'Art même; fautes qui feront exagérées par des imitateurs qui n'auront pas ſon génie, & qui entraîneront enfin la corruption du goût, & la décadence entiere du Théâtre.

C'eſt pourtant à ce genre de beautés fortement tragiques, que nous ſommes redevables du haut degré où l'Art de la repréſentation a été porté, pendant quelques années, ſur notre Scene. Aucun Acteur, à ce que nous atteſte M. de Voltaire lui-même, qui avait vu Baron & Mademoiſelle le Couvreur, n'avait ſu rendre ces emportemens de la nature qui ſe peignent par un mot, par une

atti-

attitude, par un ſilence, par un cri qui échappe à la douleur. „ Nous ne commen-
„ çâmes à connaître ces grands traits que
„ par Mademoiſelle Dumeſnil, lorſque, dans
„ *Mérope*, les yeux égarés, la voix entrecou-
„ pée, levant une main tremblante, elle al-
„ lait immoler ſon propre fils, quand *Narbas*
„ l'arrêta; quand, laiſſant tomber ſon poi-
„ gnard, on la vit s'évanouir entre les bras
„ de ſes femmes, & qu'elle ſortit de cet
„ état de mort avec les tranſports d'une
„ mere; lorſqu'enſuite s'élançant aux yeux
„ de *Poliſonte*, traverſant, en un clin d'œil,
„ tout le Théâtre, les larmes dans les yeux,
„ la pâleur ſur le front; les ſanglots à la
„ bouche, les bras étendus, elle s'écria:
„ *Barbare, il eſt mon fils!* (5) “.

Ce n'eſt que par *Mahomet*, par *Sémiramis*, par *Tancrede*, que nos Acteurs, au lieu de déclamer, apprirent à devenir des peintures vivantes, & non ſeulement à exprimer, comme il convenait, ces grands mouvemens de pathétique & de terreur dont M. de Voltaire a donné tant d'exemples; mais à repréſenter dignement le cinquieme Acte de *Rodogune*, *Athalie*, *Phedre*, *Iphigénie*, & tous les chef-d'œuvres de notre Scene.

Ce-

Cependant on oppofait fucceffivement à M. de Voltaire une foule de Concurrens qui n'approchaient pas de fa renommée. On lui difputait le titre d'homme de génie, tandis qu'on le prodiguait à Piron, qui, véritablement, avait eu le mérite de faire une des meilleures Comédies qu'on eût vues depuis Moliere, mais très-inférieure aux chef-d'œuvres de ce grand Homme. Si l'on en croyait ces judicieux appréciateurs des réputations, M. de Voltaire ne devait la fienne qu'aux Maîtres de l'Art qui l'avaient devancé. Il n'eût été rien par lui-même : mais ayant fous les yeux les belles Tragédies de Corneille, de Racine & de Crébillon, qu'on ne mettait au niveau des deux autres que pour en éloigner davantage celui qu'on voulait déprimer ; il n'était pas furprenant qu'un très-bel-Efprit (comme ils le nommaient) eût acquis quelque gloire dans une carriere toute tracée par le génie de fes prédéceffeurs. C'eft ainfi que les ennemis de Racine avaient affecté de publier qu'il devait tout à Corneille. L'Envie fe répete elle-même, & n'a en effet que ce trifte moyen d'humilier tout homme fupérieur qui s'éleve après d'autres hommes fupérieurs : mais c'eft, au contraire,

cet-

cette foule d'excellens Ouvrages dont la Scene était enrichie, & cette perfection où l'Art semblait porté, qui redouble notre admiration pour M. de Voltaire. C'est lorsqu'un genre commence à s'épuiser, qu'il devient plus difficile au génie même de s'ouvrir des routes nouvelles, de se former encore une maniere à soi, & d'égaler du moins en partie, des rivaux qu'on devait désespérer d'atteindre. Racine dut étonner son siecle, précisément parce qu'il était venu après Corneille; Crébillon s'est fait, à son tour, une réputation imposante, pour avoir soutenu celle du Théâtre, après ces deux grands Hommes, par deux ou trois Pieces d'un caractere vraiment tragique, & qui passeront à la Postérité malgré leurs défauts, & le style barbare qui les défigure trop souvent. Soyons justes: M. de Voltaire, qui est venu le dernier, n'eût-il fait que *Mahomet* & *Alzire*, sera toujours compté parmi nos plus grands Tragiques; & rien n'atteste mieux sa supériorité, que d'avoir mérité ce rang lorsqu'il semblait impossible d'y parvenir. Mais quelle idée plus grande encore ne se formera-t-on pas de cet Ecrivain célebre, si l'on ajoute à ces deux Tragédies *Œdipe*, la premiere & l'

une des meilleures qu'il ait faites, *Zaïre*, *Sémiramis*, *Brutus*, *Adélaïde*, *Mérope*, & tant d'autres, toutes accueillies avec transport, toutes assez belles pour rendre les Connaisseurs incertains, s'il était question d'établir entr'elles quelque préférence ; & si l'on pense que le même homme, dans le genre de la Comédie du second ordre, a donné l'*Enfant prodigue* & *Nanine*, qu'il a tenté d'autres succès encore, & qu'enfin il a parcouru toutes les branches de l'Art dramatique !

Nous ne dissimulerons pas que, depuis *Tancrede*, il ne soit échappé à l'Auteur plusieurs Pieces où l'empreinte de son génie paraît effacée : mais c'est un tribut qu'il a payé à la vieillesse ; & nous devons ajouter que si, dans ses premiers Ouvrages, il ne s'est pas élevé jusqu'à la hauteur du génie de Corneille, il ne s'est point abaissé, dans les derniers, au degré d'*Agésilas* & de *Pertharite*. S'il est au-dessous de lui-même, il nous semble très-supérieur encore, dans les *Scythes*, dans *Olympie*, à tout ce que nous offrent de plus soigné ceux de nos jeunes Auteurs, qui, peut-être, s'enivrent le plus de l'espoir de le remplacer. On n'y retrouve point,

point, à la vérité, le ſtyle enchanteur de ſa jeuneſſe ; mais on y retrouve toujours ſa clarté, ſa correction, & ſur-tout de grandes vues, qui manquent principalement à nos jeunes Ecrivains. On ſait que, non-ſeulement, dans ſes dernieres Pieces de Théâtre, mais dans tout ce qu'il écrivait en vers alexandrins (6), il s'était formé, depuis quelques années, une maniere expéditive, beaucoup trop négligée, & qui, malheureuſement, n'aura que trop d'imitateurs. Ce n'eſt que dans ſa proſe (*), & dans ſes Poëſies légeres, qu'il a conſervé juſqu'à ſes derniers jours le charme de ſes premiers Ecrits ; & Racine & lui, comme nous l'avons dit ailleurs, ſont les ſeuls qui aient eu le double mérite d'écrire en vers & en proſe avec une égale ſupériorité.

En achevant de parcourir la carriere immenſe de ſes travaux, nous nous croyons obli-

(*) Il a toujours conſervé dans ſa proſe un tour original, un caractere purement à lui, qui le faiſait reconnaitre dès les premieres lignes. Le ſeul trait de décadence que l'on y remarque, vers les derniers temps, c'eſt le mélange de quelques plaiſanteries déplacées à côté des choſes les plus ſérieuſes.

obligés de rappeller à nos Lecteurs que c'est toujours du même homme que nous parlons. C'est à lui que nous devons encore, & ces Histoires particulieres que nous avons déjà indiquées, & ce vaste *Essai sur les Mœurs & sur l'Esprit des Nations*, Ouvrage plein de recherches, & qui pouvait occuper la vie entiere d'un Ecrivain laborieux.

Personne ne lui a disputé cette maniere d'écrire toujours agréable & toujours intéressante, qui le fait lire avec tant de plaisir par les ingrats mêmes qui voudraient se refuser le plus au sentiment pénible d'une admiration qui les humilie : mais on a dit que le style de l'Auteur n'était pas toujours celui de l'Histoire ; & véritablement (car nous ne voulons rien dissimuler) M. de Voltaire s'est permis, de loin à loin, quelques traits d'ironie, qui semblent déroger un peu à la gravité du style historique. On souhaiterait que ces petites taches, quoique très-rares, fussent effacées par un Editeur sévere. On sent bien qu'on ne retrancherait à l'Auteur que de l'esprit, & que même on serait tenté de le regretter : mais on le sacrifierait aux convenances, & d'ailleurs on lui laisserait tant de beautés !

C'est

C' eſt dans le genre de l' Hiſtoire, ſur-tout, que M. de Voltaire a répandu cet eſprit de tolérance & de paix, d' humanité & de bienfaiſance, qui le caractériſe eſſentiellement. Les oppreſſeurs y ſont peints ſous des couleurs ſi odieuſes, les opprimés y deviennent ſi intéreſſans, qu' il eſt peu d' ames qui n' éprouvent, en le liſant, la douce illuſion de ſe croire meilleures. Les calamités de la guerre, celles de l' opinion, plus terribles encore, enfin les malheurs du monde y ſont préſentés de maniere à faire deſirer que l' Auteur ſoit, plus qu' aucun autre, l' Hiſtorien des Rois. L' indépendance de leurs couronnes n' eſt, nulle part, plus reſpectée & plus ſolidement établie : mais les droits imprescriptibles de l' humanité n' ont jamais eu de Défenſeur plus courageux. C' eſt, en ce ſens, de tous les genres que M. de Voltaire a traités, celui qui doit le rendre le plus cher aux Princes, dont il accoutume l' oreille à entendre la vérité, & aux Peuples, dont il ſoutient la cauſe en Philoſophe éloquent & ſenſible. C' eſt celui dans lequel il s' eſt montré le meilleur Citoyen, & par qui nous croyons qu' il a le mieux mérité de ſon ſiecle & de l' avenir.

L' En-

L'Envie, qui ſe plaît à prodiguer les accuſations vagues qu'elle ſait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la diſcuſſion même eſt preſque toujours impoſſible, n'a pas manqué de reprocher à M. de Voltaire d'avoir eu trop peu de reſpect pour la vérité ; d'avoir altéré les faits, au gré de ſon imagination, & pour le ſeul plaiſir de les dénaturer ; d'être enfin un Romancier agréable, plutôt qu'un Hiſtorien véridique. Cela était ſi facile à dire, & ſi difficile à prouver, qu'en effet l'Envie ne pouvait guere choiſir d'imputation qui fût plus dans ſon caractere, mais à laquelle, en même tems, il fût plus aiſé de la reconnaître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections paraſites, ſoit à des Soupés, où l'on ſait bien qu'une diſſertation ne ſera point admiſe, ſoit dans quelques-unes de ces converſations frivoles, où le paſſage continuel & rapide d'une matiere à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune ; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Détracteurs de M. de Voltaire, qui choiſiſſaient ſi adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons peſé, dans le ſilence, ces accuſations ſi fréquemment renouvellées, ou par d'agréables Ignorans, qui

n' ont pas la plus légere idée des choſes dont ils parlent, ou par ces Manœuvres de la Critique, éternels échos des ſottiſes qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé, ſans doute, dans M. de Voltaire, comme dans nos Hiſtoriens les plus accrédités, des erreurs qu' il faut bien ſe garder de confondre avec les menſonges, mais en bien plus petit nombre qu' on ne le croit communément; & nous oſons dire qu' en ce qui regarde particuliérement la France, il en eſt beaucoup moins que dans le Préſident Hénault. Il y a plus d' erreurs dans le petit Livre de Nonotte, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit ou dix volumes in-4.°, uniquement conſacrés à l' Hiſtoire dans la Collection de ce grand Homme: c' eſt, peut-être, ce que nous prouverons ailleurs. On a ſuppoſé volontiers que dans la longue époque des guerres de l' Empire & du Sacerdoce, M. de Voltaire s' était fait un plaiſir malin d' éxagérer les ſcandales de l' Egliſe. Qu' on le compare avec Fleury, qui n' eſt point ſuſpect, avec Baronius (*), Hiſtorien dévoué

(*) Cette époque d' ignorance & de crimes était, ſelon Baronius, *un ſiecle de fer & de*

voué aux maximes ultramontaines, & on le trouvera modéré. Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonſpection. Mais nous voulons bien n'en être pas crus ſur notre parole ; & nous oppoſerons ſeulement aux Détracteurs de M. de Voltaire, en matiere d'Hiſtoire, une autorité qui forcera du moins les ames impartiales à ſuſpendre leurs jugemens. On connait le ſavant Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la deſtruction de l'Empire Romain juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle, qui ſert d'introduction à l'*Hiſtoire de Charles-Quint*, par le célebre Robertſon. Voici le témoignage que cet Etranger rend à M. de Voltaire.

„ Dans toutes mes diſcuſſions ſur les pro-
„ grès du Gouvernement, des Mœurs, de la
„ Littérature & du Commerce pendant les
„ ſiecles du moyen âge, ainſi que dans l'eſ-
„ quiſſe que j'ai tracé de la Conſtitution
„ politique des divers Etats de l'Europe,
„ au commencement du ſeizieme ſiecle, je

de plomb. Il ne craint pas d'appeller ces ſcandales *les naufrages de l'Egliſe Romaine*.

„ n'ai pas cité une ſeule fois M. de Vol-
„ taire, qui, dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire*
„ *Générale*, a traité le même ſujet, & exa-
„ miné le même periode de l'Hiſtoire. Ce
„ n'eſt pas que j'aie négligé les Ouvrages
„ de cet homme extraordinaire, dont le gé-
„ nie, auſſi hardi qu'univerſel, s'eſt eſſayé
„ dans preſque tous les genres de compoſi-
„ tions littéraires. Il a excellé dans la plû-
„ part; il eſt agréable & inſtructif dans tous;
„ *on regrette ſeulement qu'il n'ait pas reſpecté*
„ *davantage la Religion* (*). Mais comme
„ il imite rarement l'exemple des Hiſtoriens
„ modernes, qui citent les ſources d'où ils
„ ont tiré les faits qu'ils rapportent, je n'
„ ai pu m'appuyer de ſon autorité pour
„ confirmer aucun point obſcur ou douteux.
„ Je l'ai cependant ſuivi comme un guide
„ dans mes recherches; & il m'a indiqué,
„ non-

(*) Cette phraſe, que nous nous ſommes bien gardés de ſupprimer, prouve, à la fois, l'impartialité de M. Robertſon & la nôtre: mais il faut obſerver que M. Robertſon, Hiſtoriographe du Roi d'Angleterre pour l'Ecoſſe, eſt, en même tems, Docteur en Théologie, & Principal de l'Univerſité d'Edimbourg.

„ non-ſeulement les faits ſur leſquels il était „ important de s'arrêter, mais encore les „ conſéquences qu'il fallait en tirer. S'il „ avait, en même tems, cité les Livres ori- „ ginaux, où les détails peuvent ſe trou- „ ver, il m'aurait épargné une grande partie „ de mon travail; & pluſieurs de ſes Le- „ ctеurs, qui ne le regardent que comme „ un Ecrivain agréable & intéreſſant, ver- „ raient encore en lui *un Hiſtorien ſavant &* „ *profond* “.

Que les Lecteurs peſent ce témoignage d'un homme inſtruit, cette juſtice rendue à M. de Voltaire par un Anglais, très-profond lui-même dans l'Hiſtoire, & qu'ils jugent du mépris que méritent d'ignorans Zoïles, qui ne ceſſent de le calomnier dans ſa Patrie.

Nous nous ſommes étendus ſur les principales branches de la réputation de M. de Voltaire, & nous ſommes encore loin d'avoir tout épuiſé : mais c'eſt un Eloge, & non un Volume que nous avons entrepris. Faiſons actuellement la part de l'Envie, & parlons des faibleſſes de ce grand Homme. Il les dut toutes à une ſenſibilité trop délicate, trop ombrageuſe, & qui ſe tournait facilement en colere. Naturellement bon,

humain, généreux, comme il est aisé de le prouver par une suite non interrompue de belles actions dont sa vie est semée, les contrariétés, les injustices, les persécutions, aigrirent quelquefois son caractere, au point de lui inspirer, du moins en apparence, des haines très-violentes. Le fiel coula de sa plume, non-seulement contre une foule de Détracteurs obscurs qu'il aurait dû mépriser, mais contre des hommes que leur mérite aurait dû lui rendre sacrés, quoiqu'ils eussent eu le malheur d'être ses ennemis. Tel fut son acharnement contre Jean-Baptiste Rousseau, & contre un grand Homme du même nom, dont il avait eu plus encore à se louer qu'à se plaindre.

L'un & l'autre, à la vérité, avaient eu des torts avec lui. Jean-Baptiste Rousseau, après en avoir parlé comme de la plus riche espérance de la Nation (7), après avoir donné à la Tragédie d'*Œdipe* & à la *Henriade* les plus grands éloges, parut devenir jaloux, & finit par comparer leur Auteur à Pitaval & à Gacon. Nous osons croire que M. de Voltaire lui aurait pardonné ces injures, méprisables à force d'être extrêmes: mais Rousseau, victime d'une accusation in-

juste,

juſte, & qui devait être d'autant plus reſervé à accuſer perſonne, qu'il avait éprouvé lui-même ce que la perſécution a de plus cruel, ſe permit de dénoncer M. de Voltaire, dans quelques-unes de ſes Lettres, comme l'Auteur de l'*Epître à Uranie*. Cette accuſation inexcuſable, ſi elle était un abus de confiance, plus inexcuſable encore, ſi Rouſſeau l'avait hazardée ſans preuve, pouvait expoſer M. de Voltaire, dans un tems infiniment plus ſévere que le nôtre, à des reſſentimens plus implacables que ceux dont Rouſſeau avait éprouvé la violence : voilà ce qui les rendit irréconciliables. Mais chacun d'eux aurait dû reſpecter, dans ſon rival, le talent qui l'honorait lui même. Jettons un voile ſur ces mutuelles faibleſſes. N'imitons pas ceux qui, pendant la vie de ces deux Emules de gloire, ne ceſſaient d'attiſer une haine qu'ils auraient dû ſacrifier l'un & l'autre, & qu'il ne ſubſiſte, après leur mort, que les témoignages de juſtice qu'ils ſe ſont réciproquement rendus. La Poſtérité, en plaçant M. de Voltaire fort au-deſſus de Rouſſeau, conſervera toujours à celui-ci le premier rang parmi les Poëtes Lyriques. M. de Voltaire n'en doutait pas, lui dont les ef-

forts, en ce genre, n'avaient pas été très-heureux : mais il en devait l'aveu, & il n'en eût été que plus grand.

Nous verrons, dans l'article consacré à la mémoire de l'autre Rousseau, qu'il eut, à-peu-près, envers M. de Voltaire, les mêmes torts que le précédent : mais ce que nous ne pouvons omettre ici, ce qui peint M. de Voltaire, & ce qui prouve combien le fond de son caractere, naturellement bon & sensible, prévalait en lui sur les sentimens d'une vengeance étrangere à son cœur, c'est l'anecdote suivante, que nous tenons d'une main sûre, & d'un témoin oculaire.

Lorsque les persécutions commencerent à s'élever contre le citoyen de Geneve, M. de Voltaire lui écrivit pour lui offrir un asyle. On connaît la réponse un peu cynique du Philosophe : „ Je ne vous aime point, je ne „ veux ni de votre asyle, ni de votre estime " ; réponse qui formait un singulier contraste avec les témoignages d'admiration, de respect même, qu'il avait, quelques années auparavant prodigués à ce grand Homme. Le premier mouvement de M. de Voltaire fut terrible ; car c'était sa maniere de se fâcher : mais, quelques jours après, on crut voir,

aux

aux environs de Ferney, le Citoyen de Geneve ; on se pressa de l'annoncer à M. de Voltaire, qui, les larmes aux yeux, dit, avec cette effusion de cœur qui a été en lui le principe de tant d'actions généreuses : „ Qu'on le fasse venir ; il n'a plus de torts, „ dès qu'il est chez moi ".

Tel était en effet le caractere de cet homme singulier. Un peu gâté par l'adulation qu'il aimait, aigri par l'envie qu'il avait excitée, il ne connaissait aucun frein, ni dans ses emportemens, ni dans les Ecrits échappés au premier mouvement de ses passions. Incapable, au fond, de se venger autrement que par sa plume, il semblait se complaire dans des projets de vengeance qui s'évanouissaient toujours avec sa colere. A le juger par cette fougue momentanée, on l'eût cru voisin des plus grands excès, & tout prêt à nuire : mais il ne le fit jamais. Il se répandait en sarcasmes, quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offensantes : mais on ne connaît aucun homme qu'il ait réellement persécuté, aucun dont il ait détruit ou cherché à détruire la fortune. Ennemi, d'autant moins dangereux qu'il l'était à découvert, & que son

extrême vivacité était connue, il n'eut jamais à se reprocher d'avoir fait le malheur de personne. Il fit, au contraire, beaucoup d'ingrats.

Si Racine, qui, à proprement parler, n'avait tenté qu'un genre de gloire, quoique, par la souplesse de son génie, il eût pu prétendre à tous les succès; si ce Poëte enchanteur, à qui l'on ne pouvait reprocher ni les emportemens de la satyre, ni ce naturel trop ardent qui paraît tendre à subjuguer les esprits plutôt qu'à les éclairer, eut cependant des ennemis implacables, on conçoit que M. de Voltaire, le rival, dans tous les genres, de tous les Ecrivains de son tems, devait avoir soulevé contre lui d'autant plus de haine, qu'il n'eut pas, comme Racine, la faiblesse de se décourager. Cette vigueur de caractere, devenue pour ses ennemis un nouveau motif d'acharnement, semblerait annoncer un homme heureux: mais toujours harcelé, en sens contraire, ou par l'adulation, ou par l'envie, accablé de gloire, & croyant n'en avoir jamais assez, peut-être était-il plus véritablement à plaindre que ceux qu'il importunait de l'éclat de sa vie. Elle fut un tissu continuel d'agitations & d'orages;

ges ; &, ſi nous l'oſons dire, un volcan toujours enflammé, & ſe conſumant lui-même.

Cicéron, qu'il avait eu tant de plaiſir à peindre dans *Rome ſauvée*, Cicéron, faible comme lui, & qui découvrait ſi naïvement le deſir qu'il avait que Rome fût ſans ceſſe occupée de ſa gloire, nous paroît, par ce genre de faibleſſe même, l'homme avec qui M. de Voltaire avait le plus de rapports. Delà cette multitude d'éditions de ſes Œuvres qui ſe ſuccédaient avec tant de rapidité l'une à l'autre, & dans leſquelles il n'en exiſte aucune encore qui ſoit entiérement digne de lui (*). De-là cette ſenſibilité pour la Cri-

 ti-

(*) Nous n'en connaiſſons point où les matieres ne ſoient dans le plus grand déſordre, où l'on ne trouve, dans un Volume, des vers déſavoués avec mépris par M. de Voltaire dans un autre Volume, des doubles emplois, des répétitions accablantes, des Variantes d'un mauvais choix ſubſtituées à des leçons plus heureuſes, qui doivent être rétablies par un Homme de goût. Nous inſiſtons ſur ces défauts d'ordre & de convenance, qui demandent un travail dont nous nous chargerions volontiers nous-mêmes & pour lequel nous avons déja raſſemblé un grand nombre

tique, dont le piquures les plus légeres lui causaient de longs tourmens. Eh quoi ! lui disions-nous un jour, en faisant allusion à quelques-uns de ces insectes littéraires, enorgueillis du pouvoir qu'ils avaient de troubler son repos ; une fourmi devrait-elle vous donner de pareilles convulsions? *Ce n'est pas une fourmi*, nous répondit-il, *c'est une fourmilliere*.

Au-

---

bre de matériaux. C'est un soin dont il nous serait permis, sans aucune vanité, de nous croire plus capables que beaucoup de gens, par l'étude que nous avons faite, non-seulement du caractere & du génie de l'auteur, mais de la plupart des Editions qui ont paru jusqu'ici. Au reste, il est très-important pour la gloire de M. de Voltaire, qu'on ne tarde pas à s'en occuper. Il est plus digne qu'un autre d'un commentaire fait avec goût ; & d'ailleurs il y a dans ses Ouvrages une foule d'allusions à des choses fugitives du tems, qui demandent à être fixées par des notes, ou qui deviendraient, à la longue, d'une obscurité impénétrable. Il y a de même des traits d'une plaisanterie fine & légere, qui pourraient échapper dans un âge un peu éloigné du nôtre. Nous faisons cette remarque en faveur de ceux qui peuvent prendre un intérêt véritable, soit à la personne, soit aux Ouvrages de M. de Voltaire.

Autant il était injuſte envers lui-même, en paraiſſant ainſi ſe défier de ſa réputation, autant il recevait avec complaiſance l'encens le moins délicat & le moins flatteur. Sa reconnaiſſance allait juſqu'à donner de grands éloges à des hommes très-médiocres : choſe néceſſaire à remarquer ; car s'il était poſſible que ſa gloire, inaltérable d'ailleurs, fût compromiſe, ce ſerait par ces éloges.

Venons au ſeul reproche eſſentiel qu'on puiſſe faire à ſa mémoire, à celui où nous ſommes forcés d'abandonner ſa cauſe ; mais en conciliant le reſpect dû à la Religion, avec la juſte horreur que nous inſpire la ſuperſtition & le fanatiſme. M. de Voltaire, élevé, malheureuſement, dans cet eſprit qui caractériſe l'époque de la Régence ; eſprit que lui-même a peint avec tant de graces dans ces vers :

„ Voici le tems de l'aimable Régence,
„ Tems fortuné, marqué par la Licence,
„ Où la Folie, agitant ſon Grelot,
„ D'un pié léger parcourt toute la France,
„ Où nul Mortel ne daigne être dévot,
„ Où l'on fait tout, excepté pénitence.

M. de Voltaire, né dans ces principes, ou plutôt dans cette anarchie de principes, ayant

d'ail-

d'ailleurs fixé ses premiers regards sur les tems affreux de la Ligue, & sur cette journée d'horreur qu'il a rendue à jamais exécrable dans sa *Henriade*, ayant depuis parcouru dans l'Histoire, cette longue suite d'attentats sacrés qui ont affligé la terre, au nom d'un Dieu de paix, les Croisades contre les Sarrasins, celles contre les Habitans de la Prusse & du Languedoc, les massacres de Mérindol & de Cabriere, ceux de la Saint-Barthélemi, ceux de l'Irlande, ceux des Vallées de Savoie, ceux de l'Inquisition, & cette multitude d'assassinats juridiques, d'emprisonnemens, d'exils, que Boileau lui-même, le discret Boileau, avait caractérisés avec tant de force dans une de ses Satyres (*), qui n'est recommandable que par cette seule peinture : M. de Voltaire ayant enfin, soit comme

(*) La Satyre sur l'*Equivoque*, où l'on trouve ces vers pleins d'énergie sur l'abus de l'Equivoque en matiere de Religion ; abus, dit l'Auteur,

Dont l'Eglise elle même eut peine à se sauver,
Elle même, deux fois, presque toute Arienne,
Sentit, chez soi, trembler la Vérité Chrétienne,
Lorsque, chez ses Sujets, l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme, au combat animés,
Tu

me Hiſtorien, ſoit comme Poëte, promené ſon imagination ardente & ſenſible ſur cette foule de proſcriptions religieuſes, s' abandonna au ſentiment qui lui fit dire à Dieu, dans l' amertume de ſon cœur :

„ Je ne ſuis pas Chrétien, mais c' eſt pour
„ t' aimer mieux.

Il eut le malheur de ne pas diſtinguer aſſez la Religion de l' Evangile, cette Religion de paix, de douceur & de clémence, de la Religion pervertie & dénaturée par les hommes.

Tu fis, dans une guerre, & ſi triſte, & ſi longue,
Périr tant de Chrétiens, martyrs d'une diphtongue.
. . . .
. . . .
L' Europe fut un champ de maſſacre & d' horreur;
Et l' Orthodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime & permis.
Au ſignal tout-à-coup donné pour le carnage,
Dans les villes, par-tout, théâtres de leur rage
Cent mille faux Zélés, le fer en main, courans,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et ſans diſtinction, dans tout ſein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique:
Car, quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injuſte fureur qu' arme la Piété!

mes. Il perdit de vue ce trophée qu'il a lui-même élevé au Chriſtianiſme dans les dernieres paroles de Guſman (*), & tant de traits heureux répandus dans la *Henriade*, ou dans *Zaïre*, en faveur de cette même Religion. Il en devint l'un des plus redoutables adverſaires par un excès de tolérance : ce qui prouve combien on doit ſe défier de l'ombre des vertus humaines. Mais enfin, ſans vouloir pénétrer dans les vues profondes de la Providence, qui peut tirer du ſcandale même un bien qui échappe d'abord à nos faibles yeux, qui ſait ſi, en ſuſcitant au Chriſtianiſme un pareil adverſaire, Dieu n'a pas voulu juſtifier, de la maniere la plus éclatante, que les efforts humains ne prévaudraient jamais contre ſon ouvrage ? M. de Voltaire lui-même, en pourſuivant ſans ceſſe le monſtre qu'il a ſi heureuſement caractériſé dans ces vers :

„ Le Fanatiſme eſt ſon horrible nom :
„ Enfant dénaturé de la Réligion,
„ Armé pour la défendre, il cherche à la
„ détruire,
„ Et, reçu dans ſon ſein, l'embraſſe &
„ le déchire ;

n'a-

(*) Voyez la derniere ſcene du cinquieme acte d'*Alzire*.

n'a-t-il pas servi, sans le vouloir, cette Religion sainte, qui n'a pas de plus dangereux ennemis ? Et, dans les impénétrables Jugemens de Dieu, ces titres n'auraient-ils pas amené un moment de grace & de clémence? Qu'il nous est doux, du moins, de nous former ces idées consolantes, & de pouvoir tempérer ce que cet article a de sévere, en reconnaissant que si M. de Voltaire eut, en effet, le malheur de s'égarer dans la Foi, il n'abjura jamais ce Dogme essentiel & fondamental d'un Dieu rémunérateur & vengeur; qu'il en fut, au contraire, un des défenseurs les plus zélés, & qu'il rendit un hommage constant aux vérités de premiere révélation renfermées dans la Loi naturelle !

Si nous n'avons pas dissimulé les faiblesses de cet Ecrivain célebre, qu'il nous soit permis, du moins, de le venger de la calomnie. On lui a reproché la légéreté, l'avarice, la méchanceté; & personne, peut-être, n'a porté plus loin les vertus opposées.

Il a conservé pour ami, pendant plus de soixante ans, M. le Comte d'Argental, homme digne de toute son amitié, & avec qui ses premieres liaisons avaient commencé dès le College. Son attachement à M. le Ma-

réchal de Richelieu n'a pas été moins constant, & remonte, à-peu-près, à une époque aussi ancienne. Il a conservé de même presque tous ses autres amis; & s' il eut le malheur d'en perdre quelques-uns, on peut assurer que les premiers torts ne furent jamais de son côté.

Ses actes de bienfaisance sont innombrables. On sait ce qu' il a fait pour les Calas, les Sirven, les Montbailly, &c. &c, & ce qu' il a tenté pour les malheureux flétris par un Jugement d' Abbéville; ses efforts pour justifier la mémoire de M. de Lally, & tous les infortunés qu' il a secourus de son éloquence, de son crédit, ou de sa fortune. Il a exercé des actes d' humanité moins brillans; mais qui, peut-être, ne caractérisent que mieux l' esprit de bienfaisance dont il était animé. Des malheureux Paysans de sa Terre, ruinés par un procès qu' ils avaient perdu, se présenterent à lui, fondant en larmes, & implorant ses bontés. Il voulut voir leurs papiers, les remit à un Avocat célebre pour les examiner, & dit à ces infortunés de revenir. L' Arrêt qui les avait condamnés était irrévocable par le fond & par la forme. Cette fatale lumiere, en leur ôtant toute espéran-

rance, ſembla les accabler d' un nouveau malheur. L' objet de leur perte ſe montait à mille écus, ſomme exorbitante pour de pauvres cultivateurs, chargés d' une famille nombreuſe. M. de Voltaire ne put tenir à ce ſpectacle de douleur; il paſſa dans ſon cabinet, leur apporta cette ſomme, en les remerciant de l' occaſion qu' ils lui avaient procurée de leur donner ce ſecours, qui ne fut pas le dérnier qu' il répandit ſur eux. Ce trait eſt conſacré par un médaillon que nous avons vu chez M. le Comte d' Argental.

Souvent il allait au-devant des malheureux; il les prévenait par ſes bontés, en leur épargnant l' embarras de la demande. S' ils étaient dans le cas de ne point recevoir à titre de don, il leur prêtait ſans vouloir aucun intérêt, & même en les diſpenſant de de la reconnaiſſance.

Ce n' était pas des ſommes légeres qu' il haſardait ainſi. Un Gentilhomme des environs de Geneve, décoré dans le ſervice, nous a dit à nous-mêmes que M. de Voltaire lui avait prêté, de la maniere la plus noble, une ſomme de trente mille livres, dans un tems où il paraiſſait peu vraiſemblable que cet Officier fût jamais à portée de s' acquitter.

ter. A l'égard des perſonnes à qui leur ſituation ne permettait pas de rendre, il les ſecourait par des libéralités entieres & abſolues. Pluſieurs de ces bienfaits ont paſſé par les mains de M. d'Argental. Il eſt quelques Gens de Lettres, qui en ont reçu de conſidérables. On n'attendait pas d'eux qu'ils les publiaſſent, on ſouhaitait ſeulement qu'ils paruſſent ne les pas oublier.

Il ne tira d'autre vengeance d'un homme qui avait paſſé une partie de ſa vie à le calomnier, qui était tombé dans l'indigence, & qui lui offrait de rétracter ſes calomnies par un acte public, que de refuſer la rétractation, & d'envoyer à ce malheureux un préſent de cinquante louis.

Les richeſſes qui le mettaient à portée de ſe procurer des jouiſſances ſi douces, il les avait acquiſes par les voies les plus légitimes, par le commerce de Cadix, & par un intérêt conſidérable que M. du Verney lui avait donné dans les vivres, & dont il avait fait les fonds.

On a cru long-tems que ſes Ouvrages lui avaient rapporté des produits immenſes: mais les regiſtres des Comédiens feront foi qu'à l'exception de ſes premieres Tragédies, dont

il avait tiré quelques émolumens, il n'a jamais reçu la part d'auteur qu'il était en droit d'exiger. Plusieurs Libraires, Messieurs Cramer de Geneve, entr'autres, se sont fait un devoir de publier qu'ils lui avaient l'entiere obligation de leur fortune, sans qu'il ait accepté d'eux la plus légere rétribution.

On sait avec quel généreux empressement il saisit l'occasion de servir de pere à la petite niece du grand Corneille, qui lui dut, à la fois, son éducation & son établissement. Un Homme de Lettres, digne de concourir à cette belle action par l'élévation de son ame, & de la proposer à M. de Voltaire avec la noble confiance du génie (8), M. le Brun, Secrétaire des Commandemens de feu Mgr. le Prince de Conti, eut, comme nous l'avons dit ailleurs, le courage de sommer M. de Voltaire, au nom de sa gloire, de devenir le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille : il était bien sûr que sa confiance ne serait point trompée.

Mais rien ne caractérise mieux ce sentiment de bonté, toujours actif dans M. de Voltaire, que les tendres soins qu'il prit, sur la fin de sa vie, de la jeunesse de Mademoiselle de Varicourt, aujourd'hui Mada-

me

me la Marquiſe de Villette, qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que ſa naiſſance, ſon ingénuité & ſes graces.

M. de Voltaire fut payé de ſes ſoins par une reconnaiſſance vraiment filiale. Nous en avons vu les marques les plus touchantes trois mois après la mort de ce grand Homme, que Madame la Marquiſe de Villette ſemblait encore appeller par ſes regrets, & dont elle ne pouvait prononcer le nom ſans verſer des larmes, & ſans exciter les nôtres. Avec quelle douce émotion, elle ſe rappellait ſes ſoins tendres & paternels, les jeux de ſon enfance autour de ce Vieillard, devenu auguſte pour elle, par cette bonhommie de l'ame & du vrai génie, avec laquelle il daignait ſe prêter lui-même à ces jeux!

M. de Voltaire ayant chez lui, à Ferney, M. le Marquis de Villette, dont il avait toujours aimé & encouragé l'eſprit, s'apperçut avec complaiſance de ſes aſſiduités auprès de ſa jeune pupille; & un jour, en préſence de M. le Marquis de Ville-vieille, il lui propoſa cinquante mille écus pour la dot de Mademoiſelle de Varicourt. „ Je ſuis ſûr, lui „ diſait-il, que Madame Denis, ma niece, „ ſera de mon avis; car elle regarde *Belle*

„ &

„ *& Bonne* (*) comme sa fille. Quant à „ mes autres Parens, j'ai une bonne succes- „ sion à leur laisser, & vous conviendrez „ qu'ils n'ont pas long-tems à attendre ". M. le Marquis de Villette ne voulut jamais consentir à cette générosité. Il n'est donc pas vrai, comme on l'avait dit dans le Journal de Paris, que M. de Voltaire ait doté Mademoiselle de Varicourt : mais, après avoir présidé à son mariage, il voulut l'accompagner à Paris ; il voulut revoir cette Ville, dont il avait fait si long-tems les délices, & vers laquelle il se sentait rappellé par cet amour de la Patrie, qui ne s'éteint jamais dans une ame sensible.

Nous avons nous-mêmes consacré ailleurs la maniere dont il y fut accueilli, les sentimens de vénération & de tendresse qu'il lisait dans tous les yeux, l'hommage public enfin qui lui fut rendu par tous les Ordres de la Nation. Tout ce qui avait avec lui des droits communs à la gloire, Français, Etrangers, se firent un devoir de se faire présenter chez

lui.

(*) C'est le nom d'amitiéque M. de Voltaire avait donné à Mademoiselle de Varicourt ; nom qui est devenu familier à tous ceux qui ont l'avantage de la connoitre.

lui. Le célebre Franklin, ce vengeur de l'Amérique, voulut, non-ſeulement le voir, mais ménager à ſon Petit-Fils, encore enfant, le plaiſir de ſe rappeller un jour qu'il avoit vu la merveille de l'Europe, & de pouvoir dire, comme Ovide: *Virgilium vidi*.

Cependant, au milieu de cette gloire, hélas! trop courte, & ſuivie bientôt des plus cruels regrets, Madame la Marquiſe de Villette était toujours préſente à ſon cœur. Pendant ſa derniere maladie, occaſionnée, comme on le ſait, non par la nature, qui ſemblait reſpecter encore un de ſes plus rares ouvrages, mais par une doſe forcée d'opium, qu'il avait eu le malheur de prendre indiſcretement, il ne ceſſait de demander à Madame la Marquiſe de Villette, un Notaire, dans l'intention, ſans doute, de lui laiſſer des marques de ſon ſouvenir, auſſi bien qu'à pluſieurs de ſes amis: mais trop attendrie pour s'occuper d'elle-même, trop noble pour penſer à de nouveaux bienfaits après ceux qu'elle avait reçus, elle ne manqua envers lui que de cette complaiſance. Cependant, la mort, qui éteignait par degrés M. de Voltaire, n'avait pu éteindre encore ſa ſenſibilité. Il voulut écrire, & les derniers mots que traça

ſa

ſa main mourante, furent une Lettre à ſon ami M. d'Alembert, dans laquelle il lui diſait, que n'ayant plus que quelques momens à vivre, il lui recommandait Madame la Marquiſe de Villette. Il n'eut pas la force d'en écrire davantage; il perdit la connaiſſance & le ſentiment, & il expira le 30 Mai 1778.

A cette nouvelle, le plus morne ſilence ſuccéda tout-à-coup à ces acclamations triomphales que la Nation lui avait prodiguées tant de fois dans les derniers momens de ſa vie; & ce ſilence exprimait, de la maniere la plus énergique, ce ſentiment de conſternation profonde qui accompagne toujours les pertes irréparables.

Depuis quelques jours, l'idée de ſa mort prochaine l'occupait ſans ceſſe. Jamais il ne fut atteint de plus de mélancolie, qu'en revenant de chez Madame la Marquiſe de G***, dont il avait été l'ami dans ſa premiere jeuneſſe, lorſqu'elle était Mademoiſelle de L**. „ Je viens, dit-il, d'un bord du Styx à l'autre; je ne me ſuis jamais trouvé ſi vieux „ qu'aujourd'hui “. C'était pour Mademoiſelle de L** qu'il avait fait l'Epître ſi connue *des Tu & des Vous*.

Peu de tems avant ſa maladie, il vint voir à table M. le Marquis de Villette, & après quelques momens du recueillement le plus ſombre, il lui dit : „ Vous êtes com-„ me ces Rois d'Egypte, qui, en man-„ geant, avaient une tête de mort devant „ eux “.

Il diſait, ſur ſon arrivée à Paris : „ Je „ ſuis venu chercher la gloire & la mort “.

Il répondit à un Artiſte, qui lui préſentait le tableau de ſon triomphe : „ C'eſt mon „ tombeau qu'il me faut, & non pas mon „ triomphe “.

On demande quelquefois ſi M. de Voltaire perdra dans la génération à venir quelque choſe de ſa renommée. Nous oſons croire qu'elle ne fera que s'accroître, lorſque nous conſidérons l'influence qu'il a eue ſur ſon ſiecle, dont on ne trouvera nulle part, une peinture plus fidelle que dans ſes Ouvrages. Si l'on penſe que pendant les trois générations où il a vécu, il ne s'eſt paſſé aucun événement intéreſſant, ſoit particulier, ſoit public, qu'il n'ait célébré comme Poëte, ou comme Hiſtorien, & auquel il n'ait attaché, pour ainſi dire, le ſceau de ſa gloire, on pourra ſe faire une idée de la curioſité, plus

avi-

avide encore que la nôtre, avec laquelle il ſera conſulté par nos deſcendans.

Cet Eloge de l' homme le plus univerſel qui ait exiſté dans les Lettres, à qui l' on pourra diſputer plus ou moins de gloire, mais à qui l' on ne conteſtera jamais la qualité d' homme unique, aura l' avantage de précéder celui que l' Europe attend avec impatiende du Roi de Pruſſe, & qui deviendra encore une des plus brillantes ſingularités de la deſtinée de M. de Voltaire. Puiſſe ce grand Prince, tant de fois célébré, & ſi digne de l' être par ce grand Poëte, trouver dans le faible hommage que nous venons de lui rendre, ce caractere de franchiſe, d' impartialité & de courage que devait nous inſpirer le tendre attachement que nous avons eu pour lui pendant ſa vie, & que nous conſervons à ſa mémoire!

NOTES

ET PIECES JUSTIFICATIVES DE L'ELOGE.

(1) M. DE VOLTAIRE, très-jeune encore, avait été honoré d'un accueil plein de graces & de bonté par le Duc LEOPOLD, aïeul de la Reine, le même dont il a fait un si bel éloge dans son *Siecle de Louis XIV.* Il avait présenté à ce Prince & à Madame la Duchesse de Lorraine sa Tragédie d'*Oedipe*, avec ces vers (*), que nous ne nous rappellons pas d'avoir vus dans aucun Recueil :

O vous de vos Sujets l'exemple & les délices,
Vous qui règnez sur eux, en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices :
C'est aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes
les miens.

Depuis, il avait été accueilli d'une maniere plus distinguée encore par la Reine d'Angleterre, à qui il dédia la belle Edition de la *Henriade*, faite à Londres en 1726.

Enfin, il a eu l'honneur d'être en correspondance avec le feu Roi STANISLAS, Duc de Lorraine, avec le Pape BENOIT XIV, avec

(*) *L'Auteur les tient de son Pere, qui avait eu l'honneur d'être du Conseil du Duc Léopold.*

avec l'Impératrice de Russie, les Rois de Pologne, de Suede, de Danemarck, & principalement avec le Roi de Prusse, & Madame la Margrave de Bareith, sa sœur. Non-seulement, il en reçut les plus grandes marques de bonté, mais il fut admis à leur familiarité la plus intime, comme on peut en juger par ces Lettres, non moins honorables pour les Souverains qui les ont écrites, que pour M. de Voltaire lui-même, & qui deviennent pour la littérature entiere un des plus précieux monumens de notre siecle. C'est à ces titres que nous nous permettons de les déposer ici.

Lettre du Roi de Prusse à M. de Voltaire.

„ J'AI vu la lettre que votre niece vous
„ écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour
„ vous lui attire mon estime. Si j'étais Ma-
„ dame Denis, je penserais de même; mais
„ étant ce que je suis, je pense autrement.
„ Je serais au désespoir d'être cause du mal-
„ heur de mon ennemi; & comment pour-
„ rais-je vouloir l'infortune d'un homme
„ que j'estime, que j'aime, & qui me sa-
„ crifie sa Patrie & tout ce que l'humanité
„ a de plus cher? Non, mon cher Voltaire;
„ si je pouvais prévoir que votre transplanta-
„ tion pût tourner le moins du monde à vo-
„ tre désavantage, je serais le premier à
„ vous en dissuader. Oui, je préférerais vo-
„ tre bonheur au plaisir extrême que j'ai de
„ vous avoir. Mais vous êtes Philosophe;

„ je le ſuis de même : qu' y a-t-il de plus
„ naturel, de plus ſimple & de plus dans
„ l'ordre, que des Philoſophes faits pour vi-
„ vre enſemble, réunis par la même étude,
„ par le même goût, & par une façon de
„ penſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfa-
„ ction ? Je vous reſpecte comme mon Maî-
„ tre en éloquence & en ſavoir ; je vous ai-
„ me comme un ami vertueux. Quel eſcla-
„ vage, quel malheur, quel changement,
„ quelle inconſtance de fortune y a-t-il à
„ craindre dans un Pays où l'on vous eſti-
„ me autant que dans votre Patrie, & chez
„ un ami qui a un cœur reconnaiſſant ? Je
„ n'ai point la folle préſomption de croire
„ que Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la
„ grandeur & la magnificence font une Ville
„ aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon
„ goût, peut-être plus généralement répan-
„ du, ſe trouve dans un endroit du monde,
„ je ſais, & j'en conviens, que c'eſt à Pa-
„ ris. Mais vous, ne portez-vous pas ce
„ goût par-tout où vous êtes ? Nous avons
„ des organes qui nous ſuffiſent pour vous
„ applaudir ; & en fait de ſentimens, nous
„ ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai
„ reſpecté l'amitié qui vous liait à Madame
„ du Châtelet ; mais après elle, j'étais un
„ de vos plus anciens amis. Quoi ! parce
„ que vous vous retirez dans ma maiſon, il
„ ſera dit que cette maiſon devient une pri-
„ ſon pour vous ! Quoi ! parce que je ſuis
„ votre ami, je ſerai votre tyran ! Je vous
„ avoue que je n'entends pas cette logique-
„ là ; que je ſuis fermement perſuadé que
„ vous ſerez heureux ici tant que je vivrai ;

„ que

„ que vous ferez regardé comme le pere des „ Lettres & des Gens de goût, & que vous „ trouverez en moi toutes les consolations „ qu' un homme de votre mérite peut attendre de quelqu' un qui l' estime. Bon soir. „ FREDERIC ".

Autre Lettre (*) du même Prince a M. d' Alembert, à l' occasion de la Statue érigée par souscription à M. de Voltaire, en 1770, & pour la quelle le Roi de Prusse voulut être des premiers à souscrire.

„ Le plus beau monument de Voltaire est „ celui qu' il érige lui-même, ses Ouvrages; „ ils subsisteront plus long-tems que la Basilique de Saint-Pierre, le Louvre, & tous „ ces bâtimens que la vanité consacre à „ l' eternité. On ne parlera plus français, „ que Voltaire sera encore traduit dans la „ Langue qui lui aura succédé. Cependant, „ rempli du plaisir que m' ont fait ses productions si variées, & chacune si parfaite „ en leur genre, je ne pourrais, sans ingratitude, me refuser à la proposition que „ vous me faites de contribuer au monument „ que lui éleve la reconnaissance publique. „ Vous n' avez qu' à m' informer de ce qu' „ on exige de ma part; je ne refuserai rien „ pour cette Statue, plus glorieuse pour les

(*) *Cette Lettre est consignée dans les Archives de l' Académie.*

„ Gens de Lettres qui la lui consacrent, que „ pour Voltaire même. On dira que dans „ ce dix-huitieme siecle, où tant de Gens de „ Lettres se déchirent par envie, il s'en est „ trouvé d' assez nobles, d' assez généreux pour „ rendre justice à un homme doué de génie & „ de talens supérieurs à tous les siecles; que „ nous avons mérité de posséder Voltaire, & „ la postérité la plus reculée nous enviera en„ core cet avantage. Distinguer les hommes „ célebres, rendre justice au mérite, c' est „ encourager les talens & la vertu. C'est la „ seule récompense des belles ames; elle est „ bien due à tous ceux qui cultivent supé„ rieurement les Lettres. Elles procurent les „ plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux „ du corps; elles adoucissent les mœurs les „ plus féroces; elles répandent leurs charmes „ sur tout le cours de la vie; elles rendent „ notre existence supportable, & la mort „ moins affreuse. Continuez donc, Messieurs, „ de protéger & de célébrer ceux qui s' y „ appliquent, & qui ont le bonheur en Fran„ ce d' y réussir. Ce sera ce que vous pour„ rez faire de plus glorieux pour votre Na„ tion. FREDERIC.

Lettre de son Altesse Royale Madame la Princesse de Bareith, à M. de Voltaire.

„ VOTRE Lettre m' a sensiblement tou„ chée; celle que vous m'avez adressée pour „ le Roi, a fait le même effet sur lui. J' „ espere que vous serez satisfait de sa répon„ se,

„ se, pour ce qui vous concerne. Mais vous „ vous le serez aussi peu que moi de ses ré- „ solutions. Je m' étais flattée que vos ré- „ flexions feraient quelque impression sur son „ esprit. Vous verrez le contraire dans le „ billet ci-joint. Il ne me reste qu' à suivre „ sa destinée, si elle est malheureuse. Je ne „ me suis jamais piquée d' être Philosophe. „ J' ai fait mes efforts pour le devenir. Le „ peu de progrès que j' ai fait m' a appris à „ mépriser les grandeurs & les richesses; „ mais je n' ai rien trouvé dans la Philoso- „ phie, qui puisse guérir les plaies du cœur, „ que le moyen de s' affranchir de ces maux, „ en cessant de vivre. L' état où je suis est „ pire que la mort. Je vois le plus grand „ homme du siecle, mon frere, mon ami, „ réduit à la plus affreuse extrêmité. Je vois „ ma famille entiere exposée aux dangers & „ aux périls; ma Patrie déchirée par d' im- „ pitoyables ennemis; le pays où je suis, „ peut-être menacé de pareils malheurs. Plût „ au Ciel que je fusse chargée toute seule des „ maux que je viens de vous décrire! Je les „ souffrirais, & avec fermeté.

„ Pardonnez-moi ce détail. Vous m' enga- „ gez, par la part que vous prenez à ce qui „ me regarde, de vous ouvrir mon cœur. „ Hélas! l' espoir en est presque banni. La „ fortune, lorsqu' elle change, est aussi con- „ stante dans ses persécutions que dans ses „ faveurs. L' Histoire est pleine de ces exem- „ ples; mais je n' y en ai point trouvé de „ pareils à celui que nous voyons, ni une „ guerre aussi inhumaine & cruelle parmi des „ Peuples policés. Vous gémiriez, si vous

„ faviez la trifte fituation de l'Allemagne & „ de la Pruffe. Les cruautés que les Ruffes „ commettent dans cette derniere, font fré- „ mir la nature. Que vous êtes heureux dans „ votre hermitage, où vous vous repofez fur „ vos lauriers, & où vous pouvez philofo- „ pher de fang-froid fur l'égarement des hom- „ mes! Je vous y fouhaite tout le honheur „ imaginable. Si la fortune nous favorife en- „ core, comptez fur toute ma reconnaiffan- „ ce. Je n'oublierai jamais les marques d'at- „ tachement que vous m'avez données; ma „ fenfibilité vous en eft un garant. Je ne fuis „ jamais amie à demi, & je le ferai tou- „ jours véritablement de Frere Voltaire.

WILHELMINE.

„ Bien de complimens à Madame Denis; „ continuez, je vous prie, d'écrire au Roi ".

Quel eft l'Homme de Lettres, vraiment digne de ce nom, qui, en lifant ce que nous venons de tranfcrire, ne s'enorgueillira pas d'être né dans un fiecle où l'on a vu de pareils Souverains! Qu'il nous foit permis de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, à l'occafion de cette même Lettre. Combien ce ftyle ne doit-il pas confondre le fot orgueil de ces petits importans, de ces perfonnages de la veille, qui, dans l'ivreffe d'un moment de faveur, ofent fe méconnaître affez pour écrire avec morgue à des gens qui ont au moins fur eux la prééminence du génie, & qui même, fous d'autres rapports, voudraient à peine les reconnaître pour leurs égaux! Il n'eft guerre d'homme du premier mérite qui n'ait été expofé quelquefois à re-

ce-

cevoir de ces Lettres d'une familiarité arrogante, & qui n'en ait souri d'indignation ou de pitié. Mais il faut convenir que cette bassesse, déguisée sous le nom de morgue, est inconnue aux véritables Grands. Ce n'est ordinairement que par l'excès de leur politesse, qu'ils semblent avertir des égards qui leur sont dûs, & ce genre d'orgueil est bien supérieur à la petite vanité bourgeoise.

(2) Si quelque chose, dans l'antiquité, peut être comparable aux Lettres qu'on vient de lire, c'est, sans doute celle que Philippe de Macédoine écrivit à Aristote, en lui apprenant la naissance d'Alexandre.

„ Je vous apprends que j'ai un fils. Je
„ rends graces aux Dieux, non pas tant de
„ de me l'avoir donné, que de me l'avoir
„ donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de
„ me promettre que vous en ferez un suc-
„ cesseur digne de nous, & un Roi digne de
„ la Macédoine ".

(3) Nous n'avons entendu qu'une fois cette Tragédie *d'Irene*, donnée par l'Auteur à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & qui n'est point encore imprimée. Cette Piece nous a paru très-supérieure à quelques-unes des dernieres Tragédies de M. de Voltaire. Nous y avons trouvé des momens d'intérêt, & des vers dignes de son meilleur tems: mais ce que nous avons remarqué, avec le plus d'étonnement, c'est le caractere plein de feu d'Alexis Comnene, & le contraste heureux que fait avec ce caractere bouillant le personnage de Léonce, pere d'Irene, personna-

ge d' un ſtoïciſme inflexible & tranquille, contre lequel l' impétuoſité d' Alexis vient toujours ſe briſer.

(4) Que ceux qui ont accuſé M. de Voltaire de jalouſie, jettent les yeux ſur cette magnifique analiſe qu' il a donnée de la Tragédie *d' Iphigénie*.

„ Quelle Piece, dit-il, pourrions-nous pro-
„ poſer à l' Europe, qui réunît tous ces avan-
„ tages? .... Ne ſerait-ce point l' *Iphigénie*
„ *en Aulide*? Dès le premier vers, je me
„ ſens intéreſſé & attendri; ma curioſité eſt
„ excitée par les ſeuls vers que prononce un
„ ſimple Officier d' Agamemnon; vers har-
„ monieux, vers charmans, vers tels qu' au-
„ cun Poëte n' en faiſait alors:

A' peine un faible jour vous éclaire & vous guide;
Vos yeux ſeuls, & les miens ſont ouverts en Aulide.
Auriez-vous, dans les airs, entendu quelque bruit?
Les Vents vous auraient-ils exaucé cette nuit?
Mais tout dort, & l' Armée, & les Vents, & Neptune.

„ Agamemnon, plongé dans la douleur,
„ ne répond point à Arcas, ne l' entend
„ point; il ſe dit à lui-même en ſoupirant:

Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune:
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l' état obſcur où les Dieux l' ont caché.

„ Quels ſentimens! Quels vers heureux! Quel-
„ le voix de la nature! ....
„ Eſt-il un homme de bon ſens & d' un

„ cœur

„ cœur ſenſible, qui n'écoute le récit d'Aga-
„ memnon avec un tranſport mêlé de pitié
„ & de crainte, & qui ne ſente les vers de
„ Racine pénétrer juſqu'au fond de ſon ame?
„ L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras aug-
„ mentent dès la troiſieme Scene, quand Aga-
„ memnon ſe trouve entre Achille & Ulyſſe.

„ La crainte, cette ame de la Tragédie,
„ redouble encore à la Scene qui ſuit. C'eſt
„ Ulyſſe qui veut perſuader Agamemnon, &
„ immoler Iphigénie à l'intérêt de la Gre-
„ ce. Ce perſonnage d'Ulyſſe eſt odieux;
„ mais, par un art admirable, Racine ſait
„ le rendre intéreſſant:

Je ſuis pere, Seigneur, & faible comme un autre,
Mon cœur ſe met, ſans peine, à la place du vôtre;
Et fremiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis prêt de pleurer.

„ Dès ce premier acte, Iphigénie eſt con-
„ damnée à mort; Iphigénie, qui ſe flatte
„ avec tant de raiſon d'épouſer Achille: el-
„ le va être ſacrifiée ſur le même Autel où
„ elle doit donner la main à ſon Amant.

. . . . Nubendi tempore in ipſo:
Tantum Relligio potuit ſuadere malorum!

SECOND ACTE D'IPHIGE'NIE.

„ C'eſt avec une adreſſe bien digne de lui,
„ que Racine, au ſecond acte, fait paraître
„ Eriphile, avant qu'on ait vu Iphigénie.
„ Si l'Amante aimée d'Achille s'était mon-
„ trée la premiere, on ne pourrait ſouffrir
„ Eri-

„ Eriphile ſa rivale . Ce perſonnage eſt ab-
„ ſolument néceſſaire à la Piece , puiſqu' il
„ en fait le dénoûment ; il en fait même le
„ nœud : c' eſt elle, qui ſans le ſavoir , in-
„ ſpire des ſoupçons cruels à Clitemneſtre,
„ & une juſte jalouſie à Iphigénie ; & par
„ un art encore plus admirable, l' Auteur
„ fait intéreſſer pour cette Eriphile elle-mê-
„ me. Elle a toujours été malheureuſe ; elle
„ ignore ſes parens ; elle a été priſe dans ſa
„ Patrie miſe en cendre : un Oracle funeſte
„ la trouble ; & pour comble de maux, elle
„ a une paſſion involontaire pour ce même
„ Achille dont elle eſt captive :

Dans les cruelles mains, par qui je ſuis ravie,
Je demeurai long-temps ſans lumiere & ſans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant preſſer d' un bras enſanglanté,
Je frémiſſais, Doris, & d' un vainqueur ſauvage
Craignais de rencontrer l' effroyable viſage ;
J' entrai dans ſon vaiſſeau, déteſtant ſa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis : ſon aſpect n' avoit rien de farouche ;
Je ſentis le reproche expirer dans ma bouche ;
Je ſentis contre moi mon cœur ſe déclarer :
J' oubliai ma colere, & ne ſus que pleurer.

„ Il le faut avouer ; on ne faiſait point
„ de tels vers avant Racine. Non-ſeulement,
„ perſonne ne ſavait la route du cœur, mais
„ preſque perſonne ne ſavait la fineſſe de la
„ verſification, cet art de rompre la meſure :
„ *Je le vis ; ſon aſpect n' avait rien de farouche :*
„ perſonne ne connaiſſait cet heureux mê-
„ lange de ſyllabes longues & breves, & de
„ con-

„ consonnes, suivies de voyelles, qui font
„ couler un vers avec tant de mollesse, &
„ qui le font entrer dans une oreille sensible
„ & juste avec tant de plaisir.

„ Quel tendre & prodigieux effet cause
„ ensuite l'arrivée d'Iphigénie ! Elle vole
„ après son pere, aux yeux d'Eriphile même,
„ de son pere, qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de
„ cette scene tourne le poignard dans le
„ cœur . . . Tout est noble, mais d'une simplicité attendrissante, & la scene finit par
„ ces mots terribles : *Vous y serez, ma fille* ;
„ sentence de mort, après laquelle il ne faut
„ plus rien dire.

„ On prétend que ce mot déchirant est
„ dans Euripide : on le répete sans cesse.
„ Non, il n'y est pas. Il faut se défaire
„ enfin, dans un siecle tel que le nôtre, de
„ cette maligne opiniâtreté à faire valoir
„ toujours l'ancien Théâtre des Grecs aux
„ dépens du Théâtre Français. Voici ce qui
„ est dans Euripide.

IPHIGÉNIE.

Mon pere, me ferez-vous habiter dans un autre séjour (ce qui veut dire, *me marierez-vous ailleurs*) ?

AGAMEMNON.

Laissez cela ; il ne convient pas à une fille de savoir ces choses.

IPHI-

IPHIGÉNIE.

Mon pere, revenez au plutôt, après avoir achevé votre entreprise.

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Mais, c'est un soin dont les Prêtres doivent se charger.

AGAMEMNON.

Vous le saurez, puisque vous serez tout auprès, au lavoir.

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous, mon pere, un chœur autour de l'autel?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuse que moi : mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste, & ta main, puisque tu dois être si long-tems absente de ton pere. O quelle gorge! quelle joues! quels blonds cheveux! Que de douleur la Ville des Phrygiens & Hélene me causent! Je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embrassant. Et vous fille de Léda, excusez-moi, si l'amour pa-

patérnel m' attendrit trop, quand je dois donner ma fille à Achille.

„ Ensuite Agamemnon instruit Clitemnestre de la généalogie d' Achille, & Clitemnestre lui demande si les noces de Pelée & de Thétis se firent au fond de la mer.

„ Brumoy a déguisé, autant qu'il l'a pu, ce Dialogue, comme il a falsifié presque toutes les Pieces qu'il a traduites. Mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d' Euripide approche de celui de Racine :

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGE'NIE.

Vous vous taisez!

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

„ Comment peut-il se faire qu'après cet arrêt de mort qu' Iphigénie ne comprend point, mais que le Spectateur entend avec tant d' êmotion, il y ait encore des scenes touchantes dans le même acte, & même des coups de Théâtre frappans? C'est-là, selon moi, le comble de la perfection ".

ACTE

ACTE TROISIEME.

„ Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la Piece, Clitemnestre, Iphigénie, Achille, attendent dans la joie le moment du mariage. Eriphile est présente, & le contraste de sa douleur avec l'allégresse de la mere & des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. Arcas paraît de la part d'Agamemnon; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel.... pour la sacrifier.

„ Achille, Clitemnestre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, & Clitemnestre tombe aux genoux d'Achille.

- - - - - - - - Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
- -
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, la conduit à la mort,
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice!
Elle n'a que vous seul; vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.

„ O véritable Tragédie! Beauté de tous les tems & de toutes les Nations! Malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

„ Je

„ Je sais que l'idée de cette situation est „ dans Euripide ; mais elle y est comme le „ marbre est dans la carriere, & c'est Ra- „ cine qui a construit le Palais.

„ Une chose assez extraordinaire, mais „ bien digne des Commentateurs, toujours „ un peu ennemis de leur Patrie, c'est que „ le Jésuite Brumoy, dans son Discours sur „ le Théâtre des Grecs, fait cette critique: „ *Supposons qu'Euripide vînt de l'autre mon-* „ *de, & qu'il assistât à la représentation de* „ *l'*Iphigénie *de Racine, ne serait-il point ré-* „ *volté de voir Clitemnestre aux pieds d'Achil-* „ *le, qui la releve, & de mille autres cho-* „ *ses, soit par rapport à nos usages, qui nous* „ *paraissent plus polis que ceux de l'antiquité,* „ *soit par rapport aux bienséances, &c.?*

„ Remarquez, Lecteurs, avec attention, „ que Clitemnestre se jette aux genoux d' „ Achille dans Euripide, & que même il „ n'est point dit qu'Achille la releve.

„ A l'égard de *mille autres choses, par rap-* „ *port à nos usages*, Euripide se serait con- „ formé aux usages de la France, & Racine „ à ceux de la Grece.... "

Acte Quatrieme.

„ Comme dans cette Tragédie, l'intérêt „ s'échauffe toujours de scene en scene, que „ tout y marche de perfections en perfe- „ ctions, la grande scene entre Agamemnon, „ Clitemnestre & Iphigénie, est encore su- „ périeure à tout ce que nous avons vu. „ Rien ne fait jamais au Théâtre un plus „ grand effet que des personnages qui renfer-

„ ment

„ ment d'abord leur douleur dans le fond „ de leur ame, & qui laiſſent enſuite éclater „ tous les ſentimens qui les déchirent. On „ eſt partagé entre la pitié & l'horreur : c' „ eſt d'un côté Agamemnon accablé lui- „ même de triſteſſe, qui vient demander ſa „ fille, pour la mener à l'autel, ſous pré- „ texte de la remettre au Héros à qui elle „ eſt promiſe ; c'eſt Clitemneſtre qui lui ré- „ pond d'une voix entrecoupée :

--- *S'il faut partir, ma fille eſt toute prête : Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?*

AGAMEMNON.

Moi, Madame !

CLITEMNESTRE.

Vos ſoins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'autel eſt paré ; J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLITEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la Victime ?

„ Ces mots, *Vous ne me parlez point de la* „ *victime*, ne ſont pas aſſurément dans Eu- „ ripide. On ſait de quel ſublime eſt le re- „ ſte de la ſcene, non pas de ce ſublime de dé-

„ déclamation, non pas de ce ſublime de
„ penſées recherchées, ou d' expreſſions gi-
„ganteſques, mais de ce qu' une mere au dé-
„ ſeſpoir peut avoir de plus pénétrant & de
„ plus terrible, de ce qu' une jeune Princeſ-
„ ſe, qui ſent tout ſon malheur, a de plus
„ touchant & de plus noble : après quoi,
„ Achille déploie la fierté, l' indignation,
„ les menaces d' un Héros irrité, ſans qu'
„ Agamemnon perde rien de ſa dignité ; &
„ c' était-là le plus difficile.

„ Jamais Achille n' a été plus Achille que
„ dans cette Tragédie.... Il aime Iphigé-
„ nie, & il le doit ; il la regarde comme
„ ſa femme : mais il eſt beaucoup plus fier,
„ plus violent qu' il n' eſt tendre ; il aime
„ comme Achille doit aimer, & il parle
„ comme Homere l' aurait fait parler, s' il
„ avait été Français “.

ACTE CINQUIEME.

„ M. Luneau de Boiſgermain, qui a fait
„ une Edition de Racine, avec des Com-
„ mentaires, voudrait que la cataſtrophe d'
„ Iphigénie fût en action ſur le Théâtre “.
„ .. Nous n' avons, dit-il, qu' un regret à for-
„ mer ; c' eſt que Racine n' ait point com-
„ poſé ſa Piece dans un tems où le Théâ-
„ tre fût, comme aujourd' hui, dégagé de
„ la foule des Spectateurs, qui inondaient
„ autrefois le lieu de la ſcene ; ce Poëte n'
„ aurait pas manqué de mettre en action la
„ cataſtrophe qu' il n' a miſe qu' en récit.
„ On eût vu d' un côté un pere conſterné,
„ une mere éperdue, vingt Rois en ſuſpens,
„ l' au-

„ l'autel, le bûcher, le Prêtre, le couteau, „ la victime : eh ! quelle victime ! de l'au- „ tre, Achille menaçant, l'Armée *en émeu-* „ *te*, le sang de toutes parts prêt à couler. „ Eriphile alors serait survenue ; Calchas l' „ aurait désignée pour l'unique objet de la „ colere celeste ; & cette Princesse s'empa- „ rant du couteau sacré, aurait expiré bien- „ tôt sous les coups *qu'elle se serait por-* „ *tés*. ----

„ Cette idée paraît plausible au premier „ coup-d'œil. C'est en effet le sujet d'un „ très-beau tableau, parce que dans un ta- „ bleau, on ne peint qu'un instant : mais „ il serait bien difficile que sur le Théâtre, „ cette action, qui doit durer quelques mo- „ mens, ne devînt froide & ridicule. Il m' „ a toujours paru évident que le violent „ Achille, l'épée nue & ne se battant point, „ vingt Héros dans la même attitude, com- „ me des personnages de tapisserie, Agamem- „ non Rois des Rois, n'imposant à person- „ ne, immobile dans le tumulte, formeraient „ un spectacle assez semblable au cercle de „ la Reine en cire colorée par Benoît.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

„ Il y a bien plus ; la mort d'Eriphile „ glacerait les Spectateurs au lieu de les „ émouvoir. S'il est permis de répandre du „ sang sur le Théâtre (ce que j'ai quelque „ peine à croire), il ne faut tuer que les „ personnages auxquels on s'intéresse. C'est „ alors que le cœur du Spectateur est vérita-

„ ble-

„ blement ému ; il vole au devant du coup
„ qu'on va porter ; il ſaigne de la bleſſure.
„ On ſe plaît avec douleur à voir tomber
„ Zaïre ſous le poignard d'Oroſmane, dont
„ elle eſt idolâtrée. Tuez, ſi vous voulez,
„ ce que vous aimez, mais ne tuez jamais
„ une perſonne indifférente ; le Public ſera
„ très-indifférent à cette mort. On n'aime
„ point du tout Eriphile ; Racine l'a rendue
„ ſupportable juſqu'au quatrieme acte : mais
„ dès qu'Iphigénie eſt en péril de mort,
„ Eriphile eſt oubliée, & bientôt haïe, elle
„ ne ferait pas plus d'effet que la biche de
„ Diane.

„ On m'a mandé depuis peu, qu'on avait
„ eſſayé à Paris le ſpectacle que M. Luneau
„ de Boiſgermain avait propoſé, & qu'il n'
„ a point réuſſi. Il faut ſavoir qu'un récit,
„ écrit par Racine, eſt bien ſupérieur à tou-
„ tes les actions Théâtrales ".

Il faut convenir que M. de Voltaire, pénétré ainſi des beautés de Racine, était bien en droit de remarquer les fautes de Corneille. Cependant, nous devons répéter que dans ſon Commentaire ſur les Œuvres de ce grand Homme, il ſe trouve non-ſeulement des expreſſions dont nous condamnons la violence, mais, ce qui nous fait plus de peine encore, quelques remarques qui tendraient à reſtreindre les richeſſes de la Langue Poëtique : richeſſes, qui, pour nous, ne ſont déja que trop rares. Il eſt arrivé à M. de Voltaire ce qui arrive à tout homme de ſang froid ; il réprouve quelquefois d'heureuſes hardieſſes qu'il a employées lui-même, lorſqu'il écrivait en Poëte, & qui, loin d'être des dé-

„ fau-

fauts, forment, au contraire, un des ornemens eſſentiels de toute Poëſie. Mais nous n'en eſtimons pas moins les remarques judicieuſes dont il a d'ailleurs enrichi ce Commentaire. Le même goût qui lui faiſait ſentir avec tranſport ces grands traits de nature, & ces nuances ſi délicates que Racine a toujours ſi heureuſement ſaiſies, devait ſe révolter contre la déclamation, l'obſcurité & l'enflure qui ſe mêlent trop ſouvent aux meilleures Pieces de Corneille, & qui défigurent entiérement la plupart des autres.

„ En général, comme l'a très-bien dit „ M. de Voltaire, le goût fin & ſûr conſi„ ſte dans le ſentiment prompt d'une beauté „ parmi des défauts, & d'un défaut parmi „ des beautés.

„ Le Gourmet eſt celui qui diſcernera le „ mêlange de deux vins, qui ſentira ce qui „ domine dans un mets, tandis que les au„ tres convives n'auront qu'un ſentiment „ confus & égaré.

„ On ſe trompe, quand on dit que c'eſt „ un malheur d'avoir le goût trop délicat; „ il n'y a de vrais plaiſirs, au contraire, „ que pour les connaiſſeurs difficiles. Ils „ voient, ils entendent, ils ſentent ce qui „ échappe aux hommes moins ſenſiblement „ organiſés & moins exercés.

„ Le véritable connaiſſeur en Muſique, en „ Peinture, en Architecture, en Poëſie, &c., „ éprouve des ſenſations que le vulgaire ne „ ſoupçonne pas; le plaiſir même de décou„ vrir une faute le flatte, & lui fait ſentir „ les beautés plus vivement. C'eſt l'avanta„ ge des bonnes vues ſur les mauvaiſes ".

(5) C'eſt d'après M. de Voltaire, que nous avons parlé des changemens heureux arrivés parmi nous à l'Art de la repréſentation. Il ajoute, à l'exemple de Mademoiſelle Dumeſnil, dans *Mérope*, celui du célebre le Kain & de Mademoiſelle Clairon, dans la Tragédie de Tancrede. „ Jamais, „ dit-il, les ames n'ont été tranſportées par „ des ſecouſſes ſi vives, jamais les larmes „ n'ont plus coulé. La perfection de l'Art „ des Acteurs s'eſt déployée, en ces deux „ occaſions, avec une force dont juſques-là „ nous n'avions point d'idée, & Mademoi- „ ſelle Clairon eſt devenue ſans contredit le „ plus grand Peintre de la Nation.

„ Si dans le quatrieme acte de *Mahomet*, „ on avait de jeunes Acteurs qui priſſent ces „ grands traits pour modeles; un Séide, qui „ ſût être à la fois enthouſiaſte & tendre, „ féroce par fanatiſme, humain par nature, „ qui ſût frémir & pleurer; une Palmire, „ animée, attendrie, effrayée, tremblante „ du crime qu'on va commettre, ſentant „ déja l'horreur, le repentir, le déſeſpoir, „ à l'inſtant que le crime eſt commis; un „ pere vraiment pere, qui en eût les entrail- „ les, la voix, le maintien; un pere qui „ reconnaît ſes deux enfans dans ſes deux „ meurtriers, qui les embraſſe en verſant ſes „ larmes avec ſon ſang; qui mêle ſes pleurs „ avec ceux de ſes enfans, qui ſe ſouleve „ pour les ſerrer entre ſes bras, retombe, „ ſe penche ſur eux; enfin, ce que la natu- „ re & la mort peuvent fournir à un ta- „ bleau: cette ſituation ſerait encore au-deſ- „ ſus de celles dont nous venons de parler.

. . . .

„ Nous savons, & le Public le sait mieux „ que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces „ actions terribles & déchirantes ; que plus „ elles font d'impression, bien amenées, „ bien ménagées, plus elles sont impertinen„ tes, quand elles sont hors de propos. Une „ Piece mal écrite, mal débrouillée, obscu„ re, chargée d'incidens incroyables, qui n' „ a de mérite que celui d'un Pantomime & „ d'un Décorateur, n'est qu'un monstre dé„ goûtant.

„ Placez un tombeau dans *Sémiramis ;* osez „ y faire paraître l'ombre de Ninus ; que „ Ninias sorte de ce tombeau les bras teints „ du sang de sa mere, cela vous sera per„ mis. Le respect pour l'antiquité, la my„ thologie, la majesté du sujet, la grandeur „ du crime, je ne sais quoi de sombre & „ de terrible répandu, dès les premiers vers, „ sur toute cette Tragédie, transportent le „ Spectateur hors de son siecle & de son „ Pays. Mais ne répétez pas ces hardiesses ; „ qu'elles soient rares, qu'elles soient néces„ saires. Si elles sont inutilement prodiguées, „ elles feront rire.

„ L'abus de l'action Théâtrale peut faire „ rentrer la Tragédie dans la barbarie. Que „ faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils : „ mais comme il est plus aisé de faire une „ belle décoration qu'une belle Scene, il est „ plus aisé d'indiquer des attitudes que de „ bien écrire, il est vraisemblable qu'on „ gâtera la Tragédie, en croyant la perfe„ ctionner ".

Rien de plus judicieux, & qui mérite plus

l'attention de nos jeunes Auteurs Dramatiques & de nos Acteurs, que ce morceau qui doit leur servir de regle. On trouve dans le vaste Recueil des Œuvres de M. de Voltaire, une foule de choses précieuses, qui sont en quelque sorte perdues pour sa gloire, précisément par l'immensité de sa Collection, & qui auraient suffi à la réputation d'un autre Ecrivain.

(6) Cette maniere expéditive se fait sentir, sur-tout, dans les Epitres à l'Impératrice de Russie, au Roi de Danemarck, au Roi de la Chine, à M. d'Alembert, &c. &c.; dans les Pieces intitulées : *les Deux Siecles*, *les Cabales*, *les Systémes*, *&c.*; dans quelques Odes appellées Pindariques; dans le Dialogue de Pégase & du Vieillard; & bien plus encore, dans celui du Pere Nicodeme & de Jeannot. On trouve à la vérité, dans presque toutes ces Pieces, des vers très-heureux, quelques détails agréables, & sur-tout de belles idées, qui n'ont jamais manqué à M. de Voltaire : mais c'est ce qu'on ne trouvera point dans les imitateurs de cette maniere négligée, & nous verrons éclorre une foule de Poëtes auxquels il ne manquera précisément que de la poësie.

Parmi ces Ouvrages des derniers tems de M. de Voltaire, nous voudrions pouvoir distinguer l'Epître à Boileau; mais ces deux vers si injustes :

Boileau, correct Auteur de quelques bons Ecrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis;

feront toujours la plus grande peine à ceux qui s'intéreffent véritablement à fa gloire. Quelle fécherefle & quelle dureté dans ces mots : *Correct Auteur de quelques bons Ecrits!* Tous les Ecrits de Boileau, à l'exception de fa Satyre fur l'Equivoque, & de l'Ode fur la prife de Namur, font bons, & doivent à jamais fervir d'exemples à nos Poëtes. Les Epîtres, le Lutrin, l'Art Poëtique, font des chef-d'œuvres de tous les tems & de tous les lieux. Les Satyres mêmes, qu'on voudrait rabaiffer, feront éternellement le modele du genre par la fineffe, l'enjoûment, les graces que l'Auteur a fu y répandre; & nous ne connaiffons rien dans l'antiquité, de préférable, ou même d'égal à la neuvieme de ces Satyres.

Le vers, *Zoïle de Quinault*, eft bien plus étrange encore. Les noms de Zoïle & de Boileau font incompatibles. Il aurait été l'ennemi de Corneille même, s'il n'eût mérité que le nom d'injufte, & non celui de Zoïle, qui ne peut jamais s'appliquer à un écrivain tel que lui. Quelque mérite que nous reconnaiffions à Quinault, Boileau & Racine avaient fur lui une trop grande fupériorité de génie & de talens, pour qu'il fût jamais permis de leur dire une injure, fous prétexte de le venger. Homere a eu véritablement un Zoïle; Quinault ne peut en avoir d'autre que l'Ecrivain fubalterne qui voulait fe gager à l'Opéra pour retoucher fes Ouvrages.

Avouons que M. de Voltaire avait de l'humeur, foit qu'elle vînt de lui-même, foit qu'elle lui eût été communiquée, lorfqu'il fit cette Epître, dans laquelle on trouve

ve d'ailleurs, de très-heureux détails. Hâtons-nous de l'oppoſer à lui-même, & de nous rappeller ce beau vers du Temple du Goût :

Là *regnait* Deſpréaux, *leur Maître en l'art d'écrire ;*

Ajoutons-y ces vers plus beaux encore,

On peut à Deſpréaux pardonner la Satyre ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette Abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de ſa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd Frélon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet Inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Nous avons dit que M. de Voltaire avait mieux conſervé dans ſes Poëſies légeres, que dans ſes vers Alexandrins, le charme de ſes premiers Ecrits. On peut en juger par cette Piece, qu'il fit à quatre-vingts ans, & qui ne ſe trouve point dans ſon Edition in-4.

A MADAME LA MARQUISE D***.

Eh quoi! vous êtes étonnée
Qu'après ſes quatre-vingts hivers,
Ma Muſe, faible & ſurannée,
Puiſſe encor fredonner des vers!

Quelquefois un peu de verdure
Rit ſous les glaçons de nos champs;
Elle conſole la Nature,
Mais elle ſeche en peu de tems.

Un Oiſeau peut ſe faire entendre
Après la ſaiſon des beaux jours :
Mais ſa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ſes amours.

Ainſi, je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts :
Ainſi j'eſſaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux, dans mes derniers adieux,
Diſait Tibulle à ſon Amante,
Attacher mes yeux ſous tes yeux,
Te preſſer de ma main mourante.

Mais quand on ſent qu'on va paſſer,
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la careſſer ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en ſanté ;
Quel mortel s'eſt jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même, à ſon tour,
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'Amour.

Nous naiſſons, nous vivons, Glycere,
Nous mourons ſans ſavoir comment.
Chacun eſt parti du néant,
Où va-t-il ? Dieu le ſait, ma chere.

Nous

Nous pourrions encore ajouter à cet exemple les adieux qu' il adressa, très-peu de tems avant sa mort, à M. le Marquis de Villette. Ce furent ses derniess vers, & précisément ce que les Anciens appellaient le chant du Cygne.

(7) Voici ce que Jean-Baptiste Rousseau écrivait à M. de Voltaire lui-même sur sa Tragédie d' Œdipe.

„ Malgré l' éloignement qui nous sépare, „ Monsieur, je ne vous ai jamais perdu de „ vue, & mon amitié vous a toujours suivi „ sans interruption dans les différens événe- „ mens dont votre vie a été mêlangée. Il „ y a long-temps que je vous regarde com- „ me un homme destiné à faire un jour la „ gloire de son siecle, & j' ai eu la satisfa- „ ction de voir que toutes les personnes qui „ me font l' honneur de m' écouter, en ont „ fait le même jugement que moi sur les „ divers Ouvrages que je leur ai souvent lus „ de vous. Dans le tems que je jouissais du „ plaisir de voir croître une réputation qui „ m' est si chere, j' ai eu la douleur d' ap- „ prendre les traverses dont vos succès ont „ été interrompus, & je puis assurer que je „ ne les ai gueres moins vivement senties „ que les miennes propres.... Vous en voilà „ quitte, du moins je l' espere ainsi, pour „ le reste de vos jours. Je souhaite qu' ils „ soient aussi longs que ceux de Corneille, „ à qui vous succédez si dignement.

„ Je n' ai reçu qu' hier le présent que vous „ avez eu la bonté de me faire de la Tra- „ gédie dans laquelle vous avez lutté si avan-

„ tageusement contre ce fameux Moderne.
„ Je ne doutais nullement que l'avantage ne
„ fût de votre côté ; mais je ne m'attendais
„ pas que vous sortissiez si glorieusement du
„ combat contre Sophocle. Et malgré la ju-
„ ste prévention où je suis pour l'Antiqui-
„ té, je suis obligé d'avouer que le Français
„ de vingt-quatre ans a triomphé, en beau-
„ coup d'endroits, du Grec de quatre-vingts.
„ Ce qui m'a le plus surpris, dans un Au-
„ teur de votre âge, c'est l'économie admi-
„ rable de votre Piece, & la maniere judi-
„ cieuse & adroite avec laquelle vous avez
„ évité les écueils presque inévitables d'une
„ action aussi difficile à traiter que celle que
„ vous avez choisie. Vous n'étiez pas obli-
„ gé, non plus que Sophocle, de les éviter
„ tous : mais vous avez parfaitement rem-
„ pli, aussi bien que lui, l'indispensable obli-
„ gation d'attacher la curiosité du Specta-
„ teur, & d'émouvoir ses passions ; regle
„ à laquelle toutes les autres regles du Théâ-
„ tre sont tellement subordonnées, que sans
„ elle, une Piece sans défaut est une Piece
„ détestable. Vos caracteres ne sont pas
„ moins justes que votre disposition, & je
„ ne saurais approuver la critique que vous
„ faites vous-même de celui de Philoctete ;
„ la modestie qui sied bien aux grands Hom-
„ mes n'étant point une vertu du caractere
„ des Héros fabuleux, & étant même con-
„ traire à la simplicité des premiers tems,
„ comme la vanité le serait à la politesse
„ du nôtre.... "

Il entre dans une foule d'autres détails, qui prouvent qu'en effet il reconnaissait,

dans

dans la Tragédie de M. de Voltaire, une véritable ſupériorité ſur celle de Sophocle, & il finit par l' aſſurer des ſentimens les plus tendres. Au reſte, ce qu' il écrivait à M. de Voltaire, il l' écrivait pareillement à Broſſette & à d' autres. „ Je vous avoûrai „ ingénûment & ſans prévention, dit-il à „ Broſſette, que j' ai trouvé la Piece plus „ belle encore que je ne me l' étois figuré, „ & que je ne m' attendais pas à trouver ſi „ peu de fautes dans la conduite d' un Ou- „ vrage où Corneille lui-même a échoué ". Il vante & la prodigieuſe difficulté du ſujet, & les inconvéniens que l' Auteur a évités avec plus d' art que Sophocle lui-même. Enfin, il juſtifie, d' après les caracteres d' Homere, celui de Philoctete dont M. de Voltaire paraiſſait mécontent, & il eſt en tout le même que dans la Lettre précédente.

Voici ce qu' il écrivit depuis ſur la Henriade.

„ M. de Voltaire a paſſé ici trois ſemai- „ nes, pendant leſquelles nous ne nous ſom- „ mes guere quittés. J' ai été charmé de „ voir un jeune homme d' une ſi grande eſpé- „ rance. Il a eu la bonté de me confier ſon „ Poëme pendant quelques jours. Je puis „ vous aſſurer qu' il fera un très-grand hon- „ neur à l' Auteur. Notre Nation avait be- „ ſoin d' un Ouvrage comme celui-là : l' éco- „ nomie en eſt admirable, & les vers par- „ faitement beaux. A quelques endroits près, „ ſur leſquels il eſt entré dans ma penſée, „ je n' y ai rien trouvé qui puiſſe être cri- „ tiqué raiſonnablement ".

Répétons ici ce que nous avons déja cité

ailleurs, la Lettre que M. de Voltaire écrivit enfin, après la mort de Rousseau, & redisons encore que, pour sa propre gloire, il aurait dû persévérer dans ses sentimens.

„ J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous „ m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec „ votre projet de souscription pour les Œu- „ vres du célébre Poëte dont vous étiez l'ami. „ Je me mets très-volontiers au rang des „ Souscripteurs, quoique j'aie été malheu- „ reusement au rang de ses ennemis les plus „ déclarés. Je vous avoûrai même que cette „ inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai „ toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les „ Gens de Lettres devraient être tous fre- „ res.... Il semblait que la destinée, en me „ conduisant dans la Ville où l'illustre & „ malheureux Rousseau a fini ses jours, me „ ménageât une réconciliation avec lui. „ L'espece de maladie dont il était accablé, „ m'a privé de cette consolation, que nous „ avions tous deux également souhaitée (*). „ L'

(*) *Rousseau avait fait réellement à M. de Voltaire des avances de réconciliation : mais Rousseau avait d'implacables ennemis, dont quelque.-uns même existent encore, & qui empecherent toujours que M. de Voltaire ne revint à lui. Nous l'avons dit, c'est moins à ce grand Homme qu'il faut imputer la plupart de ses fautes, qu'aux ennemis qui le harcelaient sans cesse. Voulait-on, par exemple, lui donner une apparence d'inimitié pour ceux de ses Contemporains, qui avaient, après lui, le plus de droits*

„ L'amour de la paix l'eût emporté sur „ tous les sujets d'aigreur qu'on avait semé „ entre nous. Ses talens, ses malheurs, & „ ce que j'ai oui-dire ici de son caracte„ re, ont banni de mon cœur tout ressenti„ ment, & n'ont laissé mes yeux ouverts „ qu'à son mérite ".

(8) C'est avec la noble confiance du génie, que M. le Brun, comme nous l'avons dit, sollicita les bontés de M. de Voltaire pour Mademoiselle Corneille en lui adressant l'Ode suivante. Cette Piece, qu'il a soigneusement retouchée, n'a jamais paru telle que nous la donnons ici.

droits à la gloire? on affectait malignement de les élever infiniment au-dessus de lui, ou bien on leur supposait, à son égard, des sentimens qu'ils n'avaient pas. Peut-être allait-on même jusqu'à leur prêter des épigrammes ou des injures; on était sûr, par ce manege, de lui donner de l'humeur, & on le rendait injuste.

O D E

A M. DE VOLTAIRE.

Fama manet facti . . . .

Ah ! ce n'eſt point des Rois l'orgueilleux
appanage,
Ni l'or, ni la Victoire amante du Carnage,
Que les Fils d'Apollon s'empreſſent d'obtenir ;
L'héritage ſacré des Nymphes de Mémoire,
C'eſt un nom que la Gloire,
Sur des ailes de feu, porte au ſombre avenir.

Ce nom, qui, s'échappant des murs de Thebe
en cendre,
A l'Ombre de Pindare aſſervit Alexandre,
Et dompta les fureurs de ce jeune Lion ;
Ce nom qui fit couler des larmes généreuſes (*),
Et de gloire amoureuſes,
Qui n'enviaient qu'Homere au Vainqueur d'
Ilion.

Ah ! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
Si de leur ſang divin quelque goutte échappée,
Animait un Mortel, & vivait parmi nous !
S'il rapellait encor leurs auguſtes images,
Il verrait nos hommages,
Nos reſpects, nos tréſors, nos cœurs a ſes
genoux.

S'il

(*) *On ſait qu'Alexandre pleura ſur le tombeau d'Achille, de n'avoir pas, comme ce Héros, un Homere pour le chanter.*

S' il était un Mortel, qui, du nom de VOLTAIRE,
Portât chez nos Neveux l' honneur héréditaire,
Ce nom ferait alors son immortel appui ;
Et *Mérope*, & *Brutus*, *Sémiramis*, *Alzire*,
Et la tendre *Zaïre*,
Eleveraient leurs voix, & parleraient pour lui.

Eh ! cependant, aux yeux de sa patrie entiere,
Du grand nom de CORNEILLE une jeune Héritiere (*)
Voit couler, dans l'oubli, ses destins & ses pleurs !
Et d' un Astre jaloux l' inflexible vengeance,
Lui versant l' indigence,
Epuise sur ses jours la coupe des malheurs.

Sous le réduit sacré du solitaire Asyle,
Où languit sa misere, où son destin l' exile,
La fierté d' un grand nom rend ses maux plus pressans ;
Et de tristes cyprès cette rose ombragée,
Par les vents outragée,
Implore en vain des Cieux les rayons caressans.

C' est là qu' au sein des Nuits, sous leurs ombres muettes,
La Douleur irritant ses larmes inquiettes,
Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux :
Manes d' un demi-Dieu que le Parnasse adore,
Chere Ombre que j' implore,
Jette un œil de pitié sur ton sang malheureux.

Hélas !

(*) *Mademoiselle Corneille, âgée de seize ans, était, depuis quelques mois, à l' Abbaye de Saint-Antoine, où elle faisait voir alors des sentimens au-dessus de sa fortune, & dignes de son nom.*

Hélas ! ſi juſqu'à toi mes pleurs ont pu deſcendre,
CORNEILLE, ſi mes cris ont éveillé ta cendre,
Venge l'éclat d'un nom par toi méme ennobli.
Que dis-tu, quand tu vois le Rejetton fidele
D'une Tige immortelle
Languir dans les horreurs d'un indigent oubli ?

Ainſi, de tes lauriers les promeſſes ſont vaines !
Et ton ſang généreux coulera dans mes veines,
Pour ſe voir inſulté des deſtins ennemis,
Les ſecours dédaigneux, l'indigence tremblante,
Et la honte accablante,
Voilà donc les honneurs à ta Race promis !

Quoi ! des fils de Plutus la barbare induſtrie
Boit dans des coupes d'or les pleurs de la Patrie !
Quoi ! leur faſte inſolent fatigue nos lambris !
Et de nos demi-Dieux la Race dédaignée,
Dans ſes larmes baignée,
Traîne d'un nom fameux les ſtériles débris !

Irais-je, irais-je, hélas ! promenant mes alarmes,
Et déployant en vain un ſpectacle de larmes,
Tenter des yeux ingrats, & de luxe enivrés !
Et peut-être ces murs que ma douleur embraſſe,
Laſſés de ma diſgrace,
Me fermeront un jour leurs aſyles ſacrés.

O Nuit ! couvre à jamais de tes pâles ténebres
Mes yeux, mon déſeſpoir & mes deſtins funebres :
O Mort, dénoue enfin ces tiſſus de douleurs.
N'attens pas que la honte ait ſouillé ta victime,
Et referme l'abyme
Du ſiniſtre avenir où s'égarent mes pleurs.

Les

Les pleurs coupent ſa voix... ô ſurpriſe! ô
merveille!
Dans ſa retraite obſcure un doux éclat l'éveille;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux;
Ses regards éperdus nagent dans la lumiere;
Une Ombre auguſte & fiere
Dévoile avec ſplendeur tout CORNEILLE à ſes
yeux.

Quoi! ma Fille, ton cœur ſoupçonne ma tendreſſe!
Ah! ſans doute, les vœux que ta plainte m'adreſſe
Ont traverſé l'Erebe & ſes profondes nuits.
Dans les champs du bonheur, à ta voix déſolée,
Mon Ombre s'eſt troublée,
Et mes Lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

Ta ſublime douleur m'intéreſſe & me flatte;
Aux mains avec le Sort, ton ame entiere éclate;
Je reconnais mon ſang à ta mâle fierté.
Telle, ſous les revers, l'ame de Cornélie,
Loin d'en être avilie,
Fait pâlir, d'un coup-d'œil, le Sort déconcerté.

Jeune & timide eſpoir d'une illuſtre Famille,
Mes yeux veillent ſur toi; n'en doute point,
ma Fille;
De tes nobles deſtins reſpire la grandeur.
Permets un calme heureux à ton ame alarmée,
Et vois ma Renommée,
Qui déja ſur tes pas fait briller ſa ſplendeur.

Si le nom de CORNEILLE eſt ton ſeul héritage,
Cette Gloire n'eſt pas un ſtérile partage;
O, ma Fille! ta dot eſt l'Immortalité!
Et je laiſſe à ton Sort, que mon Deſtin protege,
Mes Lauriers pour Cortege:
Leur Ombre ſert d'aſyle à ma Poſtérité.

Qu' un autre ſache unir Pactole & le Permeſſe ;
Je n' ai point, chez les Rois, mendié la richeſſe,
Ni traîné les neuf Sœurs dans le Char de Plutus.
Crains de l' aveugle Dieu les offres dédaigneuſes,
Ses faveurs ſoupçonneuſes,
Et ſes dons trop ſouvent funeſtes aux Vertus.

Garde-toi d' abaiſſer ta ſublime infortune,
Juſqu' à ces vils Mortels, dont la foule importune
Viendrait, ſur tes débris, élever leurs deſtins;
Reptiles inſolens, dont la profane audace
Serpente & s' entrelace
Dans les débris épars de nos Temples divins.

A' d' injuſtes revers oppoſe ton courage,
Sur les Deſtins confus rejette leur outrage!
Fais rougir, à la fois, ta Patrie & les Dieux.
Tyran des faibles cœurs, la Fortune eſt eſclave
De quiconque la brave,
Et ſa défaite éleve un Mortel dans les Cieux.

Comme un jeune Palmier qu' agite la Tempête,
Sous le choc orageux ſemble élever ſa tête,
Et devoir ſon éclat aux plus noirs Aquilons;
Si ton nom fut le mien, & ſi mon ſang t' anime,
Leve un front magnanime;
Ma Gloire peut marcher rivale des Bourbons.

Connais-tu tes Aïeux? C' eſt cette foule illuſtre
De Héros qui me doit & ſa vie & ſon luſtre.
Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons;
Le *Cid*, *Héraclius*, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*,
Demi-Dieux de ma Race,
T'ouvrent déja leurs bras, te prêtent leurs rayons.

Dans

Dans la France déjà la voix de *Rodogune* (*)
A conté tes malheurs, a vengé ta fortune :
Jour tiſſu de lauriers dont mon cœur eſt jaloux !
Tes yeux, tes yeux ont vu quels hommages ſans
nombre
Accueillirent mon Ombre,
Quand elle vint jouir d'un triomphe ſi doux,

Du fond de l'Elyſée accourant ſur la Seine ;
Je me croyais encore aux jours où Melpomene
Vit, par mes ſoins heureux, ſon deſtin ſecondé ;
Quand tout un Peuple, Amant des tragiques
alarmes,
M'applaudit par ſes larmes,
Quand je mettais en pleurs & Turenne & Condé.

Un rival de mon nom (ſi quelqu'un le peut-être;)
Voilà le Protecteur que tu dois reconnaître ;
Tu peux, en l'implorant, l'élever juſqu'à toi.
VOLTAIRE eſt ce rival, du moins ſi j'oſe en croire
Les récits que la Gloire,
Sur la rive des Morts, en ſema juſqu'à moi.

RACINE en fut jaloux : mes hautes deſtinées
A peine raſſuraient mes palmes étonnées :
Le Taſſe, en rougiſſant, applaudit ſon vainqueur.
J'entendis les ſoupirs de Sophocle & d'Eſchile,
Et même, aux yeux d'Achille,
Henri, d'un autre Homere, a flatté ſon grand cœur.

C'eſt

(*) *Les Comédiens donnerent une repréſentation de* Rodogune, *en faveur des Héritiers du nom de* Corneille. *Le Public y courut en foule.*

C'eſt peu qu' en ſes Ecrits l' humanité l' inſpire,
L' humanité, ſans doute, en ſon ame reſpire;
Elle ouvre aux malheureux & ſon cœur & ſa
main.
Sans doute il n' eut jamais cette perfide adreſſe,
Qui, feignant la tendreſſe,
D' un faſte bienfaiſant voile un cœur inhumain.

Que de Mortels pareils à ces riches Fontaines
Qu'implore un Voyageur en ſes courſes lointaines!
Leur Bronze, avec orgueil, verſe un flot indi-
gent (*);
Plus heureux, s'il rencontre une ruſtique ſource,
Qui, libre dans ſa courſe,
Aime a lui prodiguer tout ſon liquide argent.

Périſſent les Tréſors! périſſe le Barbare,
Qui, de ſon or jaloux, ferme la ſource avare,
Pour y déſaltérer ſes regards clandeſtins!
Des tréſors ſi vantés l' uſage ſalutaire,
C' eſt d' être tributaire
Du Mérite indigent qu' ont trahi les Deſtins.

Bienfaiſance ſublime, ô Déeſſe adorée!
Toujours à tes régards l' infortune eſt ſacrée.
Un grand cœur s'enrichit des préſens qu'il a fait.
Qu' il eſt beau d' accueillir la vertu malheureuſe!
Une ame généreuſe
Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.

Ma

(*) *Il faut l' avouer; c' était aux premiers de la Nation, par leur rang & par leur fortune, à ſecourir Mademoiſelle Corneille: mais ils en laiſſerent l' honneur au Philoſophe de Ferney, qui fit ce qu' ils auraient dû faire.*

Ma Fille, ſi mon Ombre, au ſein de l'Elyſée,
Par ces récits heureux ne fut point abuſée,
Il eſt digne en effet, de venger tes malheurs;
Tes malheurs & ton nom, quels titres plus augustes!
Quels Arbitres plus juſtes
Entre le Sort & Toi, que ſa gloire & tes pleurs!

Dis lui que ſi *Mérope* eût devancé *Chimene*,
De ſon chaos obſcur dégageant Melpomene,
Sans doute, il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui;
S'il eût été CORNEILLE, & ſi j'étais VOLTAIRE,
Généreux Adverſaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'euſſe fait pour lui.

Réponſe de M. de Voltaire à M. le Brun.

Au Château de Ferney, pays de Gex, par Geneve,
5. *Novembre* 1760.

Je vous ferais, Monſieur, attendre ma réponſe quatre mois au moins, ſi je prétendais la faire en auſſi beaux vers que la vôtre. Il faut me borner à vous dire en Proſe combien j'aime votre Ode & votre propoſition. Il convient aſſez qu'un vieux Soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la Petite-Fille de ſon Général.

Quand on bâtit des Châteaux & des Egliſes, & qu'on a des parens pauvres à ſoutenir, il ne reſte gueres de quoi faire ce qu'on voudrait pour une perſonne qui ne devrait être ſecourue que par les plus Grands du Royaume.

Je ſuis vieux; j'ai une niece qui aime tous

tous les Arts, & qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez, & que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille ; je chercherais à lui servir de pere. Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle. On lui paierait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée à Lyon à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon Château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, & j'espere avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle (*). Une partie de l'éducation de cette Demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les Pieces de son grand-Pere, & nous lui ferions broder les sujets de Cinna & du Cid.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponse de M. le Brun.

Paris, 12 *Novembre* 1760.

Je n'accepte, Monsieur, les éloges flatteurs que vous donnez à mes vers, que pour les rendre à la noblesse de votre procédé : voilà ce qui mérite uniquement d'être loué. Vous goûtez ce bonheur si méconnu, si pur, de

(*) *Neveu, comme on sait, du grand Corneille.*

de faire des heureux. Je m'attendais à votre réponſe ; elle n'étonnera que l'Envie. J'ai couru la lire à Mademoiſelle Corneille ; elle en a verſé des larmes de joie ; elle vous appelle déja ſon bienfaiteur & ſon pere. Elle promet à vos bontés, à celles de Madame votre niece une éternelle reconnaiſſance, & je n'ai point de termes pour vous exprimer celle d'une famille que vous ſoulagez.

Pour moi, je m'eſtime trop heureux d'avoir pu ſervir à la fois & votre gloire, & le nom de Corneille. Vous l'appellez modeſtement votre Général, mais il vous eût dit :

De pareils Lieutenans n'ont de chefs qu'en idée (*).

Vous avez fait, Monſieur, ce que Fontenelle n'a point fait, & ce que peut-être il n'a point dû faire, parce que le bel-Eſprit écarte de la nature, & que le Génie en rapproche ; vous avez fait plus que les Grands & les Rois, *ces Illuſtres ingrats*, parce que l'élévation du rang ne décide point de la grandeur d'ame. Vous avez ſenti qu'il y aurait une eſpece de honte à des Français, de laiſſer dans l'oubli & dans la miſere le nom d'un grand Homme qui a ſi bien mérité de la Patrie. Vous donnez à tous les hommes, à tous les ſiecles, un modele & des leçons d'humanité. Vous leur apprenez quels ſont les droits & les devoirs du Génie.

Un procédé ſi généreux a fait ici la ſenſation

(*) *Sertorius*.

tion la plus vive ; chacun eſt jaloux de lire votre Lettre. On la regarde comme un monument public de bienfaiſance. On répete ces mots : *Je chercherais à lui ſervir de pere.* Tous ceux qui chériſſent la mémoire du grand Corneille, ſemblent partager votre bienfait avec ſa famille. On le trouve digne de vous, digne du Peintre d'*Alvarès*. On éleve votre cœur, votre génie, votre gloire ; l'admiration reſte ſuſpendue entre vos Ecrits & cette générosité. Elle vous concilie tous les ſuffrages, & j'oſe dire que vous jouiſſez de la reconnaiſſance publique.

J'ai l'honneur d'être, avec un nouveau ſujet d'eſtime & d'admiration,

Monſieur, &c.

M. le Brun, toujours pénétré des mêmes ſentimens pour M. de Voltaire, a fait ſur la mort de ce grand Homme ces quatre Vers dignes du Sujet, & dont le dernier a paru ſublime.

O Parnaſſe ! frémis de douleur & d'effroi !
Pleurez, Muſes ! briſez vos Lyres immortelles !
Toi, dont il fatigua les cent voix & les ailes,
Dis que Voltaire eſt mort, pleure, & repoſe-toi.

FIN.

A' VENISE
M. DCC. LXXIX.

Chez GASPARD STORTI, Libraire
rue Mercière S. Barthelemi
AVEC APPROBATION.

ÉLOGE
DE
M. DE VOLTAIRE
PAR S. M.
LE ROI DE PRUSSE.



ÉLOGE
DE
M. DE VOLTAIRE

COMPOSÉ AU CAMP DE SCHATZLAR PAR S. M. LE ROI DE PRUSSE.

Lu à l'Académie Royale des ſciences & belles-Lettres de BERLIN, *dans une aſſemblée publique extraordinairement convoquée pour cet objet*,

LE 26 NOVEMBRE 1778.

MESSIEURS,

DANS tous les ſiècles, ſur-tout chez les nations les plus ingénieuſes & les plus polies, les hommes d'un génie élevé & rare, ont été honorés pendant leur vie, & encore plus après leur mort; on les conſidéroit

comme des phénomènes qui répandoient leur éclat ſur leur patrie. Les premiers Législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en ſociété; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens; des Philoſophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature, & qui découvrirent quelques vérités; les Poëtes qui tranſmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures; tous ces hommes furent regardés comme des êtres ſupérieurs à l'eſpèce humaine: on les croyoit favoriſés d'une inſpiration particulière de la divinité. Delà vint qu'on éleva des autels à Socrate, que Hercule paſſa pour un Dieu, que la Grece honoroit Orphée, & que ſept villes ſe diſputerent la gloire d'avoir vû naître Homère. Le peuple d'Athènes, dont l'éducation étoit la plus perfectionnée, ſavoit l'Iliade par cœur, & célébroit avec ſenſibilité la gloire de ſes anciens héros dans les chants de ce poëme. On voit également que Sophocle, qui remporta la palme du théâtre, fut en grande eſtime pour ſes talens, & de plus que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus conſidérables. Tout le monde ſait combien Eſchine, Périclès, Démoſthène, furent eſtimés; & que Périclès ſau-

ſauva deux fois la vie à Diagoras, la première en le garantiſſant contre la fureur des Sophiſtes, & la ſeconde fois en l'aſſiſtant par ſes bienfaits. Quiconque en Grece avoit des talens, étoit ſûr de trouver des admirateurs & même des enthouſiaſtes: c'étoient ces puiſſans encouragemens qui dévéloppoient les génies, & qui donnoient aux eſprits cet eſſor qui les éleve, & qui leur fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'étoit-ce pas pour les Philoſophes que d'apprendre que Philippe de Macédoine choiſit Ariſtote comme le ſeul précepteur digne d'élever Alexandre? Dans ce beau ſiècle, tout mérite avoit ſa récompenſe, tout talent ſes honneurs; les bons auteurs étoient diſtingués; les ouvrages de Thucidide, de Xénophon ſe trouvoient entre les mains de tout le monde; enfin chaque citoyen ſembloit participer à la célébrité de ces génies, qui éleverent alors le nom de la Grece au-deſſus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un ſpectacle ſemblable: on y voit Cicéron qui par ſon eſprit philoſophique & par ſon éloquence s'éleva au comble des honneurs; Lucrèce ne vécut pas aſſez pour jouir de ſa réputation;

tion ; Virgile & Horace furent honorés des ſuffrages de ce peuple Roi ; ils furent admis aux familiarités d' Auguſte , & participerent aux récompenſes que ce tyran adroit répandoiet ſur ceux qui célébrant ſes vertus , faiſoient illuſion ſur ſes vices .

A l' époque de la renaiſſance des lettres dans notre Occident , l' on ſe rappelle avec plaiſir l' empreſſement avec lequel les Médicis & quelques Souverains-Pontifes accueillirent les gens de lettres ; on ſait que Petrarque fut couronné Poëte , & que la mort ravit au Taſſe l' honneur d' être couronné dans ce même Capitole où jadis avoient triomphé les vainqueurs de l' univers . Louis XIV. avide de tout genre de gloire , ne négligea pas celui de récompenſer ces hommes extraordinaires que la nature produiſit ſous ſon regne ; il ne ſe borna pas à combler de bienfaits Boſſuet , Fénelon , Racine , Deſpréaux ; il étendit ſa munificence ſur tous les gens de lettres en quelque pays qu' ils fuſſent , pour peu que leur réputation fût parvenue juſqu' à lui .

Tel eſt le cas qu' ont fait tous les âges de ces génies heureux qui ſemblent anoblir l' eſpèce humaine , & dont les ouvrages nous délaſ-

laſſent & nous conſolent des miſères de la vie ! Il eſt donc bien juſte que nous payions aux mânes du grand homme dont l'Europe déplore la perte, le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a ſi bien mérités.

Nous ne nous propoſons pas, Meſſieurs, d'entrer dans les détail de la vie privée de M. DE VOLTAIRE. L'hiſtoire d'un Roi doit conſiſter dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus ſur ſes peuples, celle d'un guerrier dans ſes campagnes; celle d'un homme de lettres dans l'analyſe de ſes ouvrages: les anecdotes peuvent amuſer la curioſité, les actions inſtruiſent. Mais comme il eſt impoſſible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de M. DE VOLTAIRE, vous voudrez bien, Meſſieurs, vous contenter de l'eſquiſſe légere que je vous en tracerai, me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en paſſant les évenemens principaux de ſa vie. Ce ſeroit donc déshonorer M. DE VOLTAIRE que de s'appeſantir ſur des recherches qui ne concernent que ſa famille. A l'oppoſé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes, il devoit tout à la nature: il fut ſeul l'inſtrument de ſa fortune & de ſa réputa-

 tion.

tion. On doit ſe contenter de ſavoir que ſes Parens, qui avoient des emplois dans la Robe, lui donnerent une éducation honnête ; il étudia au Collège de Louis-le-Grand ſous les Peres Porée & Tournemine, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant, dont ſes ouvrages ſont remplis.

Quoique jeune, M. DE VOLTAIRE n'étoit pas regardé comme un enfant ordinaire : ſa verve s'étoit déjà fait connoître ; c'eſt ce qui l'introduiſit dans la maiſon de Madame de Ruppelmonde : cette Dame charmée de la vivacité d'eſprit & des talens du jeune Poëte, le produiſit dans les meilleures ſociétés de Paris : le grand monde devint pour lui l'école où ſon goût acquit ce tact fin, cette politeſſe, & cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces ſavans érudits & ſolitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la ſociété rafinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puiſſent la connoître. C'eſt principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. DE VOLTAIRE, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouiſſent.

Déjà ſa Tragédie d'Œdipe & quelques vers agréables de ſociété avoient paru dans le public,

blic, lorſqu' il ſe débita à Paris une ſatire en vers indécens contre le Duc d'Orléans alors Régent de France : un certain la Grange, Auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d'être ſoupçonné, trouva le moyen de la faire paſſer ſous le nom de M. DE VOLTAIRE ; le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune Poëte tout innocent qu' il étoit, fut arrêté & conduit à la Baſtille, où il demeura quelques mois : mais comme le propre de la vérité eſt de ſe faire jour plus tôt ou plus tard, le coupable fut puni & M. DE VOLTAIRE juſtifié & relâché. Croiriez-vous, Meſſieurs, que ce fut à la Baſtille même que notre jeune Poëte compoſa les deux premiers chants de ſa Henriade ? Cependant cela eſt vrai : ſa priſon devint un Parnaſſe pour lui, où les Muſes l'inſpirèrent. Ce qu' il y a de certain, c' eſt que le ſecond chant eſt demeuré tel qu' il l' avoit d' abord minuté : faute de papier & d' encre, il en apprit les vers par cœur & les retint.

Peu après ſon elargiſſement, ſoulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avoit enduré la honte dans ſa patrie, il ſe retira en Angleterre, où il eprouva non ſeulement l' accueil le plus favorable du pu-

blic, mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes. Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la ligue. Notre jeune Poëte qui savoit tout mettre à profit, pendant qu'il fut en Angleterre, s'appliqua principalement à l'étude de la Philosophie; les plus sages & les plus profonds Philosophes y fleurissoient alors; il saisit le fil avec lequel le circonspect Locke s'étoit conduit dans le dédale de la Métaphysique, & refrénant son imagination impetueuse, il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton: il s'appropria si bien les découvertes de ce Philosophe, & ses progrès furent tels, que dans un abrégé, il exposa si clairement le systême de ce grand homme qu'il le mit à la portée de tout le monde. Avant lui Mr. de Fontenelle étoit l'unique Philosophe qui répandant des fleurs sur l'aridité de l'Astronomie, l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe. Les Anglois étoient flattés de trouver un François qui, non content d'admirer leurs Philosophes, les traduisoit dans sa langue: tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Londres, s'empressoit à le posséder; jamais étranger ne fut accueilli

 plus

plus ſavorablement de cette nation : mais quelque flatteur que ſût ce triomphe pour l'amour propre, l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre Poëte, & il retourna en France.

Les Pariſiens éclairés par les ſuffrages qu'une nation auſſi ſavante que profonde avoit donnés à notre jeune Auteur, commencèrent à ſe douter que dans leur ſein il étoit né un grand homme. Alors parurent les lettres ſur les Anglois, où l'Auteur peint avec des traits forts & rapides, les mœurs, les arts, les religions, & le gouvernement de cette nation : la tragédie de Brutus faite pour plaire à ce peuple libre, ſuccéda bientôt après, ainſi que Mariane, & une foule d'autres pièces.

Il ſe trouvoit alors en France une Dame célèbre par ſon goût pour les arts & pour les ſciences. Vous devinez bien, Meſſieurs, que c'eſt de l'illuſtre Marquiſe du Chatelet que nous voulons parler. Elle avoit lû les ouvrages philoſophiques de notre jeune Auteur; bientôt elle fit ſa connoiſſance : le déſir de s'inſtruire, & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui ſont à la portée de l'eſprit humain, reſſerra les liens de cette

amitié, & la rendit indiſſoluble. Madame du Chatelet abandonna tout de ſuite la Théodicée de Leibnitz & les Romans ingénieux de ce Philoſophe, pour adopter à leur place la méthode circonſpecte & prudente de Locke, moins propre à ſatisfaire une curioſité avide, qu'à contenter la raiſon ſévère ; elle apprit aſſez de Géométrie pour ſuivre Newton dans les calculs abſtraits ; ſon application fut même aſſez perſévérante pour compoſer un abrégé de ce ſyſtème à l'uſage de ſon fils. Cirey devint bientôt la retraite philoſophique de ces deux amis : ils y compoſoient, chacun de ſon côté, des ouvrages de genres différens qu'ils ſe communiquoient, tâchant par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvoient probablement atteindre. Là furent compoſées Zayre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreſte.

M. DE VOLTAIRE qui faiſoit tout entrer dans la ſphère de ſon activité, ne ſe bornoit pas uniquement au plaiſir d'enrichir le théatre par ſes Tragédies. Ce fut proprement pour l'uſage de la marquiſe du Chatelet, qu'il compoſa ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire univerſelle ; l'Hiſtoire de Louis XIV.
&

& l'Histoire de Charles XII. avoient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie, aussi varié que correct, n'échappa point à l'Académie françoise; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenoit; il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens. Louis XV, de même pour le distinguer, l'honora de la charge de son Gentilhomme ordinaire & de celle d'Historiographe de France qu'il avoit, pour ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'Histoire de Louis XIV.

Quoique M. DE VOLTAIRE fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'étoit pourtant davantage à l'amitié; inséparablement lié avec Madame du Chatelet, le brillant d'une grande Cour n'offusqua pas ses yeux, au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Luneville, bien moins à la retraite champêtre de Cirey. Ces deux amis y jouissoient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible, quand la mort de la Marquise du Chatelet mit fin à cette belle union: ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. DE VOLTAIRE, qui

eut beſoin de toute ſa philoſophie pour y réſiſter.

Précisément dans le tems qu'il faiſoit uſage de toutes ſes forces pour appaiſer ſa douleur, il fut appellé à la Cour de Pruſſe; le Roi qui l'avoit vû en l'année 1740, déſiroit de poſſéder ce génie auſſi rare qu'éminent; ce fut l'année 1752 qu'il vint à Berlin; rien n'échappoit à ſes connoiſſances; ſa converſation étoit auſſi inſtructive qu'agréable, ſon imagination auſſi brillante que variée, ſon eſprit auſſi prompt que préſent: il ſuppléoit par les graces de la fiction, à la ſtérilité des matières; en un mot, il faiſoit les délices de toutes les ſociétés. Une malheureuſe diſpute qui s'éleva entre lui & Monſieur de Maupertuis, brouilla ces deux Savans qui étoient faits pour s'aimer & non pour ſe haïr; & la guerre qui ſurvint en 1756 inſpira à M. DE VOLTAIRE le déſir de fixer ſon ſéjour en Suiſſe; il ſe rendit à Geneve, à Lauſanne; enſuite, il fit l'acquiſition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loiſir ſe partageoit entre l'étude & l'ouvrage, il liſoit & compoſoit; il occupoit ainſi par la fécondité de ſon génie tous les libraires de ces cantons.

La

La préſence de M. DE VOLTAIRE, l'efferveſcence de ſon génie, la facilité de ſon travail, perſuada à tout ſon voiſinage qu'il n'y avoit qu'à le vouloir pour être bel-eſprit; ce fut comme une eſpèce de maladie épidémique dont les Suiſſes, qui paſſent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints; ils n'exprimoient plus les choſes les plus communes que par antithèſes ou en épigrammes: la ville de Geneve fut le plus vivement atteinte de cette contagion; les bourgeois qui ſe croyoient au moins des Lycurgues, étoient tous diſpoſés à donner de nouvelles loix à leur patrie; mais aucun ne vouloit obéir à celles qui ſubſiſtoient. Ces mouvemens cauſés par un zéle de liberté mal-entendue, donnerent lieu à une eſpèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. DE VOLTAIRE ne manqua pas d'immortaliſer cet événement en chantant cette ſoi-diſante guerre, ſur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avoit été autrefois par Homère. Tantôt ſa plume féconde enfantoit des ouvrages de théâtre, tantôt des mêlanges de philoſophie & d'hiſtoire, tantôt des Romans allégoriques & moraux: mais en même tems qu'il enrichiſſoit ainſi la littérature de ſes

nouvelles productions, il s'appliquoit à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes : Ferney étoit une terre presque dévastée, quand notre Philosophe l'acquit ; il la remit en culture ; non seulement il la repeupla, mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artistes.

Ne rappellons pas, Messieurs, trop promptement les causes de notre douleur ; laissons encore M. DE VOLTAIRE tranquillement à Ferney, & jettons en attendant un regard plus attentif & plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'Histoire rapporte que Virgile en mourant, peu satisfait de l'Enéide qu'il n'avoit pû autant perfectionner qu'il auroit désiré, vouloit la brûler. La longue vie dont jouit M. DE VOLTAIRE, lui permit de limer & de corriger son poëme de la ligue, & de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la Henriade ; les envieux de notre Auteur lui reprochèrent que son poëme n'étoit qu'une imitation de l'Enéide ; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles : si Virgile dépeint la destru-

ction de Troye, VOLTAIRE étale les horreurs de la St-Barthélémi; aux amours de Didon & d'Enée on compare les amours de Henri IV, & de la belle Gabriellé d'Etrée; à la descente d'Enée aux enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit naître de lui, l'on oppose le songe de Henri IV, & l'avenir que St. Louis dévoile en lui annonçant le destin des Bourbons. Si j'osois hazarder mon sentiment, j'adjugerois l'avantage de deux de ces chants au françois, à savoir celui de la St-Barthelémi, & du songe de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon, où il paroît que Virgile l'emporte sur VOLTAIRE, parce que l'auteur latin intéresse & parle au cœur, & que l'auteur françois n'employe que des allégories: mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi, sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes, on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seroient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains, comme, par exemple, les honneurs funebres qu'Enée rend à son pere Anchise, la fable des Harpyes, la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes, & cette pro-

phétie qui s'accomplit, la truye avec ſes neuf petits, qui déſigne le lieu d'établiſſement où Enée doit trouver la fin de ſes travaux, ſes vaiſſeaux changés en Nymphes, un cerf tué par Aſcagne qui occaſionne la guerre des Troyens & des Rutulles, la haine que ſes Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie contre cet Enée que Lavinie épouſe à la fin; ce ſont peut-être ces défauts dont Virgile étoit lui-même mécontent, qui l'avoient déterminé à brûler ſon ouvrage, & qui ſelon le ſentiment des Cenſeurs judicieux doivent placer l'Enéide au-deſſous de la Henriade. Si les difficultés vaincues ſont le mérite d'un Auteur, il eſt certain que M. DE VOLTAIRE en trouva plus à ſurmonter que Virgile; le ſujet de la Henriade eſt la réduction de Paris dûe à la converſion de Henri IV. Le Poëte n'avoit donc pas la liberté de mouvoir à ſon gré le ſyſtême merveilleux; il étoit réduit à ſe borner aux myſtères des Chrétiens, bien moins féconds en images agréables & pittoreſques que n'étoit la Mythologie des Gentils. Toutefois on ne ſauroit lire le X.me chant de la Henriade ſans convenir que les charmes de la Poëſie ont le don d'anoblir tous les ſujets qu'elle traite.

M.

M. DE VOLTAIRE fut le ſeul mécontent de ſon Poëme : il trouvoit que ſon Héros n'étoit pas expoſé à d'aſſez grands dangers, & que par conſéquent il devoit intéreſſer moins qu' Enée qui ne ſort jamais d'un péril ſans retomber dans un autre.

En portant le même eſprit d'impartialité à l'examen des Tragédies de M. DE VOLTAIRE, l'on conviendra qu'en quelques points, il eſt ſupérieur a Racine, & que dans d'autres il eſt inférieur à ce célèbre Dramatique. Son Oedipe fut la première pièce qu'il compoſa ; ſon imagination s'étoit empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide, & ſa mémoire lui rappelloit ſans ceſſe l'élégance continue & fluide de Racine : fort de ce double avantage, ſa première production paſſa au théâtre comme un chef-d'œuvre ; quelques cenſeurs, peut-être trop ſourcilleux, trouverent à redire qu'une vieille Jocaſte ſentît renaître à la préſence de Philoctete une paſſion preſque éteinte : mais ſi l'on avoit élagué le rôle de Philoctete, on n'auroit pas joui des beautés que produit le contraſte de ſon caractère avec celui d'Oedipe. On jugea que ſon Brutus étoit plutôt propre à être repréſenté ſur le théâtre de Londres que ſur celui de

Pa-

Paris, parce qu'en France un père qui de ſang froid condamne ſon fils à la mort, eſt enviſagé comme un barbare ; & qu'en Angleterre, un Conſul qui ſacrifie ſon propre ſang à la liberté de ſa patrie, eſt regardé comme un Dieu. Sa Mariane & un nombre d'autres pièces ſignalerent encore l'art & la fécondité de ſa plume. Cependant il ne faut pas déguiſer que des critiques, peut-être trop ſévères, reprochèrent à notre Poëte que la contexture de ſes Tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraiſemblance de celles de Racine : voyez, diſent-ils, repréſenter Iphigénie, Phédre, Athalie : vous croyez aſſiſter à une action qui ſe développe ſans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au ſpectacle de Zayre, il faut vous faire illuſion ſur la vraiſemblance & couler légérement ſur certains défauts qui vous choquent. Ils ajoûtent que le ſecond Acte eſt un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Luſignan qui ſe retrouvant dans ſon palais, ne ſait où il eſt ; qui parle de ſes anciens faits d'armes, comme un Lieutenant-Colonel du Régiment de Navarre devenu Gouverneur de Pérone ; on ne ſait pas trop comment il reconnoît ſes enfans ; pour ren-

dre la fille chrétienne, il lui raconte qu'elle eſt ſur la montagne où Abraham ſacrifia, ou voulut ſacrifier ſon fils Iſaac au Seigneur; il l'engage à ſe faire baptiſer après que Châtillon atteſte l'avoir baptiſée lui-même; & c'eſt-là le nœud de la pièce: après que Luſignan a rempli cet Acte froid & languiſſant, il meurt d'apoplexie ſans que perſonne s'intéreſſe à ſon ſort. Il ſemble, puiſqu'il falloit un prêtre & un ſacrement pour former cette intrigue, qu'on auroit pû ſubſtituer au baptême la communion. Mais quelque ſolides que puiſſent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième Acte; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand Poëte a l'art d'exciter ſi ſupérieurement, entraîne l'auditeur, qui agité de paſſions auſſi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'auſſi grandes beautés. On conviendra donc que Monſieur Racine a l'avantage d'avoir quelque choſe de plus naturel, de plus vraiſemblable dans la texture de ſes Drames; & qu'il regne une élégance continue, une molleſſe, un fluide dans ſa verſification dont aucun Poëte n'a pû approcher depuis: d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. DE VOLTAIRE, il faut conve-

nir qu' au cinquième Acte près de Catilina, il a possédé l' art d' accroître l' intérêt de Scène en Scène, d' Acte en Acte, & de pousser au plus haut point à la catastrophe : c' est bien là le comble de l' art.

Son génie universel embrassoit tous les genres ; après s' être essayé contre Virgile, & l' avoir peut-être surpassé, il vouloit se mesurer avec Arioste ; il composa la Pucelle dans le goût du Roland-le-furieux : ce poëme n' est point une imitation de l' autre ; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d' une imagination brillante.

Ses vers de société faisoient les délices de toutes les personnes de goût ; l' auteur seul n' en tenoit aucun compte, quoiqu' Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les Auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu' il n' eût égalé ; son esprit enfantoit ces ouvrages sans peine ; cela ne le satisfaisoit pas ; il croyoit que pour posséder une réputation bien méritée, il falloit l' acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après nous avoir fait un précis des talens du poëte, passons à ceux de l' historien. L' hi-

histoire de Charles XII. fut la première qu' il composa ; il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre : les fleurs qu' il répand sur sa matière, n' alterent point le fond de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions, son obstination en d' autres, sa prospérité & ses malheurs. Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hazarder l' Histoire du siècle de Louis XIV ; ce n' est plus le style romanesque de Quinte-Curce qu' il employe : il y substitua celui de Cicéron qui, plaidant pour la loi Manilia fait l' éloge de Pompée : c' est un auteur françois qui releve avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle ; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnerent alors à sa nation une prépondérance sur d' autres peuples ; les grands génies en foule qui se trouverent sous la main de Louis XIV, le regne des arts & des sciences protégés par une Cour polie, les progrès de l' industrie en tout genre, & cette puissance intrinséque de la France qui rendoit en quelque sorte son Roi l' arbitre de l' Europe. Cet ouvrage unique méritoit d' attirer à M. DE VOLTAIRE l' attachement & la reconnais-

ſance de toute la nation françoiſe qu' il a mieux relevée qu' elle ne l' a été par aucun de ſes autres écrivains. C' eſt encore un ſtyle différent qu' il employe dans ſon Eſſai ſur l' hiſtoire univerſelle ; le ſtyle en eſt fort & ſimple ; le caractere de ſon eſprit ſe manifeſte plus dans la façon dont il a traité cette Hiſtoire, que dans ſes autres écrits ; on y voit la fougue d' un génie ſupérieur qui voit tout dans le grand, qui s' attache à ce qu' il y a d' important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n' eſt pas composé pour apprendre l' hiſtoire à ceux qui ne l' ont pas étudiée, mais pour en rappeller les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la ſavent. Il s' attache à la première loi de l' hiſtoire, qui eſt de dire la vérité ; & les réflexions qu' il y ſeme, ne ſont pas des hors-d' œuvres ; elles naiſſent de la matière même.

Il nous reſte une foule d' autres traités de M. DE VOLTAIRE, qu' il eſt preſque impoſſible d' analyſer ; les uns roulent ſur des ſujets de critique ; dans d' autres ce ſont des matières métaphyſiques qu' il éclaircit ; dans d' autres encore d' aſtronomie, d' hiſtoire, de phyſique, d' éloquence, de poétique, de géomé-

métrie ; jusqu'à ses Romans mêmes portent un caractère original ; Zadig, Micromégas, Candide, sont des ouvrages qui semblant respirer la frivolité, contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systêmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens, tant de connoissances diverses, réunies en une seule personnne, jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise. Recapitulez, Messieurs, la vie des grands hommes de l'antiquité, dont les noms nous sont parvenus ; vous trouverez que chacun d'eux se bornoit à son seul talent. Aristote & Platon étoient Philosophes, Eschine & Démosthène orateurs, Homère poëte épique, Sophocle poëte tragique, Anacréon poëte agréable, Thucidide & Xénophon historiens ; de même que chez les Romains, Virgile, Horace, Ovide, Lucrèce n'étoient que poëtes ; Tite-Live & Varron historiens ; Crassus, le vieil Antoine & Hortensius s'en tenoient à leurs harangues. Cicéron, ce Consul orateur, défenseur & pere de la patrie, est le seul qui ait réuni des talens & des connoissances diverses : il joignoit au grand art de la parole, qui le rendoit

ſupérieur à tous ſes contemporains, une étude approfondie de la philoſophie telle qu' elle étoit connue de ſon tems ; c' eſt ce qui paroît par ſes Tuſculanes, par ſon admirable traite de la nature des Dieux, par celui des offices qui eſt peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poëte, il traduiſit en latin les vers d' Aratus, & l' on croit que ſes corrections perfectionnerent le poëme de Lucrèce.

Il nous a donc fallu parcourir l' eſpace de dix-ſept ſiècles pour trouver dans la multitude des hommes qui compoſent le genre humain, le ſeul Cicéron dont nous puiſſions comparer les connoiſſances avec celles de notre illuſtre auteur. L' on peut dire, s' il m' eſt permis de m' exprimer ainſi, que M. DE VOLTAIRE valoit ſeul toute une Académie. Il y a de lui des morceaux où l' on croit reconnoître Bayle armé de tous les argumens de ſa dialectique ; d' autres où l' on croit lire Thucidide ; ici c' eſt un Phyſicien qui découvre les ſecrets de la nature, là c' eſt un métaphyſicien qui s' appuyant ſur l' analogie & l' expérience ſuit à pas meſurés les traces de Locke. Dans d' autres ouvrages vous trouvez l' émule de Sophocle ; là vous le voyez répan-

ſpandre des fleurs ſur ſes traces ; ici il chauſſe le brodequin comique ; mais il ſemble que l'élévation de ſon eſprit ne ſe plaiſoit pas à borner ſon eſſor à égaler Térence ou Molière ; bientôt vous le voyez monter ſur Pégaſe qui, en étendant ſes aîles, le tranſporte au haut de l'Hélicon, où le Dieu des Muſes lui adjuge ſa place entre Homère & Virgile.

Tant de productions différentes & d'auſſi grands efforts de génie produiſirent à la fin une vive ſenſation ſur les eſprits, & l'Europe applaudit aux talens ſupérieurs de M. DE VOLTAIRE. Il ne faut pas croire que la jalouſie & l'envie l'épargnaſſent ; elles aiguiſerent tous leurs traits pour l'accabler : cet eſprit d'indépendance inné dans les hommes, qui leur inſpire une averſion contre l'autorité la plus legitime, les révoltoit avec bien plus d'aigreur contre une ſupériorité de talens, à laquelle leur foibleſſe ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étoient étouffés par de plus forts applaudiſſements ; les gens de lettres s'honoroient de la connoiſſance de ce grand homme. Quiconque étoit aſſez philoſophe pour n'eſtimer que le mérite perſonnel, plaçoit M. DE VOLTAIRE bien au-deſ-

ſus de ceux dont les ancêtres, les titres, l' orgueil & les richeſſes font tout le mérite. M. DE VOLTAIRE étoit du petit nombre des Philoſophes qui pouvoient dire: *omnia mecum porto*. Des Princes, des Souverains, des Rois, des Impératrices le comblèrent des marques de leur eſtime & de leur admiration. Ce n' eſt pas que nous prétendions inſinuer que les Grands de la terre ſoient les meilleurs appréciateurs du mérite; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur étoit ſi généralement établie, que les Chefs des peuples, loin de contredire la voix publique, croyoient devoir s' y conformer.

Cependant comme dans ce monde, le mal ſe trouve par-tout mêlé au bien, il arrivoit que M. DE VOLTAIRE, ſenſible à l' applaudiſſement univerſel dont il jouiſſoit, ne l' étoit pas moins aux piqûres de ces inſectes qui croupiſſent dans les fanges de l' Hippocrène. Loin de les punir, il les immortaliſoit en plaçant leurs noms obſcurs dans ſes ouvrages; mais il ne recevoit d' eux que des éclabouſſures légères en comparaiſon des perſécutions plus violentes qu' il eut à ſouffrir d' Eccléſiaſtiques, qui par état n' étant que des miniſtres de paix, n' auroient dû pratiquer

quer que la charité & la bienfaisance : aveuglés par un faux zele autant qu'abrutis par le fanatisme, ils s'acharnèrent sur lui, & voulurent l'accabler en le calomniant. Leur ignorance fit échouer leur projet ; faute de lumière il confondoient les idées les plus claires, de sorte que les passages où notre auteur insinue la tolérance, furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme ; & ce même VOLTAIRE, qui avoit employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu, s'entendit accuser à son grand étonnement d'en avoir nié l'existence. Le fiel que ces ames dévotes répandirent si mal-adroitement sur lui, trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce, & non pas chez ceux qui avoient la moindre teinture de Dialectique. Son crime véritable consistoit en ce qu'il n'avoit pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de Pontifes qui ont déshonoré l'église ; de ce qu'il avoit dit avec Fra-paolo, avec Fleuri & tant d'autres, que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du Saint-Esprit ; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'

un faux zele a fait commettre ; & qu' enfin il traitoit avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les Théologiens de toute secte attachent tant d' importance. Ajoutons à ceci, pour achever ce tableau, que tous les ouvrages de M. DE VOLTAIRE se débitoient aussi-tôt qu' ils sortoient de la presse, & que dans ce même tems les Evêques voyoient avec un saint dépit leurs Mandemens rongés des vers, ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires. Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles. On leur pardonneroit leur bêtise, si leurs mauvais syllogismes n' influoient pas sur le repos des particuliers ; tout ce que la vérité oblige de dire, c' est, qu' une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables, qui faisant profession de captiver leur raison, font ouvertement divorce avec le bon sens.

Puisqu' il s' agit ici de justifier M. DE VOLTAIRE, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea : les cagots lui imputerent donc encore d' avoir exposé les sentimens d' Epicure, de Hobbes, de Woolston, du Lord-Bolinbroke & d' autres Philosophes ; mais n' est-il pas clair que loin

de

de fortifier ces opinions par ce que tout autre y auroit pû ajoûter, il ſe contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la déciſion à ſes lecteurs? Et de plus, ſi la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le menſonge peut inventer contre elle? M. DE VOLTAIRE en étoit ſi convaincu, qu'il ne croyoit pas que des doutes de quelques Philoſophes puiſſent l'emporter ſur les inſpirations divines. Mais allons plus loin, comparons la Morale répandue dans ſes ouvrages à celle de ſes perſécuteurs : les hommes doivent s'aimer comme des freres, dit-il; leur devoir eſt de s'aider mutuellement à ſupporter le fardeau de la vie, où la ſomme des maux l'emporte ſur celle des biens; leurs opinions ſont auſſi différentes que leurs phyſionomies; loin de ſe perſécuter parce qu'ils ne penſent pas de même, ils doivent ſe borner à rectifier le jugement de ceux qui ſont dans l'erreur, par le raiſonnement, ſans ſubſtituer aux argumens le fer & les flammes; en un mot, ils doivent ſe conduire envers leurs prochain comme ils voudroient qu'il en uſât envers eux. Eſt-ce M. DE VOLTAIRE qui parle, ou eſt-ce l'Apôtre St.

Jean, ou eſt-ce le langage de l'Evangile? Oppoſons à ceci la Morale pratique de l'hypocriſie ou du faux zele ; elle s'exprime ainſi : Exterminons ceux qui ne penſent pas ce que nous voulons qu'ils penſent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices ; que Dieu ſoit le bouclier de nos iniquités, que les hommes ſe déchirent, que le ſang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroiſſe ; rendons Dieu implacable & cruel pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmentent nos revenus. Voilà comme la religion ſert ſouvent de prétexte aux paſſions des hommes, & comme par leur perverſité la ſource la plus pure du bien devient celle du mal !

La cauſe de M. DE VOLTAIRE étant auſſi bonne que nous venons de l'expoſer, il emporta les ſuffrages de tous les tribunaux, où la raiſon étoit plus écoutée que les ſophiſmes myſtiques ; quelque perſécution qu'il endurât de la haine théologale, il diſtingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent ; il rendoit juſtice aux Eccléſiaſtiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Egliſe ; il ne blâmoit que ceux dont les

mœ-

mœurs perverſes les rendirent l'abomination publique.

M. DE VOLTAIRE paſſa donc ainſi ſa vie entre les perſécutions de ſes envieux & l'admiration de ſes Enthouſiaſtes, ſans que les ſarcaſmes des uns l'humiliaſſent, & que les applaudiſſemens des autres accruſſent l'opinion qu'il avoit de lui-même; il ſe contentoit d'éclairer le monde, & d'inſpirer par ſes ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de Morale, il prêchoit la bienfaiſance par ſon exemple; ce fut lui dont l'appui courageux vint au ſecours de la malheureuſe famille des Calas, lui qui plaida la cauſe des Syrvens & qui les arracha des mains barbares de leurs juges, lui qui auroit reſſuſcité le Chevalier la Bare s'il avoit eu le don des miracles. Qu'il eſt beau qu'un Philoſophe du fond de ſa retraite, éleve ſa voix, & que l'humanité dont il eſt l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques! Si M. DE VOLTAIRE n'avoit par devers ſoi que cet unique trait, il mériteroit d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité. La Philoſophie & la Religion enſeignent donc de concert le chemin

de

de la vertu : voyez, lequel eſt le plus chrétien, ou le Magiſtrat qui force cruellement une famille à s'expatrier, ou le Philoſophe qui la recueille & la ſoutient ; le juge qui ſe ſert du glaive de la loi pour aſſaſſiner un étourdi, ou le ſage qui veut ſauver la vie du jeune homme pour le corriger ; le bourreau de Calas, ou le protecteur de ſa famille déſolée ? Voilà, Meſſieurs, ce qui rendra la mémoire de M. DE VOLTAIRE à jamais chere à ceux qui ſont nés avec un cœur ſenſible & des entrailles capables de s'émouvoir ! Quelque précieux que ſoient les dons de l'eſprit, de l'imagination, l'élévation du génie, & les vaſtes connoiſſances ; ces préſens que la nature ne prodigue que rarement, ne l'emportent cependant jamais ſur les actes de l'humanité & de la bienfaiſance ; on admire les premiers, & l'on bénit & vénere les ſeconds.

Quelque peine que j'aye, Meſſieurs, de me ſéparer à jamais de M. DE VOLTAIRE, je ſens cependant que le moment approche où je dois renouveller la douleur que vous cauſe ſa perte. Nous l'avons laiſſé tranquille à Ferney ; des affaires d'intérêt l'engagerent à ſe tranſporter à Paris, où il eſpé-

péroit venir encore aſſez à tems pour ſauver quelques débris de ſa fortune d'une banqueroute dans laquelle il ſe trouvoit enveloppé. Il ne voulut pas reparoître dans ſa patrie les mains vuides ; ſon tems qu'il partageoit entre la Philoſophie & les Belles-Lettres, fourniſſoit un nombre d'ouvrages dont il avoit toujours quelques-uns en réſerve : ayant compoſé une nouvelle Tragédie dont Irene eſt le ſujet, il voulut la produire ſur le théâtre de Paris. Son uſage étoit d'aſſujettir ſes pièces à la critique la plus ſévère, avant de les expoſer en public ; conformément à ſes principes, il conſulta à Paris tout ce qu'il y avoit de gens de goût de ſa connoiſſance, ſacrifiant un vain amour-propre au déſir de rendre ſes travaux dignes de la poſtérité ; docile aux avis éclairés qu'on lui donna, il ſe porta avec un zele & une ardeur ſingulière à la correction de cette Tragédie ; il paſſa des nuits entières à refondre ſon ouvrage ; & ſoit pour diſſiper le ſommeil, ſoit pour ranimer ſes ſens, il fit un uſage immodéré du Caffé : cinquante taſſes par jour lui ſuffirent à peine ; cette liqueur qui mit ſon ſang dans la plus violente agitation, lui cauſa un échauffement ſi prodigieux que pour

cal-

calmer cette eſpèce de fièvre chaude, il eût recours aux opiates dont il prit de ſi fortes doſes, que loin de ſoulager ſon mal, elles accélérerent ſa fin : peu après ce remede pris avec ſi peu de ménagement, ſe manifeſta une eſpèce de paralyſie qui fut ſuivie du coup d'apoplexie qui termina ſes jours.

Quoique M. DE VOLTAIRE fût d'une conſtitution foible, quoique le chagrin, le ſouci, & une grande application ait affoibli ſon tempérament ; il pouſſa pourtant ſa carrière juſqu'à la 84me année. Son exiſtence étoit telle qu'en lui l'eſprit l'emportoit en tout ſur la matière : c'étoit une ame forte qui communiquoit ſa vigueur à un corps preſque diaphane : ſa mémoire étoit étonnante, & il conſerva toutes les facultés de la penſée & de l'imagination juſqu'à ſon dernier ſoupir. Avec quelle joie Vous rappellerai-je, Meſſieurs, les témoignages d'admiration & de reconnoiſſance que les Pariſiens rendirent à ce grand homme durant ſon dernier ſéjour dans ſa patrie ! Il eſt rare, mais il eſt beau que le public ſoit équitable, & qu'il rende juſtice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne ſe complait de produire que de loin en loin, afin qu'ils re-

cueil-

cueillent de leurs contemporains mêmes les ſuffrages qu'ils ſont sûrs d'obtenir de la poſtérité. L'on devoit s'attendre qu'un homme qui avoit employé toute la ſagacité de ſon génie à célébrer la gloire de ſa nation, en verroit réjaillir quelques rayons ſur lui-même: les François l'ont ſenti, & par leur enthouſiaſme, ils ſe ſont rendus dignes de partager le luſtre que leur compatriote a répandu ſur eux & ſur le ſiècle. Mais croiroit-on que ce VOLTAIRE auquel la profane Grèce auroit élevé des autels, qui eût eu dans Rome des ſtatues, auquel une grande Impératrice, Protectrice des Sciences, vouloit ériger un monument à Pétersbourg; qui croira, dis-je, qu'un tel être penſa manquer dans ſa patrie d'un peu de terre pour couvrir ſes cendres? Et quoi dans le 18me ſiècle, où les lumières ſont plus répandues que jamais, où l'eſprit philoſophique a tant fait de progrès, il ſe trouvera des Hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Tropobane que de la nation françoiſe, aveuglés par un faux zele, ivres de fanatiſme, qui empêcheront qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célébres

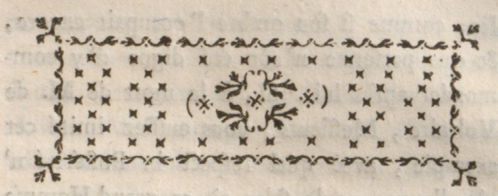
bres que jamais la France ait portés ? Voilà cependant ce que l'Europe a vû avec une douleur mêlée d'indignation. Mais quelque ſoit la haine de ces frénétiques, & la lâcheté de leur vengeance, de s'acharner ainſi ſur des cadavres; ni les cris de l'envie, ni leurs hurlemens ſauvages ne terniront la mémoire de M. DE VOLTAIRE. Le ſort le plus doux qu'ils peuvent attendre, eſt qu'eux & leurs vils artifices demeurent enſévelis à jamais dans les ténébres de l'oubli; tandis que la mémoire de M. DE VOLTAIRE s'accroîtra d'âge en âge, & tranſmettra ſon nom à l'immortalité.

F I N.

A' BERLIN
M. DCC. LXXIX.

Par l' Imprimeur de
l' Académie.

DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE
LE JEUDI IV. MARS
M. DCC. LXXIX.
A LA RECEPTION
DE M. DUCIS
SECR. ORD. DE MONSIEUR.



M. Ducis, Secrétaire Ordinaire de Monſieur, ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M. de Voltaire, y vint prendre ſéance le Jeudi 4. Mars 1779., & prononça le Diſcours qui ſuit.

MESSIEURS.

IL eſt des grands Hommes à qui l'on ſuccéde, & que perſonne ne remplace. Leurs titres ſont un héritage qui peut appartenir à tout le monde ; leurs talens, qui ont étonné l'Univers, ne ſont qu'à eux. C'eſt à la ſuite des ſiècles, ſeule, à remplir le vuide immenſe qu'ils ont laiſſé. Ainſi penſa autrefois un Peuple guerrier qui, mené long-temps à la victoire par un Général fameux, après la mort de ce Héros, laiſſait toujours ſa place vuide au milieu des batail-

les, comme ſi ſon ombre l'occupait encore, & que perſonne n'eût été digne d'y commander après lui. Si, à la mort de M. de Voltaire, Meſſieurs, vous euſſiez imité cet exemple, avec quel reſpect la Poſtérité n'eût-elle pas vu le ſiége où ce grand Homme s'étoit aſſis dans vos Aſſemblées, demeurant vuide à jamais & ſans être rempli ? Cette diſtinction, unique juſqu'à préſent, eût été peut-être le ſeul hommage digne d'un homme unique auſſi par ſes talens & ſon génie. Vos lois ne vous ont pas permis de lui rendre cet honneur; & l'indulgence du Public pour un Ouvrage, où peut-être quelques beautés antiques ont fait pardonner les défauts, ont fixé ſur moi vos ſuffrages long-temps ſuſpendus. Ici, Meſſieurs, je n'ai pas beſoin de vous parler de ma reconnoiſſance; il me ſeroit plus facile de vous exprimer mon étonnement. Si quelque choſe peut m'élever au-deſſus de moi-même, c'eſt cette faveur à laquelle oſoient à peine atteindre mes eſpérances. Le caractère de la gloire (qui le ſait mieux que vous, Meſſieurs ?) eſt de donner de nouvelles forces à celui qui l'obtient, pour en mériter une nouvelle. C'eſt en m'éclairant par vos conſeils, c'eſt en juſtifiant vo-

votre choix par mes travaux, que je puis vous remercier d'une manière digne de vous, & ma vie entière sera consacrée à ce remercîment. Mais mon premier devoir est de me taire sur moi-même, pour ne vous parler que du grand Homme que vous avez perdu. En lui succédant, je n'ai pas même le droit d'être modeste ; & je dois disparoître tout entier à vos yeux, pour ne vous occuper que de votre admiration & de vos regrets.

La voix qui s'élève ici pour lui rendre hommage lui fut inconnue. Jamais je ne vis cet Homme célèbre, & je ne communiquai avec son génie que par ses Ouvrages. Ainsi, de son vivant, il a été pour moi ce que sont tous les grands Hommes qui depuis plusieurs siècles ne sont plus ; & je le louerai en votre présence, comme le louera un jour la Postérité, sans interêt & sans passion.

M. de Voltaire, dans cet Ouvrage si connu, où il a peint à grands traits & d'un style rapide le siècle de Louis XIV, après avoir parcouru la chaîne des événemens politiques, tracé les progrès de l'esprit humain, & dessiné le portrait de tant d'Hommes célèbres, qui tous par leur génie ont imprimé un caractère de grandeur à leur siè-

cle, & conſacré la gloire du Monarque par celle de ſa Nation ; termine ce magnifique tableau par ces paroles : „ *A peu-près vers le* „ *temps de la mort de Louis XIV. la Nature* „ *sembla ſe repoſer* ". Il ſe trompait, Meſſieurs ; & ce grand Homme, qui écrivit toujours avec tant de modeſtie de lui-même, ſembloit oublier que ce temps-là fut l'époque de ſa naiſſance & de ſon éducation. La Nature en effet parut l'avoir placé, pour ainſi dire, aux confins de deux ſiècles, pour recueillir l'héritage de l'un, & donner ſon caractère & ſon génie à l'autre. On peut dire qu'il eut pour Inſtituteur & pour Maître le ſiècle brillant dont il vit la fin. La plus puiſſante des éducations pour les hommes qui en ſont dignes, c'eſt celle de la gloire. Tout ce qui entouroit M. de Voltaire, au ſortir de l'enfance, réveilloit en lui cette idée. Il voyoit la gloire aſſiſe depuis cinquante ans ſur le Trône ; il la voyoit à la Cour, dans les Camps, dans les Académies. La gloire enfin, quoiqu'un peu obſcurcie vers les derniers jours de ce Règne fameux, couvroit encore de ſon éclat toute la Nation Françoiſe, qui pendant un demi-ſiècle avoit eu dans l'Europe la ſupériorité du

du Génie comme des Armes, & pouvoit compter comme un hommage de plus la haine même qu'elle inſpiroit à ſes rivaux. De tant d'Ecrivains qui s'étoient rendus célèbres, les uns vivoient encore au moment où il ſortit du berceau, & où l'activité précoce de cette ame ardente put jetter ſes premiers regards autour d'elle; les autres, deſcendus depuis peu dans la tombe, avoient laiſsé autour de lui l'empreinte encore récente de leurs ſuccès, & comme la tradition de leur génie. Il put interroger tous ceux qui avoient vécu & conversé avec eux, & puiſer dans leurs diſcours un enthouſiaſme d'autant plus vif que les amis des grands Hommes qui ne ſont plus, en conſervant pour leur mémoire cette ſenſibilité touchante que l'amitié inſpire, y mêlent déjà ce reſpect religieux de la Poſtérité pour des grands noms que la mort a, pour ainſi dire, rendus ſacrés. Enfin, le Génie & les Lettres ſe préſentèrent à lui environnées de toute la gloire qu'avoit répandu ſur elles un ſiècle à jamais mémorable, où elles étoient admiſes dans la familiarité de Colbert, du grand Condé, des Contis, des Vendômes, du Duc de Bourgogne, & où l'on voyoit Louis XIV. converſer

ſer avec Deſpréaux & Racine, comme avec Turenne, Catinat & Luxembourg.

On peut juger de l' impreſſion que ce tableau de grandeur & de gloire devoit faire ſur l' ame jeune & paſſionnée de M. de Voltaire.

Il ſe livra donc aux Lettres avec cette impétuoſité que lui donnoient ſon génie, ſon caractère & ſon âge. En vain l' interêt, la fortune, le pouvoir même le plus abſolu s' unirent pour le detourner de ſa route. La Nature avoit fixé d' une manière irrévocable, que M. de Voltaire ſeroit Poëte, que Racine auroit un ſucceſſeur & la France un grand homme de plus. A' vingt-quatre ans, il oſa former une de ces entrepriſes pour laquelle peut-être alors il falloit autant de hardieſſe que de génie; celle de donner un Poëme épique à la Nation. On ſait que la première moitié du ſiècle de Louis XIV. avoit vu naître & mourir un grand nombre d' Ouvrages de ce genre. Comme l' hiſtoire des Etats, à l' époque des révolutions & des changemens, offre beaucoup d' exemples de projets avortés, de grands deſſeins mal conçus, & d' une audace impuiſſante & malheureuſe; de même dans l' hiſtoire des Arts, il ſemble

qu'à l'époque où la Poëſie & les Lettres commencent à refleurir, cette première fermentation des talens excite dans les eſprits une ſorte de témérité inquiéte, qui porte à former des plans vaſtes & à concevoir de grands projets, parce que tout le monde alors eſt dévoré de l'amour de la gloire, & que perſonne encore n'a eu le temps de meſurer ſes forces. Tous ces Ouvrages, fruits de l'ambition bien plus que du talent, précipités d'une chûte commune, étoient tombés les uns ſur les autres, & ne devoient qu'au ridicule le triſte honneur d'être échappés à un oubli éternel. Cependant il s'étoit établi une ſorte de préjugé dans l'Europe, que la Poëſie épique étoit interdite aux François. Le Législateur du goût & de la langue, le ſevére & redoutable Deſpréaux, ſembloit avoir lui-même confirmé ce préjugé par ſon exemple comme par ſes préceptes, en avertiſſant des *diſgrâces tragiques des grands vers*; en renfermant le tableau épique du paſſage du Rhin dans un cadre de vers familiers & presque plaiſans, qui le précédent & qui le ſuivent. Enfin, le chef-d'œuvre inimitable du Lutrin, où ce grand Poëte change continuellement de ton pour amuſer ſon Lecteur, où

il paroît lui-même se moquer de la magnificence du style, en l'appliquant à des idées comiques ou familières, & où l'élévation même de la Poësie n'est presque jamais qu'une plaisanterie de plus, sembloit avoir accredité pour toujours ces idées dans la Nation.

M. de Voltaire étoit dans cet âge heureux où tout ce qui est grand frappe puissamment l'imagination, où la passion de la gloire ne mesure rien & franchit tout, où le génie, comme la valeur, s'absout de sa témérité par ses succès. Mais comme il étoit conduit en même temps par cette lumière supérieure, & par cet esprit fin & pénétrant qui est toujours le guide invisible du génie, il ne néglige rien de ce qui pouvoit réconcilier la Nation avec ce nouveau genre, si souvent essayé & toujours proscrit. Le choix du sujet & du Héros flatta la vanité nationale; la rapidité du style se trouva d'accord avec la vivacité Françoise. L'usage tempéré, & le choix même du merveilleux, qui laissoit toujours entrevoir une vérité sous une fiction, rassura notre raison un peu timide, que le nom seul de merveilleux effraie. Enfin les grandes beautés philosophiques & mo-

rales ſubſtituées à ces tableaux de la Nature qui caractériſent les Poëmes des Anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un Peuple peu frappé de la nature phyſique, & qui, après avoir joui pendant un ſiècle des Arts d'imagination, commençoit, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avoit vu la même révolution dans Rome, après le ſiècle brillant d'Auguſte, ſi ſemblable en tout à celui de Louis XIV; & ce fut, comme on ſait, à cette ſeconde époque de la Littérature Romaine, que le Génie ardent & fier qui à vingt-ſept ans, avoit conçu & crée la Pharſale, remplaça dans l'Epopée les beautés pittoreſques de Virgile, par ces beautés fortes & hardies que l'Eloquence & la Philoſophie inſpirent. Ainſi la même marche du génie & du goût fit naître à Paris & dans Rome deux Poëmes fondés à-peu-près ſur les mêmes principes; mais c'eſt peut-être tout ce qu'ils eurent de commun.

La Pharſale offre l'idée de quelque monument d'Architecture antique, qui, dans le ſecond ſiècle des Arts, auroit été deſſiné d'une maniére à la fois irregulière & grande; où certaines parties étonneroient par leur ca-

raſtère de majeſté, tandis que d'autres ne préſenteroient à l'œil que de la confuſion & des ruines; où les plus belles colonnes ſeroient couvertes de mouſſe, & quelquefois à demi enſevelies dans le ſable; où l'on retrouveroit de diſtance en diſtance des ſtatues des grands Hommes, dont les traits auroient l'expreſſion la plus fière, mais mutilées où imparfaites dans leur enſemble; où tout enfin atteſtant l'imperfection & le génie, le ſpectateur attiré tout-à-la fois & répouſsé, éprouveroit prèſque en même temps le plaiſir, la douleur, l'admiration & le regret. La Henriade, au contraire, peut ſe comparer à un palais élevé par une main ſage, & décoré d'une manière brillante, dont toutes les parties offrent le goût & la fraîcheur moderne; où la magnificence ſe mêle à la grâce, & la richeſſe à l'élégance; où les colonnes du marbre le plus poli préſentent encore à l'œil l'harmonie des proportions; dont tous les ornemens ont à la fois de la ſageſſe & de l'éclat, & qui, ſans étonner & remplir l'imagination par ſa grandeur, attache cependant & intéreſſe la vue du ſpectateur à chaque pas. Déjà même le Héros François eſt devenu celui de l'Europe. M. de

Vol-

Voltaire a fait adopter Henri IV. par toutes les Nations, comme si le Bienfaiteur des hommes eût été le Roi de tous les Peuples.

C'étoit au Théâtre, c'étoit dans le champ cultivé par les Corneilles & les Racines, que M. de Voltaire devoit acquérir la maturité de sa grandeur & de sa gloire : c'est de-là qu'est partie cette renommée, qui dans sa marche a parcouru & embrassé l'Europe entière ; c'est de-là que les cris d'admiration, prolongés de siècle en siècle, iront encore loin de nous retentir dans la Postérité. Ici, Messieurs, en vous parlant du mérite & de la supériorité de M. de Voltaire comme Poëte tragique, que puis-je vous apprendre ? Je ne puis que m'entretenir avec vous de vos pensées, & vous raconter vos plaisirs. Sa première gloire dans cette carrière a été de s'y frayer de nouvelles routes après les deux Hommes à jamais célèbres qui l'avoient précédé.

Presque tous les grands Hommes, on le sait trop, semblent frapper la Nature & les siècles de sterilité dans le genre où ils ont une fois paru ; c'est qu'ils traînent après eux l'imitation. On diroit que le Génie ressemble à ces Rois de l'Orient, dont le malheur

& la

& la puiſſance eſt de rendre eſclaves tous ceux qui approchent d'eux. M. de Voltaire, après Corneille & Racine, a eu, comme eux, la gloire de donner à ſon Art un caractère qui lui fût propre. On peut dire que l'Art, ſous ces trois Hommes célèbres, eut un eſprit comme un but différent. Corneille, venu après les longues tempêtes des guerres civiles, & qui, ſous Richelieu, avoit encore vu des conſpirations & des troubles, l'inquietude des Peuples, l'agitation violente des chefs, & cette lutte ſourde & pénible de la politique contre la force, & de la liberté contre le pouvoir abſolu ; plein des grandes émotions que donne un pareil ſpectacle, compoſa la Tragédie en Homme d'Etat : à un Peuple fier, il parla d'interêt public, de politique & de grandeur ; & dans cette époque, il fit, pour ainſi dire, la Tragédie de ſa Nation. Mais lors qu'à de longs ébranlemens eut ſuccédé le calme de l'obéiſſance, quand l'agitation des plaiſirs eut pris la place de ces mouvemens orageux de la liberté, & qu'une Cour brillante & voluptueuſe, en donnant de la pompe à l'antique galanterie Françoiſe, eut embelli l'Amour par les Arts, & illuſtré les foibleſſes par le mélange de la

gloi-

gloire, alors la Tragédie, comme la Nation, descendit de sa hauteur. Racine, lui ôtant cette physionomie altière, lui donna des traits plus doux & plus tendres, & ce grand Homme fit la Tragédie de la Cour de Louis XIV. Dans l'intervalle qui sépara ces deux Poëtes fameux de M. de Voltaire, & où la Tragédie se traîna long-temps sans caractère & sans force, je ne dois pas omettre ici l'Auteur célèbre de Rhadamiste & d'Electre, qui a jetté tant d'éclat dans ces deux Ouvrages. Mais cet Homme singulier dans son talent comme dans ses mœurs, plein d'une vigueur inculte & d'une rudesse originale, fut presque étranger à sa Nation comme à son siècle; & sans rien emprunter d'eux, sans avoir aucun rapport avec tout ce qui l'entouroit, il ne créa que la Tragédie de son caractère & de son génie. Enfin M. de Voltaire parut: son premier succès l'assura de ses forces, & le montra à la Nation; mais il ne trouva point d'abord le genre & la manière qui lui devoient appartenir un jour: car la première jeunesse, qui paroît être la saison de la confiance & de l'audace, a plus en partage peut-être le courage de caractère que le courage & l'indépendance du génie, parce

que celui-ci n'a pas encore eu le temps de raſſembler ſes forces, de ſonder ſa puiſſance, & que ce n'eſt que par degrès qu'il eſt averti de toute ſa grandeur.

Ce fut, Meſſieurs, vous le ſavez, à l'époque de Brutus qu'il ſe fit une eſpèce de révolution dans ce génie vigoureux & ardent. Il avoit raſſemblé tout ce que Paris pouvoit lui donner de goût & de lumières; il avoit acquis une parfaite connoiſſance du Peuple à qui il étoit obligé de plaire; Peuple délicat & ſenſible, mais fatigué de plaiſirs, avide de toutes les jouiſſances du talent, & toujours prét à les combattre; qu'on ne peut attacher que par la nouveauté, & qui cependant juge tout par la coutume & l'uſage, & qu'il faut, pour ainſi dire, enlever à lui-même, pour le fixer par des émotions durables & profondes. Il avoit médité les Anciens, qui, pour le goût, ſont encore nos légiſlateurs après deux mille ans; étudié profondément les grands Hommes du ſiècle de Louis XIV, qui le touchoient de plus près, & qui étoient comme ſa famille & ſes ancêtres. Il avoit fixé long-tems à Londres un œil obſervateur ſur cette Nation, à qui ſon Gouvernement, ſon climat, & ſes mœurs

ont

ont donné une Littérature, dont les beautés, & les défauts n'ont presque rien de commun avec la nôtre; chez qui la pensée a quelque chose de plus recueilli & de plus profond, le sentiment est plus sombre, la Poësie plus morale; où l'imagination presque toujours mélancolique & solitaire est toujours prête à s'allier à la Philosophie; où la Tragédie faite pour le Peuple, & pour des hommes qui ont besoin de secousses violentes, parle sans cesse aux yeux, & à l'aide du spectacle, enfonce quelquefois plus avant les traits de la pitié comme de la terreur; où l'Art théâtral, dans sa liberté brute & sauvage, a une sorte d'audace & de fierté que lui donne l'indépendance des Lois; & semblable à ces hommes qui se gouvernent toujours par leur caractère, & jamais par des principes, tire souvent de son audace même plus de vigueur & des effets plus terribles & plus profonds. M. de Voltaire fit comme un Législateur qui, après avoir voyagé quelque temps chez un Peuple où il auroit trouvé des mœurs fortes, mais à demi-barbares, de grands crimes & de grandes vertus, & les prodiges comme les excès du courage au milieu de l'anarchie; de retour dans le pays de sa naissan-

ſance, & voulant donner une Législation nouvelle à un Peuple civilisé, mais peut-être énervé par ſa politeſſe même, auroit cherché dans ſon génie un plan de Législation qui pût concilier le plus grand degré de force avec la ſoumiſſion aux Lois, & qui dévéloppant toute l'énergie du caractère, lui laiſsât tous ſes avantages en lui ôtant ſes abus.

C'eſt ce probléme ſi difficile à réſoudre en politique, que M. de Voltaire entreprit de réſoudre dans l'Art de la Tragédie. Avec quel ſuccès? Vous le ſavez, Meſſieurs. Il donna donc plus de rapidité à l'action, plus de force à l'interêt, plus de précipitation au dialogue, plus d'impetuoſité aux ſentimens, & en général, je ne ſais quoi de plus vehément & de plus terrible au pathétique. Ne ſont-ce point-là, Meſſieurs, les effets que vous-mêmes, ainſi que toute la Nation, avez éprouvés au Théâtre de M. de Voltaire? Quand les fantômes de la Tragédie eurent-ils plus de pouvoir ſur un Peuple aſſemblé? Quand pourſuivirent-ils le Spectateur avec plus d'empire, hors même du Théâtre, par cette horreur ſombre & muette, ſuite des grandes émotions, & que le Spectateur paſſioné aime

à rem-

à remporter avec lui, comme un ſentiment à la fois doux & terrible? N'eſt-ce pas lui qui a tiré la Tragédie parmi nous de cette langueur de galanterie née des mœurs de la Chevalerie antique, dont le ton perpétué par les Romans, & cher à la Cour de Louis XIV, étoit ſoigneuſement conſervé par les femmes comme le reſte de leur empire, par les hommes comme un vieux titre de nobleſſe; que Racine & Corneille avoient conſacrée au Théâtre par leur exemple, & dont heureuſement leurs foibles imitateurs nous ont laiſsé ſentir le ridicule par leur impuiſſance à mêler de grandes beautés à ces défauts? N'eſt-ce pas lui qui a pour jamais aſſuré la dignité de la Tragédie contre ce mauvais goût, en créant & en développant ce principe, qui fut un des ſecrets de ſon génie, que jamais l'Amour au Théâtre n'eſt fait pour la ſeconde place, & qu'il doit ou n'y point paroître, ou y dominer en tyran? Et qui a mieux rempli ce précepte que celui même qui l'a donné?

On peut dire que M. de Voltaire, après Racine, a rajeuni la paſſion de l'amour au Théâtre: mais tous les deux l'ont traitée d'une manière différente. Racine, avec l'art

le plus insinuant & le plus doux, en a montré les nuances & les traits les plus délicats; ce n'est que dans les trois rôles admirables d'Hermione, de Roxane & de Phédre qu'il en a peint & les orages & les faveurs. M. de Voltaire attache moins l'esprit par tous ces développemens si profonds & si fins, qui semblent pour chacun l'histoire secrette de ses foiblesses; il peint l'amour a plus grands traits; il mêle plus de pathétique à cette passion, dont il fait naître de plus grands malheurs comme de plus grands crimes. L'amour, dans Racine, est peut-être plus uniforme, parce qu'il le représente presque toujours avec les couleurs générales de tous les pays & de tous les siècles. J'en excepte le rôle sublime de Roxane, où il a marqué fortement la nuance particulière des intrigues d'un Sérail, & cette tendresse menaçante toujours prête à s'armer du poignard du despotisme. M. de Voltaire, dans la peinture de cette passion, a peut-être moins heureusement exprimé cette nature générale, qui est comme le premier trait du dessin; mais il en a saisi & tracé avec plus de force les différences locales qui naissent des mœurs des Peuples, & de la diversité des climats com-

me des temps. Enfin une différence singulière & frappante entre ces deux Poëtes célèbres, c'est que dans Racine les trois rôles passionés, & où l'amour est veritablement terrible & tragique, sont des rôles de femmes, & presque tous les rôles d'amans sont des rôles doux, tendres, & que ses Critiques ont même accusés d'un peu de foiblesse. M. de Voltaire, au contraire, a donné aux femmes cette sensibilité douce & tendre, & à ses amans les traits d'une passion énergique, impétueuse & profonde. D'où a pu naître cette différence entre deux Hommes de génie? Racine, familiarisé avec les chef-d'œuvres de l'Antiquité, a-t-il voulu suivre les traces & l'esprit des Anciens qui n'ont jamais donné cette grande passion de l'amour qu'à des femmes, & ont paru croire que les agitations terribles & l'excès de ce sentiment ne pouvoient qu'avilir un Héros? ou ce Peintre ingénieux & profond du cœur humain a-t-il pensé que les femmes, à qui la Nature a donné une imagination plus vive & un cœur plus sensible, les femmes dont tous les désirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite, dont l'ame se souléve plus contre les obstacles par le sentiment

même de leur foibleſſe, ſont par-là plus ſuſceptibles des tourmens d'une paſſion malheureuſe, de ces orages du cœur qui le bouleverſent & le précipitent en un inſtant par un flux & reflux rapide vers toutes les extrémités contraires? Peut-être auſſi que ce grand Homme, né avec l'ame la plus tendre, paſſioné pour les grâces & la beauté, ſe plaiſait à retracer dans les femmes toute la violence & l'emportement de l'amour; ſon imagination avoit beſoin de les peindre, comme ſon cœur de les aimer, & lui-même jouiſſoit avec délices des larmes que ſon talent faiſoit verſer pour elles. M. de Voltaire, marchant après lui, pour trouver de grands effets qui lui appartinſſent, dut ſuivre une route différente. Il tranſporta donc aux hommes tous les mouvemens tragiques des paſſions. On ſait qu'en général un de ſes principes de goût étoit de donner aux femmes les traits de la douceur plutôt que ceux de la force, & tout ce qui pouvoit ſéduire plutôt que ce qui pouvoit étonner. Et il faut convenir que, dans ce genre, Zaïre eſt le modèle de la ſéduction la plus aimable, comme de la grâce la plus touchante. A' l'égard de tous ces rôles paſſionés qu'il a tracés avec tant

de

de vigueur, peut-être que ſon imagination n'a fait que tranſporter aux Héros de ſes Tragédies cette même impétuoſité de caractère qu'il ſentoit au fond de ſon cœur, & qui éût animé ſes paſſions, ſi ſes travaux immenſes ne l'euſſent diſtrait du ſentiment de l'amour. Ne ſait-on pas que dans tous les Arts à qui un grand Homme imprime un caractère particulier, ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale & primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la Nature ? La Nature, en l'organiſant & en lui donnant les paſſions qui doivent l'enflammer, a deſſiné, pour ainſi dire, au-dedans de lui un modèle qu'il ne fait que manifeſter au-dehors par ſes travaux, & dont ſes différentes créations ne ſont que la copie vivante & animée. C'eſt ce qui, dans tous les genres, diſtingue l'homme de génie de celui qui ne l'eſt pas. Celui-ci emprunte ſon modèle, & va le demander à tout ce qui a exiſté avant lui; il ne fait que des copies mortes. L'autre a dans lui-même, comme la Nature, une puiſſance intérieure & active qui pénètre ſes Ouvrages, & leur donne à la fois la forme, la vie & le mouvement.

M. de Voltaire étoit deſtiné à agrandir le

champ

champ de la Tragédie parmi nous. C'eſt lui qui le premier a fait entendre ces cris déchirans & terribles ſortis du coeur d'une mére ; qui a osé ſubſtituer les tranſports de la Nature à ceux de l'amour ; qui a fait frémir & pleurer ſans le ſecours de cette paſſion, qui juſqu'alors étoit regardée comme la ſeule dominatrice du Théâtre. C'eſt lui qui, dans Sémiramis, a donné le premier exemple de ce merveilleux effrayant & ſombre, qui tout-à-la fois épouvante & attire la foible imagination de l'homme, eſpèce de magie dont les reſſorts ſont placés hors des bornes de la Nature ; où un grand Poëte élevant tous ſes Spectateurs juſqu'à lui, fait croire à leurs ames troubleés des prodiges que leur raiſon rejette, & inſtruit de la manière la plus frappante cette claſſe d'hommes qui, aſſez puiſſans pour commettre des crimes, ſont aſſez malheureux pour n'avoir pas de juges ſur la terre. N'eſt-ce pas lui encore qui, mêlant pour ainſi dire la peinture à la Tragédie, a mis le premier ſous nos yeux des tableaux ou pathetiques, ou terribles, & renforcé l'illuſion de l'ame par celle des ſens ? Mais avec quel art il a diſtingué les momens d'action qui deviennent

nent

nent plus effrayans ou plus majeſtueux quand on les voit, de ceux qui les preſtiges de l'imagination doivent embellir ou créer, & qu'il ne faut point voir pour en être frappé d'une manière plus puiſſante ! C'eſt lui enfin qui mettant ſur la ſcène beaucoup de Nations qui n'y avoient point paru juſqu'alors, a conquis, pour ainſi dire, à la Tragédie preſque tous les Peuples de la Terre, & toutes les richeſſes de l'Hiſtoire. Ainſi il a ſupplée par la variété des mœurs à celles des paſſions, & par la nouveauté des intérêts à celle des ſituations tragiques, dont le nombre s'epuiſe & diminue tous les jours.

Un Sage qui dans Athènes appliqua l'Eloquence à la Philoſophie & la Philoſophie à la Législation, Platon, en examinant l'influence de la Poëſie & des Arts ſur les mœurs publiques, ordonne que la Tragédie ſur le Théâtre faſſe les fonctions de la Loi, en puniſſant le crime, en honorant la vertu. Cette idée ſublime, qui ſemble élever le Poëte au rang de Magiſtrat & de Législateur, avait été remplie par les Corneilles & les Racines dans les dénouemens de leur Piéces. M. de Voltaire a fait plus : il a fait de la Tragédie entière une école de Philoſophie & de

Morale, de cette Morale universelle faite pour les Peuples & les Rois, & pour toutes les Nations comme pour la sienne. Alzire, Mahomet, Semiramis, l'Orphelin de la Chine sont de Piéces de ce genre, & dois-je craindre d'être démenti parmi vous, Messieurs, si j'ose dire que de tels Ouvrages, peut-être, sont plus puissans que les Lois pour adoucir les mœurs, pour changer l'esprit d'un Peuple, pour lui inspirer une horreur salutaire des grands crimes? Solon ordonna, par une Loi expresse, qu'on lût tous les ans l'Iliade dans Athènes. Si on doit préferer le génie qui éclaire & adoucit les hommes, le Peintre de Henri IV. d'Alvarès & de Zophire, mériteroit bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici le plaisir même tient lieu de Loi, & l'admiration publique remplace les ordres du Législateur.

M. de Voltaire, en transportant à la Tragédie ces grandes beautés philosophiques & morales, a donc crée la Tragédie de son siècle; mais ici encore il faut remercier son génie de ce qu'en donnant ce nouveau caractère au genre tragique, il ne l'a point dénaturé. On sait que la Comédie, qui par la pente & l'esprit général du siècle a subi

la

la même révolution parmi nous, n'a point été auſſi heureuſe; qu'en devenant plus morale, elle eſt auſſi devenue plus froide; & qu'à force d'inſtruire, elle a perdu cette verve de plaiſanterie qui fait ſon caractère. L'imagination brûlante & rapide de M. de Voltaire a préſervé la Tragédie d'un pareil danger. Semblable au feu qui transforme tous les corps en ſa propre nature, ſon génie a rendu la Morale même ſenſible & paſſionnée, comme le génie de Molière dans Tartuffe a ſu la rendre originale & vraiment comique.

Telle a été, Meſſieurs, l'influence de M. de Voltaire dans la Tragédie, dans cet Art qu'on peut véritablement appeller le ſien, quoiqu'il n'y ait pas régné ſeul, parce qu'on ſent que c'étoit-là qu'étoit marqué ſon empire. On ſent qu'il lui appartenoit par les droits de la Nature, & que c'eſt le ſort des hommes doués de cette force & de cette véritable puiſſance du génie, de ſe rendre les propriétaires immortels de tout ce qu'ils touchent. L'on a reproché à cet Homme célèbre, je ne le diſſimulerai point, d'avoir quelquefois ſacrifié la vraiſemblance à la beauté des ſituations, & négligé la régularité des plans pour la grandeur des effets. Il

ne m' appartient ni de le condamner, ni de l' absoudre. L' Univers & le temps voilà les deux seuls juges des grands Hommes. Mais je demanderai au peuple assemblé, qui pleure & frémit à la représentation de ses chef-d' oeuvres, laquelle de ces situations si belles il voudroit retrancher, pour n' avoir point à se reprocher ses larmes. Je demanderai si au Théâtre le jugement des pleurs ne l' emporte pas sur celui de la raison; si le premier talent de cette espèce d' enchanteur qu' on nomme Poëte, n' est pas celui de l' illusion, & la première verité celle du sentiment. Je demanderai s' il n' en est pas des grandes productions des Arts comme de celles de la Nature, où quelquefois une irrégularité heureuse améne une sorte de merveilleux qui en impose, & une magnificence d' effets qui étonne & subjugue l' imagination. Ce n' est pas que dans cette Assemblée, & parmi vous, Messieurs, qui êtes les dépositaires & les gardiens de tous les principes des Arts, j' invite le talent à s' affranchir de ces règles, qui ne sont que la marche ordinaire du génie observée par le goût. Sans doute le Poëte & l' Artiste doivent aux règles le même respect que le Citoyen doit aux Lois; mais

dans

dans les Républiques les mieux conſtituées n' a-t-on pas vu quelquefois l' enthouſiaſme patriotique s' élever audeſſus des Lois, & pour me ſervir de l' expreſſion du Préſident de Monteſquieu, *la vertu s' oublier un moment pour ſe ſurpaſſer elle-même ?* Alors n' en doutons pas, elle ſe juſtifie par ſa grandeur & ſes ſuccès. Et ſi M. de Voltaire étoit encore vivant, & qu' il pût entendre ces reproches, il pourroit dans un autre genre imiter Scipion, qui, accusé devant le Peuple d' avoir violé la Loi, au lieu de répondre, ſe contenta de rappeller ſes victoires; & lui auſſi, il auroit le droit de dire comme le Romain: *Montons au Capitole, & allons rendre grâce aux Dieux.*

Si l' on parloit d' un autre homme que de M. de Voltaire, qui pourroit croire, Meſſieurs, que le génie ardent & paſſionné, qui en avoit fait un ſi grand Poëte tragique, lui eût permis de ſe plier à des genres qui demandent preſque dans l' eſprit des qualités contraires? Il ſemble que cette même imagination par laquelle il dominoit ſur nous d' une manière ſi impérieuſe, exerçoit ſur lui le même empire; qu' elle lui donnoit le beſoin de peindre au dehors tout ce qui frap-

poit ſa penſée , & que tous les genres devoient un tribut à ſa gloire. Si dans le peu de Comédies qui lui ſont échappées , & qui étoient comme un jeu de ſon eſprit & un délaſſement de ſes travaux , il ne s' eſt pas mis a côté des Hommes célèbres qui ſe ſont diſtingués parmi nous dans cette carrière , il y a du moins porté le mérite de l' intérêt , de la grâce , d' un dialogue piquant & d' un ſtyle plein d' imagination dans ſa familiarité même. Auſſi y a-t-il eu des ſuccès . On ſe ſouvient encore de l' impreſſion d' étonnement & de plaiſir que fit l' Enfant Prodigue à ſa nouveauté , comme une production ſingulière & preſque ſans modéle . Nanine nous attache encore tous les jours , & nous intéreſſe. L' Ecoſſoiſe , le meilleur peut-être de ſes Ouvrages dans ce genre , & qui a le plus le mérite de la Comédie , rappelle ſouvent le ſpectateur par le tableau ſingulier qu' elle lui offre , & ſur-tout par la peinture d' un des caractères les plus originaux qu' il y ait au Théâtre ; celui d' un Négociant riche & bruſque qui a de la bonté ſans politeſſe , ignore ou mépriſe toutes les conventions , prodigue les bienfaits , & manque à tous les égards ; que ceux qu' il oblige ſeroient

roient preſque tentés de haïr, s' ils n' étoient forcés à l' admirer ; qui eſt ſenſible ſans qu' il s' en doute, comme il eſt ſingulier ſans le ſavoir, & ne s' étonne de rien que de l' étonnement & de l' admiration que ſes procédés inſpirent. Quand on ne le ſauroit pas, on devineroit aisément que ce caractère eſt étranger à notre Nation. Ici M. de Voltaire imita Térence, qui peignoit à Rome les mœurs de la Grèce.

Je m' abandonne, Meſſieurs, au plaiſir de ſuivre dans les différentes routes ce Génie extraordinaire & ſingulier, qui, dans les genres même où il n' a point échappé à la critique, a ſu ſe créer un mérite qui n' étoit point à d' autres, & remplacer par des beautés nouvelles celles qui lui manquoient. C' eſt ſous ſa main que notre Poëſie a ſu prendre à la fois tous les tons : c' eſt lui qui a crée parmi nous les modéles de cette Poëſie philoſophique dont Lucréce donna l' exemple aux Romains, qui immortaliſa le génie de Pope en Angleterre ; que la Patrie du Dante, de l' Arioſte & du Taſſe n' a point cultivée ; que le ſiècle brillant de Louis XIV. ignora lui-même, & qui, ſans doute, eût réconcilié avec l' Art des vers le génie mâle

& vigoureux de Pascal, si elle eût été connue de son temps. Boïleau, le Poëte de la raison & du goût, dans ses belles Epîtres morales, donna des préceptes à l' homme ; mais lui, qui osa tenter en vers plusieurs hardiesses heureuses, n' avoit jamais entrepris de peindre les idées abstraites de la Métaphysique avec les couleurs de l' imagination, ou d' embellir la Physique même du charme des vers. M. de Voltaire l' a tenté avec succès. La Poësie Françoise, jusqu' alors circonspecte & timide, s' est étonnée de prendre un nouvel essor ; elle a parlé quelquefois le langage des Lockes & des Schaftesburys : transportée dans les Cieux de Newton, elle a tracé en vers pleins de majesté les mouvemens & les orbites des Astres, a monté sur le Char du Soleil pour en peindre les couleurs, & en a pris, pour ainsi dire, l' éclat & la magnificence.

Dans cet homme singulier, tout est contraste. On diroit qu' il se joue de son imagination & de son talent, & qu' il lui donne toutes les formes pour nous donner toutes les illusions. Qui a su conter en vers d' une manière plus agréable, quoique si différente de celle de la Fontaine ? On ne peut

point

point dire que dans ce genre, l' un égale ou ſurpaſſe l' autre ; ils n' ont point de meſure commune ; ils n' ont de rapport entre eux que celui d' attacher & de plaire. Si on vouloit les comparer, il ſeroit beaucoup plus aisé de ſaiſir ce qui les diſtingue, que ce qui les rapproche. La Fontaine conte avec une ſorte d' ingenuité aimable, qui s' empare doucement de votre attention ; M. de Voltaire, avec une fineſſe piquante & qui réveille l' eſprit à chaque inſtant. L' un dans ſa marche ſe repoſe, s' arrête, mais vous aimez à vous arrêter avec lui ; ſon repos a autant de charme que ſon mouvement : l' imagination rapide de l' autre vous entraîne, vous mène par des routes plus ſingulières & plus imprévues, qui par-là même deviennent plus courtes. La Fontaine ſemble conter pour lui-même ; M. de Voltaire n' oublie jamais qu' il conte pour les autres. Tous deux ſont Peintres dans leurs récits ; mais les traits de l' un ont plus de naïveté, & ceux de l' autre plus de force. Souvent La Fontaine indique le tableau, & M. de Voltaire le compoſe. Leur gaieté ne ſe reſſemble pas ; leur grâce même eſt différente. Celle de la Fontaine a plus d' abandon, &, pour ainſi dire, plus d' ou-

bli d'elle-même ; c'eſt celle de l'enfance ou de la beauté qui s'ignore. La grâce, chez M. de Voltaire, a plus de phyſionomie, & ſon charme, quoique naturel, ſemble plus fin ; on voit qu'elle a reçu l'éducation de la Société & des Cours. Enfin, quoique tous deux aient de la négligence, cette négligence n'eſt pas la même. Dans la Fontaine, elle tient au caractère de ſon eſprit comme de ſon ame, a une molleſſe aimable, qui eſt plus enchantée du repos que de la gloire, & ne veut point acheter une perfection au prix d'un effort : dans M. de Voltaire, elle ſemble fixée par la chaleur même de ſon imagination, qui ne lui permet pas des s'arrêter, peint toujours de premier mouvement, n'achéve pas pour créer encore, & toujours plus preſsée de produire, lui fait oublier l'idée qu'il vient de tracer pour la nouvelle idée qui le frappe, précipitant à la fois ſa marche, ſon ſtyle & ſon Lecteur avec lui.

Mais ſi dans le conte & le récit familier ou plaiſant, on peut lui oppoſer La Fontaine parmi nous, & l'Arioſte chez les Italiens, qui peut-on lui comparer dans les Poëſies legères, & qu'on appelle de Société ? Il ſemblait que la ſuperiorité dans ce genre de-

devoit appartenir de droit au ſiècle, & à la Cour brillante & polie de Louis XIV. Monſieur de Voltaire lui a enlevé cette gloire, & les Chaulieux, les la Fare, les Hamiltons n' ont plus que le ſecond rang. Ce qui le caractériſe dans ſes ſortes d' Ouvrages, ce n' eſt pas ſeulement la préciſion, l' élégance, la facilité, l' eſprit, qualités communes à ſes autres Poëſies comme à celles-là : c' eſt le choix le plus piquant & le plus fin de la langue familiére, qui ſous ſa main acquiert la ſorte de nobleſſe que la grâce donne; c' eſt l' heureux accord des images du Poëte avec le ton de la converſation la plus aimable; ce ſont les tournures les plus imprévues, & comme des ſaillies d' imagination, qui, outre le mérite de la ſurpriſe, ont encore celui du naturel, parce qu' on voit bien qu' elles ne ſont que le mouvement & la marche de ſon genre d' eſprit; c' eſt le tact le plus délicat de toutes les convenances; c' eſt dans la plaiſanterie avec les Grands & les Femmes (deux ſortes de Puiſſances dans la Société,) une hardieſſe meſurée, & que le goût le plus sûr ne manque jamais d' avertir à temps du point où il faut s' arrêter; c' eſt enfin tout ce que l' Art le plus

réfléchi sembleroit devoir trouver à peine en le cherchant, & que M. de Voltaire laissoit tomber en se jouant & presque sans y penser, de sa plume brillante & facile. Aussi la Haine & l' Envie, qui lui ont tout disputé, n' ont pas osé même lui disputer ce succès. Une fois elles ont été forcées d' être justes. M. de Voltaire nous rappelle Alcibiade exilé & proscrit après des victoires, mais qui subjugua les Athèniens par ses agrémens.

Arrêtons nous un moment, Messieurs, pour considerer ici d' une vue plus générale le sort de la Poësie Françoise, & les obligations qu' elle eut à cet Homme célèbre. Parvenue à son plus grand éclat, sous un Règne où tout prit de la hauteur & de la dignité, elle parut à la fin s' obscurcir avec lui, comme si elle étoit destinée à suivre dans sa marche & dans sa décadence la grandeur politique de l' Etat qui l' avoit vue naître. Peut-être qu' en effet le génie de la Poësie a besoin d' un certain éclat de prospérité publique qui élève à la fois & enflamme les imaginations. Il faut que le Monarque, entouré du bonheur, puisse au moins fixer sur elle des regards sereins. Mais Louis

XIV,

XIV, dans la caducité de l'âge & du malheur, l'ame flétrie par les disgrâces & les chagrins, environné des tombeaux de ses Enfans & des ruines de son Royaume, livré dans l'intérieur de ses Palais à cette tristesse solitaire d'un Vieillard qui a perdu ses goûts, & d'un Roi qui survit à ses succès; Louis XIV, dans cet état, étoit bien loin des beaux jours de sa jeunesse, où son ame heureuse s'ouvroit à tous les plaisirs des Arts comme à ceux de la grandeur; où il aimoit à ranimer d'un regard le génie éteint du vieux Corneille, & à reconnoître son cœur dans les peintures touchantes de Racine; où le Monarque indiquoit à Quinault le sujet & le plan d'Armide; où Molière persécuté mettoit le Tartuffe sous l'abri du Trône. Ils n'étoient plus ces jours de plaisir & de gloire, où les chef-d'œuvres du génie servoient d'embellissement aux Fêtes des Héros. La Poësie s'éclipsoit de toutes parts. Rousseau seul, par un grand talent dans un genre que le siècle de Louis XIV lui avoit laissé, & qui n'avoit point été cultivé avec succès depuis Malherbe, Rousseau, né pour l'harmonie & les images, comme pour la pompe & la fermeté du style, seul rappelloit encore

le

le beau ſiècle qui s'étoit écoulé, & ſoutenoit la Poëſie dans cette décadence générale qui la menaçoit. La Régence & les mœurs qui la ſuivirent ne lui furent pas plus favorables; car la Poëſie, ſans être auſtère, pour conſerver tous ſes charmes, veut de la liberté ſans licence; elle a beſoin que la ſenſibilité ſe mêle à l'amour, & la décence à la volupté. Dans le même temps, des Hommes célèbres, plus diſtingués par leur eſprit que par leur imagination, & trop accoûtumés à mettre la fineſſe à la place du ſentiment, formèrent entr'eux une eſpèce de conjuration contre la Poëſie; ils la traitèrent comme une uſurpatrice qui s'étoit prévalue de l'enfance de la raiſon humaine pour obtenir trop long-temps un empire & des droits qui ne lui appartenoient pas. Tout ſembloit les ſeconder, leur mèrite & leur conſidération perſonnelle qui ajoutoit un nouveau poids à leur opinion; cette eſpèce de rivalité qui s'élève preſque toujours entre un ſiècle fameux qui n'eſt plus & le ſiècle qui lui ſuccéde; la pente trop naturelle des hommes à ſe dégoûter de leurs plaiſirs, & à moins eſtimer ce qu'ils poſsèdent; le beſoin de chercher de nouveaux genres, par la difficulté d'éga-

égaler les grands Hommes déjà connus ; enfin, cet eſprit général de Philoſophie & de raiſon qui commençoit à devenir le caractère dominant du ſiècle : & l'on vouloit armer la raiſon contre la Poëſie, comme en Politique on cherche à déſunir des Alliés qui ont beſoin l'un de l'autre, & qui ſeroient sûrs de multiplier leurs forces en s'uniſſant. C'eſt au milieu de toutes ces circonſtances, qui ſembloient devoir précipiter la chûte de la Poëſie Françoiſe, que M. de Voltaire, preſque ſeul, en a ſoutenu la gloire avec tant d'éclat. Pendant un demi-ſiècle, ce génie vigoureux l'arrêta ſur le penchant de ſa ruine. Il ſut attacher par le charme de ſes vers toutes les claſſes de Lecteurs, offrant à chacune tout ce qui pouvoit lui plaire ; aux Femmes, les agrèmens & la molle facilité de leur eſprit ; aux ſociétés du monde & de la Cour, leur ton ; aux Philoſophes, leurs idées ; aux hommes d'imagination, la richeſſe des couleurs & la variété des tableaux ; aux ames ſenſibles, ces paſſions énergiques & brûlantes qu'il eſt auſſi rare de reſſentir que de peindre, & dont l'image nous plaît encore, par le ſouvenir délicieux des plaiſirs ou des tourmens qu'elles nous ont fait éprouver. C'eſt

ainſi qu'il a conſervé cinquante ans & tranſmis juſqu'à nous ce grand depôt de la Poëſie Françoiſe que lui avoit remis le ſiècle de Louis XIV ; entretenant par ſon génie le feu ſacré juſqu'à l'époque où le renouvellement de l'Eloquence, l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, les grands tableaux de la Nature préſentés ſous les pinceaux fiers & hardis d'un Philoſophe Poëte, la renaiſſance du goût pour les Anciens, le commerce même & les richeſſes de la Littérature étrangère, ont paru ranimer dans la génération nouvelle le goût & le talent des vers, & ſur-tout cette Poëſie pittoreſque & d'images, dont pluſieurs d'entre vous, Meſſieurs, dans des Ouvrages diſtingués, ont déjà donné des modèles à la Nation.

Avant M. de Voltaire, preſque aucun de nos Poëtes célèbres n'avoit eu le mérite d'écrire d'une manière ſupérieure en proſe. Et ſi l'on conſulte les Annales Littéraires de tous les Peuples, on verra que ces deux genres de gloire avoient été preſque toujours ſéparés. Chez les Grecs, Hérodote & Thucidide n'eurent point le talent des vers, ni Euripide & Sophocle celui d'écrire l'Hiſtoire. Platon, qui dans Athènes fut l'Ho-

mère

mère des Ecrivains en proſe, s'étoit eſſayé dans la Tragédie & l'Epopée ſans y réuſſir. Cicéron eut beſoin de s'abſoudre de la médiocrité de ſes vers par la beauté de ſes diſcours. Chez les Modernes, Machiavel en Italie, Adiſſon en Angleterre & Racine en France, avoient été preſque les ſeuls qui avoient paru annoncer un talent ſupérieur dans les deux genres: mais tous trois en cultivèrent un de préférence, & parurent preſque négliger l'autre (1). Il étoit réſervé à M. de Voltaire de s'acquérir une gloire éclatante dans tous les deux. Il eut, comme tous les grands Ecrivains, une proſe qui ne fut qu'à lui, & dont le caractère même fut tout-à-fait différent de celui de ſes vers. Il étoit comme impoſſible de mieux diſſimuler ſa qualité de Poëte. Il n'en retint que ce degré d'imagination qu'il faut pour donner du coloris à la penſée & du mouvement au ſtyle: mais ces couleurs furent douces, & ce mouvement fut tempéré; il ſavoit à propos mettre de l'économie dans l'uſage de ſes forces,

ces,

(1) Machiavel & Adiſſon ont fait très-peu de vers; Racine, comme on ſait, a très-peu écrit en proſe.

ces, comme il ſavoit au beſoin les déployer toutes entières.

Parmi tant de genres ſi variés, auxquels M. de Voltaire appliqua ce nouveau talent, j' en diſtingue un plus important par ſon objet comme par ſon étendue, & où cet Homme célèbre n' a pu s' arrêter, ſans y laiſſer l' empreinte du génie qui trace des ſillons nouveaux, & change les routes où l' habitude ſe traînoit depuis des ſiècles. Ce genre eſt l' Hiſtoire. La Littérature Françoiſe, qui avoit fait des progrès ſi éclatans ſous Louis XIV, & avoit paru ſi féconde en grands Hommes (choſe ſingulière), dans ce genre ſeul étoit demeurée impuiſſante & ſtérile, ſoit que l' eſprit Monarchique en général ſoit peu favorable au génie de l' Hiſtoire dont l' eſprit fier & indépendant doit être libre comme la vérité, oublier les titres pour ne peſer que les actions, & juger les Rois comme les Peuples ; ſoit que dans la Monarchie où tous les reſſorts politiques ſont cachés & les cauſes des événemens ſont preſque toujours le ſecret du Trône, l' Hiſtorien ſe trouve réduit à former des conjectures au haſard, ou à ne préſenter que des faits ſans chaîne & ſans liaiſon ; ſoit enfin que l' eſprit général

du

du ſiècle de Louis XIV, cet eſprit d'adoration & d'enthouſiaſme que la grandeur du Prince avoit inſpiré aux ſujets, eſprit très-propre à former des Orateurs, des Poëtes, des Peintres, des Sculpteurs, enfin tous les talens des Arts où l'embelliſſement & l'exagération peuvent avoir lieu, fût par ce caractère même moins propre à former le talent de l'Hiſtorien, dont le premier devoir eſt d'être ſans paſſion, & pour qui l'enthouſiaſme eſt de tous les écueils peut-être le plus dangéreux. Auſſi ce ſiècle célèbre fut le ſiècle du Panégyrique & non de l'Hiſtoire. Il fit naître des Péliſſons & des Boſſuets, & non des Tite-Lives & des Tacites. Ce champ reſtoit donc tout entier pour notre ſiècle, & M. de Voltaire s'en eſt emparé. La Muſe de l'Hiſtoire remit ſon pinceau à la même main qui ſut tracer la Henriade, Zaïre, Mahomet, & cette foule d'Ouvrages agréables dans tous les genres. Avec ce pinceau rival de celui des Anciens, M. de Voltaire deſſina d'abord une figure altière, qui uniſſoit à tous les traits de la jeuneſſe la hauteur d'un Conquérant, traînant après elle une admiration mêlée de terreur, faiſant & défaiſant des Rois, repouſſant d'une main

févère les plaifirs, entourée de toutes les vertus qui tiennent à la force & peuvent fe concilier avec la guerre, calme & fanglante au milieu des batailles, & l'air ferein, quoique le vifage brûlé du feu des combats. Cette figure étoit celle de Charles XII. Il en deffina bientôt une feconde auffi fière, mais plus calme, & d'une tranquillité majeftueufe ; elle ébranloit auffi des Etats par fes armes, mais fembloit elle-même placée hors du mouvement, quoiqu'elle le fit naître. Le Génie & la Valeur, à qui elle paroiffoit commander en fouveraine, venoient dépofer à fes pieds les drapeaux des Peuples vaincus, en la remerciant d'avoir bien voulu fe fervir de leurs mains pour augmenter fa gloire: elle avoit à côté d'elle les Arts & les Plaifirs ; les Plaifirs refpiroient la grandeur, & les Arts fufpendoient leurs chef-d'œuvres autour du Trône parmi de trophées ; enfin, elle étoit efcortée d'une foule de grands Hommes qu'elle fembloit infpirer d'un de fes regards, & qui à leur tour réfléchiffoient fur elle tout l'éclat dont ils étoient eux-mêmes entourés. Cette figure impofante étoit celle de Louis XIV. Enfin, dans une compofition plus vafte & plus grande, il deffina le Tableau

bleau du Genre Humain tout entier depuis les ſiècles barbares, & conduit à travers tant de révolutions & de malheurs, juſqu'à cette époque des Arts & des lumières, qui ſemble promettre une felicité nouvelle aux Nations. Tels ſont les trois Monumens hiſtoriques élevés par les mains de M. de Voltaire, & qui tous les trois ſont des Ouvrages les plus diſtingués de la Littérature Françoiſe; il s'y place à côté des plus grands Modéles, par cette éloquence naturelle & meſurée qui convient à l'Hiſtoire, par l'art de répandre de l'intérêt ſur ſes récits, par le talent de préparer & d'enchaîner les faits, talent auſſi néceſſaire à l'Hiſtorien qu'au Poëte Dramatique, & qui, dans les deux genres, fonde également la vraiſemblance; enfin, par la manière dont il juge les événemens & les hommes; & c'eſt peut-être un des caractères les plus frappans de ce Génie ſingulier. Celui qui dans la Tragédie a une imagination ſi impétueuſe & une ame ſi paſſionnée, dès qu'il écrit l'Hiſtoire, n'a plus qu'une raiſon calme. On n'apperçoit dans l'Hiſtorien aucun de ces élans d'une ame ardente & de ces éclairs d'imagination, qui ſont ſouvent ſon caractère & ſon charme com-

me

me Poëte. La raiſon alors vient ſoumettre à une loi exacte ſes jugemens comme ſon ſtyle ; & celui même de tous ſes Ouvrages hiſtoriques où le ſujet & le caractère principal devoient plus donner à l'Hiſtorien des ſouvenirs de Poëte, je veux dire l'Hiſtoire de Charles XII, eſt peut-être celui de tous dont la compoſition générale eſt la plus auſtère. Jamais les fautes & les erreurs brillantes où la séduction de la gloire entraîne un jeune homme & un Héros, ne furent mieux appréciées que dans cet Ouvrage, ſans que l'imagination, qui peut-être en eſt éblouie en ſecret, dicte jamais ſon jugement à la raiſon.

L'Hiſtoire moderne avant lui, vous le ſavez, Meſſieurs, portoit encore l'empreinte de ces temps barbares où les Oppreſſeurs & les Tyrans des Nations ſeuls étoient comptés parmi l'eſpèce humaine ; où le Peuple & tout ce qui n'étoit qu'homme n'étoit rien. Les Gouvernemens avoient changé. L'homme étoit rentré du moins dans une partie de ſes droits ; mais l'Hiſtoire frappée encore de l'eſprit de l'antique ſervitude, ſans faire un pas en avant, ſembloit reſter au ſiècle de la féodalité, elle n'oſoit en quelque ſorte croire à

l'af-

l'affranchiſſement du Peuple, & le repouſſoit de ſes Annales, comme autrefois eſclave il étoit repouſsé de la Cour & des Palais de ſes Tyrans. C'eſt M. de Voltaire, Meſſieurs, qui le premier a ſenti, a marqué la place que la dignité de l'Homme devoit occuper dans l'Hiſtoire. Il a donc voulu que l'Hiſtoire déſormais, au lieu d'être le tableau des Cours & des champs de bataille, fût celui des Nations, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur caractère; & il a lui-même éxecuté ce grand projet. Polybe avoit écrit l'Hiſtoire guerrière; Tacite & Machiavel, l'Hiſtoire politique; Boſſuet, l'Hiſtoire réligieuſe; M. de Voltaire écrivit le premier l'Hiſtoire philoſophique & morale: auſſi cet Homme extraordinaire, qui a renouvellé parmi nous preſque tous les champs de la Littérature, a fait par ſon exemple une révolution dans l'Hiſtoire. On s'eſt empreſſé de ſuivre ſes traces, comme tous les Navigateurs de l'Europe ſuivirent en foule les traces de Colomb dans les routes qu'avoit devinées ſon génie, & chacun eſt venu partager les dépouilles de ce Nouveau-Monde de l'Hiſtoire ouvert à notre ſiècle. Tous les Ouvrages faits dans ce genre ſont autant d'

hommages rendus à M. de Voltaire ; & parmi les Ecrivains qui l' ont imité, il a la gloire de compter auſſi des Hommes célèbres, ſoit en France, ſoit en Angleterre, à-peu-près comme ces Rois conquèrans, qui, outre la multitude qu' ils traînoient dans leurs armées, comptoient auſſi des Rois ſous leurs drapeaux.

Il ne reſtoit plus qu' un ſuccès a M. de Voltaire ; c' eſt celui du Roman : & il ne l' a point dédaigné, parce qu' il ne dédaigna jamais aucune ſorte de gloire. Ce genre qui a ſubi tant de révolutions, etoit deſtiné à en éprouver encore une nouvelle ſous la main qui a donné un nouveau caractère à tout. Il eſt à remarquer que le Peintre de Zaïre & d' Aménaïde, l' Ecrivain qui a parlé de l' Amour avec tant de charmes, & quelquefois avec une galanterie ſi douce, a, pour ainſi dire, ôté l' empire du Roman aux femmes, qui de tout temps y avoient régné. Il en a fait un conte pour les ſages qui veulent s' inſtruire, & il les inſtruit preſque toujours en leur préſentant une ſuite de tableaux rapides où il trace en courant les préjugés, les erreurs, les uſages ridicules des Peuples, les déſordres de la Société, & plutôt des vi-

ces que des paſſions. Avide de faire la ſatire de l'homme dans tous les pays comme dans tous les rangs, il ſemble craindre que l'homme quelque part ne lui échappe & ne trouve un aſile contre ſes traits : il le pourſuit par-tout, parcourt les ridicules du globe entier, paſſant d'un monde à l'autre; rapprochant ce qui peut-être ne le fut jamais par la Nature, mais créant l'illuſion par la magie de ſes pinceaux ; étonnant ſans ceſſe par des oppoſitions de ſcenes & de contraſtes d'opinions ou d'idées ; trouvant le côté plaiſant des plus grands objets, & le côté philoſophique des plus petits. M. de Voltaire dans ce genre d'Ouvrage, qui de tous eſt peut-être celui qui peint le mieux ſon eſprit naturel & ſon imagination, a preſſé, pour ainſi dire, & ſerré le ridicule, comme dans la Tragédie il a preſſé le pathétique & l'intérêt. Ainſi le Roman, ſous ſa main, par une ſorte d'aſſociation nouvelle, & qui n'étoit réſervée qu'à lui, réunit à la fois le génie de l'Hiſtoire, celui de la Comédie, celui de la Satire, celui de la Philoſophie morale, & quelquefois le merveilleux des Orientaux qui devient philoſophique par les grandes leçons qu'il en tire, en même temps

qu'il plaît & qu'il étonne par l'empire inévitable que tout merveilleux a ſur ſon imagination.

Après tant de travaux ſi opposés, que manquoit-il à cet Homme extraordinaire que d'avoir voulu voyager dans les ſciences & annoncer les découvertes de Newton? Ce ſeroit à l'Ecrivain philoſophe, au Géomètre créateur qui a lui-même confirmé les découvertes du Philoſophe Anglois (1), & que je vois aſſis parmi vous, Meſſieurs, parce qu'au génie des plus hautes Sciences il joint le mérite d'une Littérature également fine & profonde; ce ſeroit à lui d'apprécier les efforts de M. de Voltaire en ce genre. Quelque jugement qu'on porte de cet Ouvrage, il aura droit d'étonner quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remercièrent Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru & tout vaincu, il leur avoit montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquiſes.

Cette Monarchie univerſelle des talens, cet Empire composé de tous les Empires réunis, avoit

(1) *Recherches ſur la préceſſion des Equinoxes, & ſur différens points du Syſtême du Monde*, par M. d'Alembert.

avoit été ſans modèle & ſans exemple dans les quatre grands ſiècles des Arts qui avoient précédé celui-ci. Le ſiècle fameux de Louis XIV. ne vit perſonne qui osât même aſpirer de loin à cette conquête générale, & l'ambition qui veut tout dominer, parut alors n'appartenir qu'au Souverain: c'eſt que la force politique, principe de l'agrandiſſement des Rois, étoit alors fondée depuis long-temps; au lieu que dans l'Empire des Lettres & des Arts tout commençoit à naître: il falloit d'abord tout créer. Le génie de l'invention, ce génie qui apparoît toujours à l'homme au ſortir des temps barbares, rarement s'égare & ſe diſperſe à la fois ſur pluſieurs objets; il repoſe ſur un ſeul genre qu'il féconde par ces méditations profondes & lentes, créatrices des grandes idées. Telle eſt l'occupation & l'ouvrage du premier ſiècle des Arts. Mais quand tous les chemins ſont ouverts, toutes les carrières tracées, alors le génie peut concevoir le vaſte deſſein de tout embraſſer & de tout réunir: & ce qui prouve, Meſſieurs, que c'eſt-là le progrès naturel ou de l'ambition ou du talent, c'eſt qu'à la fin du dernier ſiècle, & à la naiſſance du nôtre, deux Hommes d'un mérite diſtin-

gué, avant M. de Voltaire, avoient osé tous deux former ce grand projet; mais tous deux furent comme ces Guerriers entreprenans & hardis que l'on rencontre quelquefois dans l'Hiſtoire, qui, n'ayant reçu de la Nature, ni tout le talent, ni tout le génie de leur ambition, ont échoué, parce qu'ils exécutoient avec foibleſſe ce qu'ils projettoient avec audace, mais cependant ont frayé la route à d'autres. La Motte & Fontenelle avoient tracé le plan de la conquête, & M. de Voltaire l'a exécuté.

Mais comment a-t-il pu raſſembler tant de forces dont il avoit beſoin? Comment un ſeul homme a-t-il pu ſuffire à tant de travaux? La Nature, qui s'eſt toujours rèſervé la plus grande part dans la formation des grands Hommes, avoit ſans doute beaucoup fait pour lui. Elle lui avoit donné les trois inſtrumens du génie : ce tact prompt & rapide de l'eſprit, qui d'un coup d'œil ſaiſit, embraſſe & rapproche les idées; l'imagination ardente, qui, comme un miroir, fait tout réfléchir & tout peindre; la ſenſibilité, tantôt douce & tendre, tantôt energique & impétueuſe. Joignez à toutes ces qualités cette inquiétude inſurmontable d'un caractère

ctère que le ſentiment continuel de ſes forces tourmente, qui ſe nourrit de ſon ardeur, & ne peut ſe repoſer que dans l'agitation & le mouvement ; alors vous verrez naître cette paſſion opiniâtre & profonde d'une ame occupée quatre-vingts ans d'étude & de travaux, & qui ne connut jamais un ſeul inſtant, ni l'épuiſement de la penſée, ni le refroidiſſement qui naît d'une longue habitude. Vous verrez naître cet amour dévorant de la gloire, cette ſoif de célèbrité toujours ſatisfaite & jamais diminuée, qui, promenant des regards inquiets ſur toute l'Europe, le portoit ſans ceſſe à ſe meſurer avec tous les grands Hommes, lui faiſoit rechercher des rivaux chez toutes les Nations, le mettoit en préſence de tous les ſiècles paſſés & à venir. Vous verrez cette activité toujours renaiſſante, cette économie inquiète & avare de toutes les heures, une ſorte de reſpect ſacré pour le temps, dont la plus petite portion ſe préſentoit à lui comme pouvant ajouter à ſa gloire ; ſentiment qui eût rendu le génie, comme la bienfaiſance, inconſolable d'avoir perdu un jour. Il avoit donc reçu de la Nature, Meſſieurs, toutes les paſſions qui peuvent donner le plus de mouvement à

l'esprit, & prolonger ce mouvement jusqu'au plus long terme de la vie humaine. Telle a été l'influence de son caractère sur son esprit. C'est ce caractère qui l'a soutenu dans la lutte éternelle qui lui étoit assignée contre l'Envie ; car à mesure que le grand Homme croît & s'élève, le spectre de l'Envie croît & s'élève à ses côtés. Elle s'attache à lui, & lui dit : „ Luttons ensemble ; „ je veux te rendre tous les tourmens que „ tu me causes ". Grâce à l'activité & à cette ame de feu qui enflammoit M. de Voltaire, il a soutenu le combat jusqu'à la fin, & il est demeuré vainqueur.

Parmi les Hommes célèbres de toutes les Nations, il en est bien peu qui aient été tout ce qu'ils pouvoient être. Est-ce que l'homme n'auroit point assez l'orgueil & le sentiment de sa force ? ou bien est-ce le sceau de la foiblesse humaine que l'ame la plus vigoureuse est souvent obligée de s'arrêter par l'impuissance d'être toujours active ? M. de Voltaire est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, & atteint, pour ainsi dire, en tout sens, aux bornes de son génie. Ses délassemens même ont servi à sa gloire ; ses repos ont été fécon-

conds. Nul homme, dans aucun ſiècle, n'a fait plus d'uſage des deux grands tréſors de l'homme, la penſée & le temps.

Il ſembleroit, Meſſieurs, que nous aurions épuisé tous les titres de gloire de M. de Voltaire: il nous en reſte encor un, celui peut-être qui rend ſa mémorie plus chère à l'Europe; c'eſt ce ſentiment général d'humanité qui étoit dans ſon cœur, & qui a répandu un charme ſi intéreſſant & ſi doux ſur tous ſes Ouvrages. Plus la Légiſlation eſt imparfaite chez tous les Peuples, plus les liens particuliers de la Patrie ſe relâchent, & plus il devient néceſſaire de rappeller ce ſentiment univerſel de bienveillance qui doit unir l'homme à l'homme, & de ſuppléer du moins aux vices ou aux erreurs des Lois par cette grande Légiſlation de la Nature, qui ſur toute la terre a voulu mettre la foibleſſe & le malheur ſous la protection de la pitié.

Entre les Ecrivains, Meſſieurs, qui ont enſeigné cette partie de la morale publique, quel homme a jamais élévé une voix plus éloquente & plus forte que M. de Voltaire? Qui a versé plus de larmes ou d'attendriſſement ou d'indignation ſur les maux du genre humain? L'humanité qui l'inſpire ſemble

mettre ſous ſes yeux tous les malheurs qu'il nous retrace. On diroit qu'il écrit à la lueur des incendies & des bûchers, & qu'il entend du milieu des flammes les cris des victimes. Témoin lui-même de quelque infortune, il n'étoit pas le maître de réſiſter à ce ſentiment impérieux de la pitié; elle faiſoit couler des larmes de ſes yeux; elle paſſionnoit tous les accens de ſa voix. A l'aſpect de tous les malheureux, la Nature l'avoit condamné à éprouver tous les tourmens de la ſenſibilité. Familles innocentes, & devenues helas! trop célèbres, dont il a plaidé les intérêts & la cauſe devant le Tribunal de la France & de l'Europe, qu'il a retirées du pied des échafauds ſanglans pour les conduire aux pieds du Trône, & y reclamer l'autorité ſainte des Lois contre les ſurpriſes de l'erreur; auguſtes victimes (car vous êtes conſacrées par le malheur) qu'il a derobées à l'injuſtice, à l'opprobre, l'opprobre qui pour l'innocence eſt le plus cruel des tourmens ſans en excepter la mort, vous tous infortunés qu'il a ſecourus par la protection puiſſante du génie éloquent & de la vertu active & courageuſe; & vous, Habitans de cette Colonie fondée par ſes bienfaits, que n'êtes-

n' êtes-vous ici raſſemblés autour de ſon buſte que j' apperçois ! Vous lui rendriez les hommages les plus touchans : vous baigneriez tous enſemble ce buſte de vos pleurs ; & cette image inſenſible d' un grand Homme ſeroit mieux honorée par vos larmes, qu' elle ne l' a été encore de ſon vivant & après ſa mort par ces guirlandes de fleurs dont elle a été couronnée ſur le Théâtre au bruit de l' admiration & de la reconnoiſſance publique.

Ordinairement, Meſſieurs, le génie ne règne que ſur l' avenir ; ſa puiſſance eſt tardive ; ſon empire lui eſt diſputé par l' âge qui l' a vu naître. Il faut, pour dominer ſur la terre, qu' il renaiſſe du ſein de la tombe, & que la mort ait épuré tout ce qu' il avoit reçu de foible & de mortel de la Nature. M. de Voltaire fut excepté de cette loi. Vivant, il a, pour ainſi dire, aſſiſté à ſon immortalité. Son ſiècle a acquitté d' avance la dette des ſiècles à venir. Sa Nation a donné l' exemple à l' Europe ; l' Europe l' a rendu à ſa Nation. Pour comble de gloire, il eſt venu, après quatre-vingts ans, recueillir dans ſa Patrie des honneurs qui jamais n' ont été rendus qu' à lui ; & cette fois-ci, du

moins, la mort, qui étoit déjà si proche, n'a pu enlever au Tasse son triomphe.

Cet Homme illustre, qui avoit tant de titres à la renommée, qui attiroit sur lui les yeux de tous les Souverains, & par son génie s'étoit fait une sorte de Puissance de l'Europe, avoit désiré l'honneur d'être associé parmi vous, Messieurs. Il étoit persuadé que votre gloire pouvoit ajouter à la sienne, & qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son nom, tant qu'il ne seroit pas inscrit sur votre liste parmi cette famille immortelle & cette génération successive de grands Hommes, qui depuis sa naissance ont marqué votre établissement. Il fut donc reçu parmi vous, Messieurs. Les ombres des Corneilles, des Racines, des Despréaux qui habitent ce Sanctuaire, reconnurent l'héritier de leur talent come de leur gloire. La Nation put voir dans cette Assemblée M. de Voltaire assis auprès de Montesquieu, & l'Auteur de Mahomet & de Zaïre près de l'Auteur de Rhadamiste & d'Electre. Jour éclatant & à jamais célèbre dans vos fastes! Magnifique adoption qui dut rappeller ces temps où, dans l'ancienne Rome, en présence de tout le Peuple, la famille des Scipions

pions adopta le ſang de Paul Emile, & où des deux côtés on voyoit les triomphes s'allier avec les triomphes. Dans ce jour ſolemnel, M. de Voltaire, en échange de l'honneur qu'il reçut de vous, vous apporta le tribut de quarante ans de gloire qu'il avoit déjà acquiſe, & qui pendant trente années encore devoit s'accroître ſans ceſſe par les travaux & les ſuccès de ce génie infatigable. Cette gloire s'eſt réfléchie ſur vous toute entière, Meſſieurs. Je ne crains pas de le dire, ce grand Homme a illuſtré l'ouvrage & la fondation de Richelieu; il a payé à Louis XIV. la dette de l'Academie par l'Hiſtoire de ſon ſiècle; il a été le Panegyriſte des ſuccès éclatans qui ont marqué la première partie du Règne de Louis XV. Qui mieux que lui auroit célèbré le Règne & le Gouvernement de Louis XVI, & cette époque à-la-fois d'humanité pour le Peuple & de grandeur pour l'Etat, où l'on voit d'un côté l'économie la plus sévère dans l'adminiſtration des Finances, de l'autre l'uſage le plus noble des dépenſes publiques; les tréſors dérobés aux beſoins dévorans du luxe, pour être versés dans nos Ports & ſur nos Chantiers; ces Ports, ſi long-temps déſerts,

repeuplés par nos Vaiſſeaux ; l' émulation renaiſſant ſur les Mers ; & la France reprenant par degrès dans l' Europe la place que lui aſſigne ſa grandeur naturelle, place à la quelle ella ſera toujours sûre de remonter quand elle le voudra, & que la France ſeule, pour quelques momens, peut faire perdre à la France ? C' eſt à vous, Meſſieurs, qui tenez dans vos mains les crayons de la Poëſie & ceux de l' Hiſtoire, à peindre à la Poſtérité ces événemens & les orages de la grande révolution qui bientôt doit changer les intérêts des deux Mondes. Pour moi, j' aime à vous retracer les qualités perſonnelles de notre jeune Souverain; ce goût pour la verité, marque d' un eſprit juſte & d' une ame droite qui ne craint pas de fixer ſes regards ſur elle-même ; cet éloignement du faſte, qui eſt un garant de plus pour le bonheur du peuple, & un engagement avec ſoi même pour avoir une grandeur réelle, & qui tienne aux ſentimens ; la ſimplicité dans les manières jointe à la franchiſe des vertus ; l' auſtérité contre les vices, & l' indulgence pour les défauts ; la confiance noble & tendre dans la vieilleſſe expérimentée, confiance qui honore également le Roi qui la donne & le Mini-

ſtre

ſtre qui l'inſpire ; une ame enfin dont tous les premiers mouvemens ſont heureux ; qui, pour faire le bien, n'a beſoin que de n'être pas contredit dans ſes déſirs ; en qui juſqu'aujourd'hui on n'a pu ſurprendre aucun des défauts ni de ſon âge ni de ſon rang, & qui dans la première jeuneſſe orne la majeſté du Trône par celle des mœurs.

Vous m'entendrez avec plaiſir quand je vous parlerai d'une Reine ſenſible à tous les Arts que vous cultivez, qui a plus d'une fois honoré de ſes larmes les chef-d'œuvres du génie repréſentés devant elle, comme elle ſait en verſer à l'aſpect des malheureux qu'elle ſoulage, devenue plus chère à la France par ce gage heureux de fécondité, qui annonce encore un plus grand bonheur à la Nation, & par cette humanité ſi douce qui dernièrement a ſubſtitué des bienfaits à une vaine pompe, & n'a voulu d'autre fête dans Paris, que le ſpectacle attendriſſant de l'Hymen couronnant la jeuneſſe & l'innocence dans cent familles indigentes & honnêtes.

Mais où puis-je mieux conſacrer que dans le Sanctuaire des Lettres en vôtre préſence, Meſſieurs, ma reconnoiſſance éternelle pour

le-

le Prince qui a daigné m' attacher à lui par un titre encore plus cher pour moi que ses bienfaits? C' est à ce titre que je dois l' honneur d' avoir vu de plus près ce goût de l' occupation & de l' étude, si rare sur le premier degré du Trône, & qui remplit si bien les vuides de la grandeur; toutes les connoissances qui conviennent à un Prince embellies de tous les agrémens naturels de l' esprit, & ces grâces du caractère aux quelles les Cours, & les François sur-tout, aiment à reconnoître les vertus. C' est lui, Messieurs, qui dans l' obscurité de ma retraite a daigné encourager mes foibles travaux. Son suffrage m' a enhardi à solliciter les vôtres. Le sentiment le plus doux de mon cœur, est de pouvoir unir dans ce moment ce que je dois aux bontés dont ce Prince m' honore, & ce que je dois au Corps Littéraire le plus distingué de l' Europe, qui a bien voulu m' adopter. Le travail de toute ma vie, je le répète, sera de me rendre digne de ce double honneur. Pour y parvenir, j' aurai sans cesse à mes côtés l' image de l' Homme célèbre que vous regrettez, & qu' avec des crayons imparfaits j' ai tâché du moins de vous peindre. Et si je puis faire encore quelque pas

dans

dans une des carrières où il s' est couvert de tant de gloire, je lui dirai, comme un des moins dignes successeurs d' Alexandre auroit pu dire aux pieds de la statue de ce Conquérant : „ O grand Homme ! la Nature veut „ que ton Empire soit divisé. Il faut que „ la foiblesse humaine se partage le fardeau „ que ta main soutenoit. Permets à un Sol- „ dat de tenter la conquête d' une de tes „ Provinces, & que son nom s' ennoblisse à „ jamais, placé, même dans une grande di- „ stance, à la suite du tien! "



Réponse de M. l'Abbé de Radonvilliers, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M. Ducis.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps il suffisoit dans nos Assemblées de nommer M. de Voltaire, pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, & la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon Discours à l'éloge de ses talens, non que je me dissimule la difficulté du sujet, ou que je me flatte de pouvoir la vaincre : mais je ne veux pas tromper l'attente du Public, qui, sur le nom de M. de Voltaire, s'est rassemblé aujourd'hui avec tant d'empressement. J'ai quelque droit d'ailleurs à l'indulgence de ceux qui m'écoutent. Ils savent que si je porte la parole ce n'est pas une fonction que j'aie choisie ou desirée. J'obéis à nos usages, en regrettant que le sort n'ait pas mieux servi M. de Voltaire, l'Académie & le Public.

C'est

C'est à vous, Monsieur, qu'il convenoit de célébrer des talens qui ne vous sont pas étrangers ; je parle de ceux qu'exige l'Art dramatique, considéré comme une portion essentielle des Belles-Lettres. Vous marchez dans cette brillante carrière sur les traces de votre illustre Prédécesseur ; à son exemple, vous faites mouvoir, avec une égale habileté, les deux puissans ressorts de la Tragédie. Vos premiers Ouvrages, en excitant une vive terreur, ont posé les fondemens de votre réputation, & votre Oedipe y a mis le comble, en inspirant une douce pitié. Dites-nous par quel art vous savez si bien vous insinuer dans les coeurs, & en diriger les mouvemens ? C'est un secret que vous vous cachez à vous-même : mais je dois le publier pour l'instruction des jeunes Poëtes. Qu'ils s'étudient à n'avoir que des sentimens honnêtes, qu'ils se pénètrent d'amour pour la vertu, d'horreur pout le vice, & qu'ils fassent parler Oedipe, Admète, Antigone ; ils mettront dans la bouche de ces Heros les mêmes discours qui, dans votre Tragédie, produisent de si grands effets. Pour les bontés du Prince auquel vous êtes attaché, je ne vous demande pas par quelles intrigues vous les avez obte-

obtenues ; perſonne n' ignore que les ſeules qui réuſſiſſent auprès de lui ſont les talens & les vertus. Des moeurs ſimples & reſpectables, un caractère liant, un commerce doux dans la ſociété, vous ont fait des amis qui ſe ſont intéreſſés en votre faveur. Le Public même s'eſt déclaré pour vous par des applaudiſſemens ſoutenus : ſon ſuffrage a déterminé le nôtre.

Vous devez, Monſieur, en être d'autant plus flatté, que vous ne ſuccédez point à un ſimple citoyen de la République des Lettres, mais au Chef même de la Littérature. Si M. de Voltaire n'en avoit pas le titre, il en avoit les honneurs : les Gens de Lettres de ſes amis les lui accordoient volontiers ; & ſes ennemis, las de combattre l'opinion publique, n'oſoient plus les lui conteſter.

Heureux ſi, tenant dans le ſiècle de Louis XV. la place des beaux Génies qui ont illuſtré le ſiécle de Louis XIV., il eût conſervé leurs principes & imité leur exemple ! Corneille, Racine, Deſpréaux, ſatisfaits de l'honneur légitime que procurent les talens, dédaignèrent cette triſte célébrité qui s'acquiert malheureuſement par l'audace & par la licence ; ils abbandonnoient aux Ecrivains

sans

ſans génie ces reſſources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne les pas croire indignes de lui? Eſpérons que bientôt une main amie, en retranchant des Ecrits publiés ſous ſon nom tout ce qui bleſſe la Religion, les moeurs & les Lois, effacera la tache qui terniroit ſa gloire. Alors, au lieu d'une Collection trop volumineuſe, nous aurons un Recueil d'Œuvres choiſies, dont la ſageſſe pourra faire uſage ſans inquiétude & ſans danger. C'eſt dans ce Recueil uniquement que je puiſerai la matière de ſon Eloge; elle eſt ſi abondante, qu'on me pardonnera ſi, dans les bornes qui me ſont preſcrites, je ne fais que l'effleurer.

J'ouvre ſes Œuvres poëtiques, & je contemple d'abord la Henriade comme un monument élevé à la gloire de la Nation. Nous avions, dans preſque tous les genres, des rivaux à oppoſer, ſi non aux Anciens, du moins aux Peuples modernes qui cultivent les Beaux-Arts; l'Epopée nous manquoit. Le ſentiment de ſes propres forces, peut-être auſſi l'audace d'un âge confiant, pouſſa le jeune Voltaire dans cette périlleuſe carrière, & le Parnaſſe François eut enfin le premier, & juſqu'ici le ſeul Poëme épique dont il puiſſe

déco-

décorer ses fastes. Je sais que la critique y a cherché des défauts, & qu'elle en a trouvés: mais je sais aussi que les beautés s'y présentent en foule sans qu'il soit besoin de les chercher.

Nous n'entrerons point dans le détail des autres Poësies de M. de Voltaire. Que pourrois-je ajouter, Monsieur, au caractère que vous en avez tracé avec tant de justesse? Contentons nous de jetter un coup d'œil rapide sur le nombre, l'étendue & la perfection de ses talens. Il a parcouru toutes les routes du Parnasse, & moissonné par-tout des lauriers; il a varié le ton des ses chants depuis l'Epopée jusqu'aux Pièces fugitives & aux simples badinages de société. A peine il étoit entré dans la lice poëtique, déjà il devançoit tous ses Concurrens; déjà sa noble émulation ne voyoit plus d'autres objets dignes de l'enflammer, que deux illustres rivaux, Rousseau & Crebillon. Rousseau, porté sur les ailes du génie, s'élevoit au faîte du genre lyrique; Crebillon, se renfermant, pour ainsi dire, dans les antres noirs de la mélancolie, enseignoit à Melpomène de nouveaux secrets pour redoubler la terreur. Nous ne comparerons point M. de Voltaire à l'Auteur subli-

ſublime des Odes ſacrées & des Cantates; la carrière où ils ont couru n'eſt pas la même. Il n'a pas craint de meſurer ſes forces avec Crebillon, & de lutter corps à corps. L'Auteur de Rhadamiſte & Zenobie ne fut point ébranlé; mais l'Auteur de Catilina ne put reſiſter à un athlète plus jeune & plus vigoureux. Oſeroi-je dire que dans notre ſiècle Rouſſeau a tenu le ſceptre poëtique, ſans avoir de rival à redouter; qu'après lui Crébillon y porta la main, & le tenoit avec gloire, lorſque Voltaire le ſaiſit d'une main plus ferme, & le tint avec plus de gloire encore? Quel eſt l'heureux Succeſſeur auquel il l'a remis en mourant? Le ſiècle prochain le nommera.

Ce feroit peu pour un Poëte d'avoir joui pendant ſa vie d'une grande réputation, s'il ne la tranſmettoit avec ſon nom & ſes Ouvrages aux temps les plus reculés. Il eſt plus d'un exemple de ces Princes de la Littérature dégradés après leur mort, dont les Ouvrages ſont tombés dans le mépris, & dont peut-être les noms même feront inconnus à la Poſtérité. La mémoire de M. de Voltaire n'a pas à craindre un retour ſi funeſte, elle ne s'obſcurcira jamais; outre l'éclat dont

elle

elle brille en ce moment, nous avons un indice certain de ſa durée.

Lorsque la Nature deſtine un Poëte à l'immortalité, parmi les belles qualités dont elle ſe plaît à l'enrichir, elle en choiſit une qu'elle ſemble préparer avec plus de ſoin, & qu'elle répand dans ſon ame d'une main plus libérale. Ainſi elle doua Homère du génie de l'invention: perſonne ne l'égala jamais pour l'abondance & la variété des idées. Ainſi elle doua Virgile d'un jugement exquis: perſonne ne ſut jamais, comme lui, dire toujours ce qu'il convient, & ne rien dire de plus. Rappellez-vous tous les Poëtes qui jouiſſent de l'immortalité, il n'en eſt aucun que vous ne reconnoiſſez ſur le champ à cette qualité dominante qui fait ſon caractère diſtinctif, & pour ainſi dire ſa phyſionomie. Pour ne point ſortir de notre Nation, vante-t-on dans un Poëte la vigueur de l'ame, les ſentimens ſublimes? c'eſt Corneille: la ſenſibilité du coeur, le ſtyle tendre & harmonieux? c'eſt Racine: la molle ſenſibilité, la négligence aimable? c'eſt la Fontaine: la raiſon parée des ornemens de la Poëſie? c'eſt Deſpréaux: la verve, l'enthouſiaſme? c'eſt Rouſſeau: les crayons noirs, les peintures eſfra-

frayantes ? c'eſt Crebillon : le coloris qui donne aux penſées, aux ſentimens, aux images, un éclat éblouiſſant ? c'eſt Voltaire. Il a traité en vers toutes ſortes de ſujets. Vous admirez dans les uns des penſées nobles & élevées, dans les autres, des penſées fines & délicates ; tantôt le feu du génie, tantôt la chaleur du ſentiment ; enfin, toutes les beautés qui font aimer les bons vers. C'eſt par-là qu'il eſt Poëte : mais par-tout, & quel que ſoit ſon ſujet, vous admirez la couleur brillante dans la quelle il trempe ſon pinceau ; c'eſt par-là qu'il eſt Voltaire. Cette magie d'un ſtyle pur, clair, étincelant ; eſt le don propre qu'il a reçu de la Nature, le trait qui le caractériſe, l'augure de ſon immortalité.

Quittons la Poëſie, & ſuivons M. de Voltaire dans l'autre partie du monde Littéraire. Là, je le vois occuper une place diſtinguée parmi les Ecrivains en proſe. J'évite toute exagération, peut-être même j'en dis trop peu, & je ſerois autoriſé, en faiſant ſon Eloge, à le mettre le premier des Ecrivains de ſon ſiècle ? En eſt-il dont les Ouvrages fuſſent attendus avec autant d'impatience, débités avec autant de promptitude, multipliés ſous au-

tant de formes, lus avec autant d'avidité? Cette vogue si constamment soutenue n'a rien de surprenant. Les Ouvrages de M. de Voltaire, soit par une rencontre heureuse, soit par une combinaison habilement réfléchie, sont exactement ce qu'ils devoient être pour flatter le goût de son temps. L'envie de s'instruire est répandue aujourd'hui parmi les gens du monde, la lecture est devenue un besoin pour eux. Mais le plaisir est toujours resté le premier de leurs besoins. Un Livre purement frivole ne flatte point assez leur amour-propre; ils veulent enrichir leur esprit, & cependant ne se donner aucune peine. Les Ecrits de M. de Voltaire offrent des richesses dont l'acquisition est facile & agréable. La réputation de l'Auteur vous invite, un style séduisant vous entraîne, les heures s'écoulent insensibilement, sans fatigue & sans ennui, & vous recueillez pour fruits de cette douce occupation, mille traits pétillans d'esprit, des anecdotes curieuses, des réflexions piquantes, des maximes utiles d'indulgence mutuelle, de générosité, de bienfaisance, & des autres vertus humaines qui embellissent le commerce de la vie. Le soin continuel de mêler l'utilité à l'agrément, le badinage à la

la morale, eſt un des ſecrets de M. de Voltaire, & peut-être la ſource principale de ſes grands ſuccès ? Eſt-ce la Nature qui lui avoit enſeigné ce ſecret ? ou l' avoit il découvert par ſon travail ? Sans doute il apporta en naiſſant les qualités les plus rares : mais ne penſez pas qu' il ait abandonné le ſoin de ſa gloire à ſes talens naturels ; il ne ſe laſſa jamais de les polir & de les perfectionner. L' amour de l' étude n' étoit point en lui un goût ſeulement ; mais une paſſion ardente, que les glaces même de la vieilleſſe n' ont pu éteindre. Elle ſubjuguoit toutes ſes autres affections, émouſſoit les pointes de la douleur, ranimoit la langueur des infirmités, rempliſſoit les journées, & ſuppléoit au repos des nuits.

Une application ſi conſtante & des lectures immenſes avoient fourni à M. de Voltaire un amas prodigieux de connoiſſances en tout genre. Il ſavoit bien en faire uſage, & les agrémens de ſon ſtyle les faiſoit paroître dans le jour le plus avantageux. A-t-il donc prétendu à la monarchie univerſelle dans les ſciences ? Se ſeroit-il laiſsé éblouir par cette brillante chimére ? Ses ennemis le lui ont reproché : mais le reproche eſt injuſte, & je

n'ai besoin pour le réfuter que de sa propre conduite. Lorsqu'il s'agissoit de la belle Littérature ancienne ou moderne, nationale ou étrangère, il discutoit sérieusement le point contesté, approfondissoit la matière, & appuyoit son opinion sur les vrais principes. Pour les questions d'un autre genre, il défendoit son sentiment, moins par des discussions profondes & des recherches savantes, que par des bons mots & des traits plaisans. Dans cette espèce de guerre, après une courte excursion, il se retiroit sur son terrein, où il faut convenir qu'il combattoit avec un grand avantage.

Admis dès sa jeunesse, recherché même avec empressement dans les sociétés les plus polies du grand monde, il s'y étoit formé à badiner avec grâce sur toutes sortes de sujets. Cet art élégant, plus commun chez les François que chez les autres Peuples, M. de Voltaire l'a possédé dans le plus haut point de sa perfection; il l'exerçoit avec une facilité & une adresse inimitables. Une foule de traits ingénieux & de saillies piquantes donnoit à sa conversation un charme qui laissera un long souvenir, & jusqu'à ses derniers jours, l'occasion lui fournissoit encore des mots & des

reparties dignes de ſon plus bel âge. Sa plume a répandu le même agrément ſur ſes compoſitions. Dans le cours d'un ſtyle toujours enjoué, toujours léger, vous rencontrez fréquemment un trait plus aiguiſé, qui comme un éclair vous ſurprend & vous éblouit. Il règne dans tous ſes Ouvrages un ton de gaieté & de plaiſanterie, qui caractériſe ſa manière, & qui plus d'une fois a révélé le nom de l'Auteur. Je ne ſais s'il a voulu imiter Lucien; mais il me ſemble appercevoir un rapport aſſez frappant entre leur façon d'écrire & de penſer. L'un & l'autre répand à pleines mains, & ſur tous les objets indiſtinctement, le ſel de la ſatire & de l'ironie. Le Lucien moderne paroît, comme l'ancien, ſonger autant à ſe réjouir qu'à réjouir ſon Lecteur. Tous deux ont poſſédé le ſecret d'un vernis de ridicule preſque ineffaçable, & tous deux ont eſſujé quelques reproches ſur l'uſage de ce ſecret dangereux.

Je voudrois finir : mais puis-je paſſer ſous ſilence la prodigieuſe fécondité de M. de Voltaire? Quelle multitude d'Ouvrages, dont quelques uns ſuffiroient pour faire un grand nom à un autre Ecrivain! Puis-je ne pas obſerver la réunion inouie des talens de la

Poësie & de la Prose au point où il les a portés ? Citez-moi un autre Poëte du premier ordre, qui soit connu par un corps complet de bons Ouvrages en prose ? Il étoit réservé à M. de Voltaire d'établir sa réputation sur deux bases indépendantes l'une de l'autre, & toutes deux inébranlables.

Cette singularité n'est pas la seule qu'offre l'histoire de sa longue vie ; la durée même de sa vie paroîtra singulière, si on se rappelle la frêle apparence de ses organes, & son tempérament tout de feu, allumé encore par des passions vives, par des travaux continuels, & par un régime extraordinaire. Une fortune honnête qu'il avoit héritée de ses pères s'étoit grossie entre ses mains jusqu'à l'opulence, espèce de prodige dans la Profession des Lettres. Cependant, je ne daignerois pas en faire la remarque, si sa générosité n'avoit rendu ses richesses aussi utiles à d'autres qu'à lui-même. La vie des Gens d'Etude est communément tranquille & uniforme ; celle de M. de Voltaire fut pleine d'agitations & d'événemens variés. Il a vécu, dans sa Patrie & dans les Pays étrangers, dans les Cours même des Rois. Après y avoir goûté les charmes de la faveur, & en avoir re-

reconnu l'inſtabilité, il ſe fixa dans la retraite. Ce ne fut pas cette retraite obſcure & ſolitaire dont parle Horace, où l'on ſe cache pour oublier les hommes & pour en être oublié; mais une retraite fameuſe, où la Gloire & la Renommée furent ſes compagnes inséparables. Habitant ſa Terre qu'il fertiliſoit par ſes ſoins, au milieu des Cultivateurs & des Artiſans qu'il encourageoit par ſes bienfaits, entouré des perſonnes qui lui étoient les plus chères, & ménageant pour lui-même la meilleure partie de ſon temps, il jouiſſoit tranquillement du ſpectacle de la campagne, du ſentiment de la bienfaiſance, des plaiſirs de la ſociété & des douceurs de l'étude. Chaque jour lui apportoit les tributs de l'eſtime & les hommages de l'admiration. Mais tout-à-coup il abandonne le séjour paiſible des Champs pour le bruit & le tumulte de la Capitale. S'il venoit y chercher des ſecours contre les maux & les menaces de la vieilleſſe, ſes vœux & les nôtres ont été malheureuſement trompés : mais s'il venoit pour y jouir de ſa gloire, ſes vœux ont été remplis au de-là de ſon attente. Pouvoit-il prévoir que la curioſité traîneroit le Peuple même ſur ſes pas? Des égards plus réfléchis

& des

& des attentions plus honorables ont dû le ſurprendre moins & le flatter davantage. Je puis lui appliquer ce que Tacite a dit d'Auguſte : „ On a renouvellé pour lui tous les „ honneurs accordés à d'autres ; on en a „ même inventé qui étoient ſans exemple ".

Cependant il a manqué un jour à ſon triomphe, celui où il auroit paru dans nos Aſſemblées publiques. Si ſon image y a été reçue avec tant d'acclamations, quels tranſports n'y auroit pas excité ſa préſence!

L'Académie par une diſtinction ſingulière & bien meritée, lui avoit déféré la place de ſon Directeur. Eh! plût à Dieu que la mort lui eût laiſſé le temps de l'occuper! plût à Dieu qu'aſſis parmi nous, il nous eût entretenus du Règne de notre auguſte Protecteur! De quelles couleurs il auroit peint le Gouvernement doux, mais ferme, paiſible, mais vigilant, qui a coupé la racine de nos anciennes diſſentions! l'Adminiſtration habile qui a trouvé des reſſources inespérées pour créer une Marine reſpectable, & doubler en peu de temps les forces de la Nation! la Politique prévoyante, qui par une alliance contractée à propos, & noblement annoncée, enlève à nos Rivaux un grand Empire!

Mais

Mais s'il eût aſſez vécu pour féliciter le Roi d'être Père, ſon amour pour le ſang de ſon Héros auroit rallumé dans ſes veines le feu poëtique ; il eût chanté, dans les tranſports de la commune allégreſſe, l'heureuſe fécondité, qui, en préparant une Reine à un Trône étranger, promet auſſi un Héritier au Trône de Henri IV. Ces grands ſujets étoient dignes des talens de M. de Voltaire, talens uniques que je peindrai d'un dernier trait : ceux-mêmes qui en déplorent l'abus ſont contraints de les admirer.

F I N.

Mais s'il eût assez vécu pour féliciter le Roi d'être Père, son amour pour le sang de son Héros aurait rallumé dans ses veines le feu poëtique ; il eût chanté, dans les transports de la commune allégresse, l'heureuse fécondité, qui, en préparant une Reine à un Trône étranger, promet aussi un Héritier au Trône de Henri IV. Ces grands sujets étoient dignes des talens de M. de Voltaire, talens uniques que je peindrai d'un dernier trait : ceux mêmes qui en déplorent l'abus sont contraints de les admirer.

FIN.

PRÉCIS
HISTORIQUE
SUR
M. DE VOLTAIRE
PAR DE LA HARPE.



PRÉCIS HISTORIQUE SUR M. DE VOLTAIRE (*).

MARIE François Arouet qui s'est rendu si célèbre sous le nom de Voltaire (**), est né le 21 Novembre 1694, de François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au châtelet, trésorier de la chambre des comptes, & de Marie Marguerite Daumart.

(*) L'auteur avait donné ce précis pour la *gallerie universelle*. Comme tout le monde n'est pas à portée de se la procurer, on a cru faire plaisir aux amateurs, en plaçant ici ce morceau.

(**) *Voltaire* est le nom d'un petit bien de famille, qui appartenait à la mére de l'auteur.

Le nom, le génie, l' âge de ce grand homme; l' avantage qu' il a eu, & qui n' eſt pas le moindre de tous, de voir paſſer quatre générations; ſa préeminence dans l' empire des lettres; tout l' élève tellement au-deſſus de ſes contemporains, que ſes ennemis même ne lui donneraient pas d' autre rang que celui qu' on lui décerne ici dans la claſſe des hommes illuſtres. L' amitié ne peut qu' ébaucher quelques traits de ſon éloge dans un cadre étroit & preſcrit. C' eſt à la poſtérité d' achever ce grand tableau.

Le ſujet eſt abondant, & je ſerai ſuccinct, parce que ce n' eſt pas ici qu' il faut le remplir. Je ne dirai pas tout ce que je penſe & tout ce que je ſens, mais ce qui me paraît généralement reconnu. L' amitié, quoiqu' elle ſoit le plus louable des ſentimens, le ſeul *où l' excès ſoit permis* (*), doit ſe défier d' elle-même, quand elle ſe rend l' interpréte de la voix publique. M. de Voltaire qui a ſurvécu à tant d' hommes qu' il a vu naître, n' a pas ſurvécu à l' envie qui ne meurt point; & l' envie a toujours des partiſans, par-

---

(*) Voltaire.

parce qu'il y a toujours beaucoup d'hommes aisément trompés, ou désirant de l'être, & qu'elle parle plus haut & plus souvent que l'équité.

M. de Voltaire annonça dès ses premières années, cette activité d'imagination & cette facilité de produire, qui sont les caractères les plus marqués d'un génie heureux & supérieur; il a dit de lui-même:

Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.

Mais il parlait à l'âge où les autres bégayent. On a de lui plusieurs morceaux écrits à quatorze ans, & qui ne se sentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes. Il connut les anciens qu'il a toujours aimés, & s'instruisit chez les grands maîtres du bon goût, mal traduits par des hommes qui n'ont eu que de l'esprit. Mais l'hommage qu'il rendit aux anciens, fut toujours exempt d'idolatrie & de fanatisme. Il sut les juger en les admirant. A dix-neuf ans il composa un Œdipe, d'après celui de Sophocle; & malgré celui de Corneille qui avait du succès, le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer, dans l'approbation de l'Œdipe, que le *public s'était*

promis un digne successeur de Corneille & de Racine. Il est vrai que La Motte n'avait pas encore fait de tragédies. Mais cette approbation de l'Œdipe & Inés, sont peut-être les deux choses qui lui font le plus d'honneur.

Rousseau écrivit que le *français de vingt-quatre ans*, c'est l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'Œdipe fut représentée, *avait surpassé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingt*. Il écrivait à M. de Voltaire : *je vous regarde comme un homme destiné à faire la gloire de sa nation*. N'oublions pas qu'il le mit dans la suite à côté de Gacon, & au-dessous de Voiture, & déplorons les passions humaines.

On fit vingt critiques de l'Œdipe. Il y en eut une bonne, celle que M. de Voltaire fit lui-même ; & une bien maligne & bien injuste, elle était de Racine le fils, qui se rendit depuis plus digne de son père, quand il composa le poëme de la religion.

Le père de M. de Voltaire, qui voulait que son fils fût avocat, & qui même l'avait chassé de sa maison parce qu'il voulait être poëte, vint à une des représentations de l'Œdipe, dans la loge de madame la maré-

chale de Villars, où était le jeune auteur. Il l'embrassa en fondant en larmes, au milieu des félicitations des femmes de la cour; & il ne fut plus question de faire M. de Voltaire avocat.

La Henriade, qui parut quelques années après, était d'un autre genre de mérite non moins brillant & plus rare. C'était le premier poëme épique dont la France pût se glorifier. Il paraissait dans un tems où l'on était aussi avide de vers, qu'on en est aujourd'hui rassassié. La Henriade mit son auteur au comble de la glorie. Il y avait foule chez l'imprimeur, pour en avoir des exemplaires. Elle se perfectionna dans les éditions multipliées qu'on en fit; & malgré les critiques, elle est encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la poésie française.

La Henriade suffisait sans doute pour faire oublier le peu de succès des pièces de théatre que donna M. de Voltaire, dans l'espace de douze ans, depuis Œdipe jusqu'à Brutus; & c'est une anecdote remarquable, que même après cette sublime tragédie de Brutus, qui fut estimée, mais peu suivie, les plus beaux esprits de ce tems-là, Fontenel-

nelle, La Motte & d'autres, conſeillèrent à M. de Voltaire de renoncer au genre dramatique qui n'était pas le ſien, & de s'appliquer à tout autre genre de poéſie. Il répondit en donnant Zaïre.

Zaïre, le chef-d'œuvre du ſentiment & de l'intérêt théatral; Zaïre qu'aurait envié Racine, étonné de retrouver cette langue que lui ſeul avait connue; Zaïre, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait fait chez aucune nation, fut une époque nouvelle & éclatante dans la vie de M. de Voltaire. Il avait près de quarante ans. La mort de Céſar, Alzire, Mérope, Mahomet, Sémiramis, Oreſte, donnèrent l'idée d'un genre de tragédie dont il n'exiſtait point de modèle, & d'un ſtyle qui pouvait être comparé à celui de Racine, ſans lui reſſembler. C'eſt après Mérope que M. de Voltaire fut enfin reçu à l'académie françaiſe. Le public l'y avait appellé par acclamations; & les obſtacles qui l'en avaient écarté juſqu'alors, cédèrent aux cris de la renommée. Mais on aurait peine à imaginer ce qu'il fallut de ſoins & d'efforts, pour ſauver un reproche éternel à la nation & à l'académie; reproche qui pourtant n'aurait du tomber, ni ſur l'une ni ſur l'autre.

Ce

Ce moment fut pour M. de Voltaire, celui de la faveur & des récompenses. C'est vers ce tems qu'il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devait célébrer pour le mariage du dauphin. C'est alors qu'il obtint de la libéralité du roi, la charge de gentilhomme ordinaire, dont il a conservé le titre. On y joignit la place d'historiographe de France, qui était bien due à l'auteur de l'éloquente histoire de Charles XII. Il s'en rendit encore plus digne, lorsqu'il traça le tableau du siècle de Louis XIV, & le tableau, plus vaste & plus difficile, de l'esprit humain dans tous les siècles & chez toutes les nations. Ces deux ouvrages absolument originaux, sont émanés de cet esprit philosophique, qui se confondant par un mélange heureux & rare avec l'imagination poëtique, a marqué d'un cachet particulier toutes les productions de M. de Voltaire.

Cet esprit avide de toute espèce de connaissances & de vérités, peut-être aussi entraîné par l'exemple & la société d'une femme célébre, & par le désir de partager ses goûts, s'éleva jusqu'à la hauteur où Newton s'était placé pour deviner le secret de la nature & en calculer le systême. Il rendit

compte le premier des découvertes de cet illuſtre Anglais. Le premier, il nous fit goûter la philoſophie de Locke, le génie brut de Shakeſpéare & de ſes compatriotes, & leur littérature hardie, féconde & républicaine. Ce ſont autant de ſervices qu'il nous rendait, & qui furent payés comme le ſont trop ſouvent les ſervices qu'on rend à ſa patrie.

Ce n'eſt pas ici le lieu de retracer les chagrins qui l'obligerent à quitter la ſienne, pour aller vivre à la cour d'un roi philoſophe, dont la réputation alors naiſſante, accrue depuis par les dangers, les revers & les victoires, a jetté un ſi grand éclat; qui a étonné & combattu l'Europe, donné des loix à ſes peuples, & des leçons à ſes ennemis; qui s'eſt montré le rival de Céſar dans ſes campagnes & dans ſes mémoires, & qui a été à la fois l'hiſtorien & le héros de ſa maiſon.

Les liaiſons intimes de M. de Voltaire avec ce monarque; ſon ſéjour à Berlin; les démêlés qui l'en éloignerent & le conduiſirent dans la retraite où il vit depuis vingt ans, fourniraient aux curieux d'anecdotes, des détails très-piquans, qui ne ſeront pas per-

perdus pour la postérité. La vie de cet homme extraordinarie a été aussi fertile en événemens, que son génie a été fécond en beaux ouvrages; & l'un & l'autre peuvent être la matière d'excellens mémoires, pourvu que M. de Voltaire soit plus heureux que tant de grands écrivains, qui ont eu des commentateurs si peu dignes d'eux.

Dans cette foule de productions du premier ordre, qui sont sorties de sa plume, à peine a-t-on le loisir de se rappeller tant d'autres ouvrages qui auraient fait, comme on l'a très-bien dit, la réputation d'un autre homme, & qui n'ont été pour lui que les délassemens de son génie. On sait avec quelle facilité il a quelquefois produit ses chef-d'œuvres. Zaïre fut faite en dix-huit jours; c'est l'élan d'une imagination passionnée. Nanine fut l'ouvrage d'une semaine, Nanine, le modèle de ce genre mixte qui fait verser des larmes douces, & excite le sourire de l'ame; genre secondaire que M. de Voltaire n'a point dédaigné, parce qu'un homme qui a du génie en met par-tout; genre qui a immortalisé La Chaussée, & qui depuis, comme tout le reste, a été corrompu & dénaturé.

S'il en coûtait si peu à M. de Voltaire pour enfanter des merveilles dramatiques, qu'on juge avec quelle aisance il laissait tomber sur le papier ces badinages poëtiques, connus sous le nom de pièces fugitives. Le recueil en est immense; toutes ont été des saillies du moment, dictées par un esprit fin & délicat, & réglées par un goût sûr. Ce goût exquis dont il avait été doué par la nature, s'était encore épuré dès sa première jeunesse, dans l'excellente compagnie où il avait vécu, dans la société de Chaulieu, du grand prieur de Vendôme, de M. de la Feuillade, du chevalier de Bouillon, du maréchal de Villars, &c. C'est là qu'il apprit à goûter cet esprit naturel, cette fleur d'urbanité qui distinguait les courtisans de Louis XIV, & qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les écrits de madame de Sevigné, de madame de la Fayette, & dans tous les monumens qui nous restent de cette cour à jamais mémorable.

Zadig, Memnon, Scarmentado, Candide, l'Ingénu, tous les mélanges de philosophie & de litterature, font les délices de tous les lecteurs éclairés, sont toujours relus, & paraissent toujours meilleurs. Ses *discours sur l'homme*, le poëme sur la *loi naturelle*, ses

vers ſur le *déſaſtre de Lisbonne*, peuvent être oppoſés aux poëſies philoſophiques de Pope. Nous n'avons encore dans notre langue, qu'un ſeul ouvrage que l'on puiſſe mettre en parallèle avec l'Orlando de l'Arioſte ; & cet ouvrage eſt ſorti de la même tête qui a conçu le plan de Zaïre.

Réſumons : nul homme n'a jamais réuni tant de divers talens dans un ſi haut degré ; Nul n'a jamais eu cette prodigieuſe flexibilité d'eſprit qui ſait ſe plier à tous les tons, & cette juſteſſe de goût qui ne les confond jamais.

Nul homme n'a produit un ſi grand nombre d'ouvrages d'imagination, & n'a raſſemblé plus de vérités & d'idées dans les écrits qui appartiennent à la raiſon.

Nul n'a poſſédé plus éminemment ce charme de ſtyle qui attache ſans ceſſe le lecteur, & qui ſe compoſe de la clarté, de la grace & de la rapidité réunies.

Nul n'a exercé de ſi bonne heure la faculté de produire. Nul, excepté Sophocle, n'a eu une vieilleſſe ſi brillante & ſi vigoureuſe. M. de Voltaire a donné Tancrède à ſoixante-ſix ans, & l'épître à Boileau à ſoixante-ſeize.

Nul n'a joint à une littérature plus vaste, une critique plus lumineuse. Ses principes de goût, rassemblés en forme de poëtique, & ses commentaires sur le théâtre de Corneille, sont des morceaux achevés. Les commentaires n'ont été blamés, que par ceux qui ne sont pas dignes d'admirer le grand Corneille.

Nul homme n'a joui plutôt & plus longtems d'une si grande réputation, & n'a tant occupé la renommée & l'envie. On ferait une bibliothèque de ce qu'on a écrit contre lui; & il n'y a presque point de souverain dans l'Europe, dont il n'ait reçu des marques d'estime & de bonté.

Nul écrivain n'a tant fait aimer l'humanité, & tant fait haïr les deux plus grands ennemis qu'elle ait, le fanatisme & la tyrannie. Nul ne s'est tant appliqué à mettre la raison & la vérité à la portée de tous les lecteurs; nul n'est plus relu ni plus cité, & n'a obtenu plus d'empire sur les esprits & sur les opinions de son siècle.

Cette sensibilité vive & prompte qui anime tous ses ouvrages, a du le dominer aussi dans sa conduite. Il n'a jamais résisté à l'impression du mérite, ni au ressentiment d'

un

un outrage. Il a répandu ſes bienfaits, même ſur des ingrats, & exercé des vengeances, même ſur des hommes vils. Après la gloire de pardonner à ſes ennemis, la plus grande eſt de s'en être fait craindre.

Il a élevé le premier ſa voix en faveur du ſang innocent que l'erreur venait de repandre; & il eſt entré dans l'heureuſe deſtinée de cet homme unique, de tirer de l'oubli & de l'indigence la poſtérité de Corneille, & de ſauver de l'oppreſſion & de l'ignominie la poſtérité de Calas.

Pour achever d'être extraordinaire en tout, il eſt le premier écrivain qui ait joui d'une très-grande fortune, ſans remplir aucune des places qui peuvent y conduire, ni renoncer à aucun des talens qui en éloignent. La faveur des princes & des miniſtres, le commerce & l'eſprit d'ordre, voilà les ſources de ſon opulence. Mais obſervons qu'il eut l'avantage précieux de naître avec un honnête patrimoine, & qu'il ne fut jamais obligé de devoir ſa ſubſiſtance à ſon travail.

La terre de Ferney où il a établi ſa demeure, eſt devenue une colonie floriſſante, dont il eſt le fondateur & le ſoutien. Il a

fait rebâtir l'église de sa paroisse ; on y lit cette inscription : *Deo erexit Voltaire*.

Enfin la société des gens de lettres a décerné à M. de Voltaire, un honneur qui n'avait encore été accordé en France à aucun particulier. Ils se sont réunis pour lui faire élever à leurs frais une statue en marbre, que le fameux Pigal a été chargé d'exécuter. Cet hommage qui honore leur sensibilité, & qui doit tant flatter celle de M. de Voltaire, est d'ailleurs un bel exemple qui ne peut manquer d'être suivi ; ce qui nous avertit de ce qu'on doit aux grands hommes.

On a pu poser différentes inscriptions pour cette statue, & plusieurs ont paru très-heureuses ; mais on n'en mettra pas une plus belle que son nom.

EXTRAIT *du Discours prononcé par* M. DE LA HARPE, *à sa réception à l'Académie Françoise.*

..... La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés. La lumière des talens ne s'éteindra point dans les ténébres du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaissir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a long-tems éclairé les arts, se soutient sur le penchant de sa course, & brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux, ce vieillard célébre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, & le désespoir des âges suivans, qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est pas dans ce lycée fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, &, ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre, cette singulière de-

destinée, qui prolongeant au-delà des bornes ordinaires, des jours si laborieux & si remplis, a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu' à ce trône élevé par l' opinion toute puissante, d' où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie ? Il ne lui manque que d' entendre vos acclamations. Quel moment, Messieurs, si nous pouvions le voir à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire & de sa patrie ! S' il pouvait, sur ce théatre qu' il a tant de fois embelli de ses chef-d'œuvres, s' avancer courbé sous l' amas de ses couronnes, répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, & plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe !



ARTICLE

TIRÉ DE L'OUVRAGE DES TROIS SIÉCLES *DE LA* LITTERATURE FRANÇOISE.



To. IV. pag. 201.

Article VOLTAIRE.

VOLTAIRE, (*Marie-François* AROUET DE) de l'Académie Françoise, & de presque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né a Paris en 1694.

De grands talens, & l'abus de ces talens porté aux derniers excès : des traits dignes d'admiration, une licence monstrueuse : des lumieres capables d'honorer son Siecle, des travers qui en sont la honte : des sentimens qui ennoblissent l'humanité, des foiblesses qui la dégradent : tous les charmes de l'esprit, & toutes les petitesses des passions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philosophie, & de l'absurdité : la variété de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poësie riche, & des plagiats manifestes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuses :

de

de la hardiesse, & une basse adulation : des hommages à la Religion, & des blasphêmes : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ses accès : des protestations de zèle pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaise foi : l'enthousiasme de la tolérance, & les emportemens de la persécution ; telles sont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins inconséquent que le nôtre, décideront du rang que cet Homme unique doit occuper dans l'ordre des talens & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zèle & la bonne critique ont enfanté de censures contre lui. Ses succès dans quelques genres, lui ont procuré des suffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espece de fanatisme a poussé son aveuglement. En un mot, malgré tant de disparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru, préconisé ; il est devenu l'idole de son Siecle, & son empire sur

les Esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu' à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun sait, jusqu' aux excrémens.

La postérité est également à l' abri de la séduction & de la partialité; elle sait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les dégrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l' avenir; de se mettre à la place de nos Descendans; de leur supposer des lumieres, du goût, de l' honnêtete; & de prononcer ensuite, en tâchant d' être leur organe.

Nous ne nous proposons pas d' analyser les différens travaux de cette espèce d' *Hercule* littéraire. L' Epopée, la Tragédie, la Comédie, l' Opéra, l' Ode, la Poësie légere, tous les genres de Poësie ont été de son ressort. Dans la Prose: Historien, Philosophe, Dissertateur, Politique, Moraliste, Commentateur, Critique, Romancier, sa plume s' est exercée sur tout. Examinons avec quels succès, en défiant quiconque d' oser nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu' il y a de bon dans cet Ecrivain, ou d' outrer la censure contre ce qu' il y a de mauvais.

La

La *Henriade* peut, ſans contredit, être regardée comme un chef-d'œuvre de poëſie, pourvu qu'on n'exige dans un Poëme, que la richeſſe du coloris, l'harmonie de la verſification, la nobleſſe des penſées, la vivacité des images, la rapidité du ſtyle. A cet égard, cet Ouvrage l'emporte ſur tout ce que les Muſes Françoiſes ont pu produire juſqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités quelque éminentes qu'elles ſoient, ſuffiſent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme epique? Cet intérêt fruit de l'art & du génie; cet heureux tiſſu de fictions; ces combinaiſons d'incidens qui ſaiſiſſent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduiſent au dénouement, à travers une inépuiſable variété de ſenſations; où les trouve-t-on dans M. de *Voltaire*? La magie des grands Maîtres a toujours conſiſté dans ces puiſſans reſſorts; c'eſt en les maniant avec habileté, qu'ils ſe ſont élevés au-deſſus de la ſphère des Eſprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il eſt vrai, comme l'a dit un grand Poë-

Poëte (*), que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt soit ce qui distingue & subordonne entre eux les Hommes célébres, on sera forcé de convenir, qu'à ce titre, M. de *Voltaire* ne pourra soutenir de comparaison avec les Poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que son Héros n'intéresse que parce qu'il est *Henri IV*, c'est-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la sienne, parle à tout le monde en sa faveur? Pour peu qu'on y fasse réflexion, on trouvera que c'est peut-être à cet avantage que la Henriade a dû son succès, avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obligés de créer leur Personnage principal & tous les événemens de leur Poëme. De quelles ressources d'imagination n'ont-ils pas eu besoin pour intéresser au sort de leur Héros! pour lui concilier successivement l'admiration, l'amour, tous les sentimens dont une ame sensible est capable! Dans la Henriade, le Monarque François est toujours heureux ou au moment de l'être; aussi est-on rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de

(*) *Pope*, dans sa Préface sur *Homere*.

de crainte & d'espérance, ces intéressantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les disgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de son élocution, le Poëte tombe dans une monotonie insipide, & cette monotonie produit un ennui invincible, comme on l'a déja (*) remarqué.

Tout, au contraire, est varié dans l'Iliade, tout y respire, tout y est en action. S'agit-il d'un Conseil, d'une bataille ou de quelque autre événement; ce n'est pas le Poëte qui raconte : il rapproche les objets, il les rend présens, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute; l'imagination d'*Homere* entraîne la sienne, toutes les fois qu'il lui présente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade est sans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illusions qui vous mettent à la place du personnage qui parle ou qui agit; aucuns transports de cet enthousias-

---

(*) *Tout le monde trouve que la Henriade est un beau Poëme*, disoit M. l'Abbé *Trublet*; *je veux croire que c'en est un; mais d'où vient que presque personne n'en peut lire plus d'un Chant de suite?*

ſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtriſe les autres ames; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts. *Virgile* étoit moins animé de ce beau feu qu'*Homere* : il y ſupplée par l'éclat, la conſtance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles, mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'eſt un volcan qui embrâſe & conſume tout. Le *Taſſe* a ſçu mieux modérer ſon eſſor, ſans lui rien faire perdre ſous le joug de l'art qui le conduit. Le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir; il pétille, il éclate; jamais il n'échauffe & ne tranſporte.

Seroit-ce encore un excès de ſévérité, que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits; de n'avoir pas répandu dans ces portraits aſſez de variété; de les deſſiner tous de la même maniere; de les peindre des mêmes couleurs; de n'y avoir ménagé d'autre contraſte que celui des antithèſes; de les terminer conſtamment par des pointes ou des ſentences; d'oublier enſuite, dans le cours de l'action, l'

idée

idée qu'il a donnée de ses personnages pour les laisser agir au hazard, sans aucune conformité avec le caractère sous lequel il les a annoncés?

Les grands Poëtes sont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuser à faire le portrait de leurs Héros, ils se sont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caractères puisés dans la nature, d'en distinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de regler constamment leurs mouvemens & leurs discours, selon les passions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le ressort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'est le défaut de merveilleux. On a prétendu excuser M. de *Voltaire* en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raisons qu'on apporte, seroient aussi convaincantes, qu'elles sont foibles, que s'ensuivroit-il, si ce n'est qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le sujet n'étoit pas susceptible de toutes les parties de l'Epopée? Mais a-t-on fait attention que sa stérilité est la vraie cause de cet-

te

te disette ? N'est-il pas aisé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux partout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule ? Les Personnages de la Discorde, du Fanatisme & de la Politique, sont sans doute, puisés dans le systême du merveilleux ; mais on sent au premier coup d'œil, qu'ils ont une maniere d'exister & d'agir, dans son Poëme, absolument contraire à toute vraisemblance ? Quoique les Divinités du Paganisme eussent une existence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les représentent sous des images visibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduisent sur la Scène pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Discorde & le Fanatisme sont des êtres bisarres, fantastiques ; on ne les voit point, quoique l'Auteur les fasse agir & discourir avec ses autres Personnages (*).

M.

(*) Il est sans doute permis aux Poëtes de personnifier les passions & même les êtres abstraits ; mais pour conserver la vraisemblance & l'illusion, ils doivent leur donner un corps visible & naturel, dès qu'ils s'en servent comme d'agens destinés à influer essentiellement sur l'action. Quoi de plus absurde

M. de *Voltaire* avoit donc raiſon d'être indécis ſur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade. Il s'exprime ainſi lui-même à ce ſujet : „ Nous n'avions point de Poëme „ épique en France, & je ne ſais même ſi „ nous en avons aujourd'hui. La Henriade, „ à la vérité, a été imprimée ſouvent, mais „ il y auroit trop de préſomption à regar- „ der ce Poëme comme un Ouvrage qui doit „ effacer la honte qu'on a reprochée ſi long- „ tems à la France, de n'avoir pu produi- „ re de Poëme épique “.

Quel que ſoit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui eſt, ſans contredit, très-ſupérieur, du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, ſi les Perſonnages qui y figurent étoient plus nobles & l'Action plus importante. Malgré la ſtérilité du ſujet, avec quelle adreſſe & quelle fécondité, *Boileau* n'a-t-il pas ſu répandre, dans ce Poëme, les ri-

---

de que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Diſcorde, s'entretenir enſemble, comme des Sylphes! le Fanatiſme haranguer, ſans bouche & ſans voix, *Jacques Clément*? lui perſuader d'aſſaſſiner *Henri III*, & lui remettre un poignard, ſans faire voir la main qui le lui préſente, &c.

richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caractères, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue!

Que dirons-nous du *Télémaque*, qui est & sera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoisseurs, comme nous l'avons (*) prouvé? Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie, sera forcé de convenir, qu'un seul des Episodes de cet ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvemens & de vraie poësie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'Epopée, que du genre historique.

Pourquoi les admirateurs du Chantre d'*Henri IV.* se sont-ils tant pressés de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul Poëme épique, dont notre Nation puisse se glorifier? N'eut-ce pas été assez pour sa gloire, & pour celle de leur jugement, de se contenter de dire, qu'il a donné le premier Poëme héroïque, en vers, qui ait réussi dans notre langue?

D'autres Littérateurs, aussi inconsidérés, n'

(*) Voyez l'Article FENELON.

n'ont pas craint d'élever la Muſe tragique de M. de *Voltaire* au-deſſus de celle de *Corneille* & de *Racine*. Comment n'ont-ils pas craint d'inſulter à la crédulité publique, & comment ont-ils pu eſpérer qu'on les en croiroit ſur leur parole ? On convient ſans doute que l'Auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, eſt digne du premier rang, après ces deux Peres de la Tragédie ; on ſait qu'il s'eſt fait un genre qui paroît lui être propre : mais les Eſprits judicieux & éclairés ſavent en même tems qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, ſans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiſte*, qu'on peut lui oppoſer comme un Rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraye. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans ſa maniere le caractère dominant de ces trois Poëtes, ce qui a fait croire, avec aſſez de raiſon, à pluſieurs Critiques, qu'il n'eſt alternativement que leur Copiſte, ſans avoir de genre qui lui ſoit véritablement particulier. Quoi qu'il en ſoit, cette facilité à s'approprier ſi habilement les qualités de ſes Modeles, peut ſuppoſer du talent, jamais la ſupériorité.

Nous ne diſſimulerons pas que du côté de

la morale, & d'un certain ton d'humanité qui respire dans toutes ses Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte sur les autres Poëtes tragiques; mais il falloit, pour conserver cet avantage, qu'il respectât les vrais principes, observât une juste sobriété, & se défiât de la manie de débiter à tout propos & hors de propos, des sentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ses Personnages montrent trop de penchant à discourir; qu'ils raisonnent le plus souvent, lorsqu'ils devroient agir; que le Poëte se met indiscrétement à leur place, mal-adresse qui nuit toujours à l'illusion & affoiblit l'intérêt? La passion ne fut jamais sententieuse; la nature sait s'expliquer sans emphase & sans détour. Comment après cela la raison & le goût pourroient-ils avouer les acclamations prodiguées à ces tirades philosophiques, applaudies d'abord par la surprise de la nouveauté, aujourd'hui par habitude, & encore sont-elles abandonnées au peuple des spectateurs?

Si M. de *Voltaire* est plus Moraliste, que nos autres Poëtes tragiques, combien lui sont-ils supérieurs pour l'invention des sujets, la contexture des plans, la conduite de l'intrigue, l'art de dessiner les caractères, de les

ſoutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent & la marque la plus ſûre du génie. Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui n'établit pas ſon mérite dans les Eſprits clairvoyans, il ne ſe ſoit preſque jamais attaché qu'à des ſujets (*) traités avant lui? D'un autre côté, où trouvera-t-on, dans les plans qui lui appartiennent, la hardieſſe, la régularité, la ſoupleſſe, la dextérité, qui caractériſent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*. Les reſſorts de ſes Pièces ſont communément foibles, meſquins, & peu dignes

(*) Dans ſon *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille*, avoient été ſes guides. *Zaïre* eſt tirée en partie de l'*Othello* de *Shakeſpear*. *Triſtan* a fourni le ſujet de *Marianne*. *Mérope* eſt une imitation de l'*Amaſis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis *Maffeï*. *Brutus* a été deſſiné ſur le *Brutus* de Madem. *Bernard*, qui lui eſt reſté ſupérieur. *Oreſte*, *Rome ſauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits ſur la Scène par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina* & *Atrée*. Le ſujet de *Tancrede* eſt tiré d'un Roman, intitulé, *la Comteſſe de Savoye*. *Les Scythes* ſont évidemment les enfans des *Chéruſques*, Tragédie connue auparavant ſous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la repréſentation, (quoique reçue depuis quatre ans) ſi la Piéce de M. de *Voltaire* eût réuſſi, &c. &c. &c.

gnes de *Melpomene* : des Lettres ſans adreſſe, des Qui pro-quo, des Enfans inconnus, des Reconnoiſſances, des Oracles, des Prodiges; tels ſont les agens perpétuels de ſa Muſe, toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle ſoit abandonnée à elle même.

Sur quelles raiſons ſes admirateurs s'appuyent-ils pour établir ſa ſupériorité ? Ils diſent que ſes Tragédies ſont plus ſouvent repréſentées, que celles de ſes Prédéceſſeurs. Qui ne ſentira que ce raiſonnement eſt à-peu-près de la même force que celui de *Scudéry*, qui prétendoit également prouver la ſupériorité de ſa Tragédie de *l'Amour tyrannique* ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit eu plus de Suiſſes tués à ſa Pièce, qu'à celle de *Corneille* ? Quand on ignoreroit que le choix des repréſentations dépend des Comédiens, & non du Public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les Pièces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la Scène pendant près d'un Siecle, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſachent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'ad-

miration qu'on doit aux beautés ſolides? on pourroit leur répondre encore que M. de *Voltaire*, étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne doit pas ſervir de regle, quand il s'attache uniquement à lui; qu'il paroît aſſez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuſer; qu'il s'inquiete peu s'il eſt d'accord avec les vrais principes; & qu'enfin indépendamment des diſpoſitions de la multitude pour ſon Poëte favori, les reſſorts de la cabale qui le préconiſe, contribuent, plus que tout le reſte, à le rendre Poſſeſſeur excluſif du Théâtre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pièces reſtées au Théâtre, nous répliquerons que celles de ce Poëte qui ont été rejetées, ſont bien ſupérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même ſort. Il n'en a pas lui-même dix qui ſe ſoient ſoutenues, malgré les efforts de ſes Partiſans; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet*, (qui ne feront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*,) peut-on oublier qu'il eſt l'Auteur de *Zulime*, de *Marianne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome ſauvée*, de *Sémi-*

miramis, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopides*, *&c.*, qui sont bien loin d'offrir des plans & des scènes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c.*

Qu'on en revienne donc à son pinceau séducteur, qui peut être regardé, entre ses mains, comme une baguette magique; & qu'à ce titre, on lui donne le premier rang parmi les Poëtes tragiques de ce Siecle, en réservant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette décision, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée*, & *Rhadamiste*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à sa Muse comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confidence pour oser célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ses Comédies auroit peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il soit bien foible à cet égard, puisque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir jusqu'à ses défauts, il n'a pu se concilier les suffrages du Public. On convient que l'esprit du genre comique lui est totalement inconnu; qu'il n'a présenté sur la Scè-

ne qu'un monstre bisarre, mêlangé de ris & de pleurs, pêtri d'aigreur & de sentiment, de fiel & de gaieté. Il a cependant chaussé le Brodequin presqu'autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, &c. sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de se distinguer dans toutes les parties de la Poësie. *L'enfant prodigue*, *Nanine & l'Ecossaise*, ont été applaudis, & le sont encore ; mais qui ne sait que ces applaudissemens ne sauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siecle, à sa bisarrerie ou sa malignité?

Il seroit humiliant pour lui de rappeller qu'il s'est exercé à des Opéra, & dans la Carrière des *Malherbe* & des *Rousseau*, avec aussi peu de succès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques sont de la plus pauvre invention, & d'un style entiérement opposé à celui qui convient à ces sortes de Pièces : *Samson*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont servi qu'à le mettre un peu au-dessus de l'Abbé *Pellegrin*, quand il ne s'agira pas de *Jephté*. Aussi a-t-il eu la droiture de se rendre justice, en écrivant à

M. *Ber-*

M. *Bergier* : „ J'ai fait une grande ſottiſe „ de compoſer un Opéra ; mais l'envie de „ travailler pour un homme comme M. *Rameau*, m'avoit emporté. Je ne ſongeois „ qu'à ſon génie, & je ne m'appercevois „ pas que le mien n'eſt point fait du tout „ pour le genre lyrique ".

Quant à ſes Odes, il ſuffit de les lire, & l'on n'aura pas de peine à deviner la cauſe de ſon acharnement contre le grand *Rouſſeau* & M. *le Franc*, qu'il s'eſt efforcé de rabaiſſer, après avoir fait de vains efforts pour les ſuivre.

Le ſeul genre où il eſt véritablement incomparable, eſt celui qu'on appelle *Poëſies légeres*, ou *Pièces fugitives*. Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui ſont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le ſuivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais perſonne n'a ſçu mieux donner une tournure ingénieuſe aux plus minces bagatelles ; prodiguer, avec autant de grace que de facilité, la fineſſe des penſées, l'agrément des figures, la délicateſſe des tours, l'élégance & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philoſophe éclairé, une plaiſanterie ingénieuſe, des ſaillies piquantes, des

traits de lumiere, un coloris riant & ſuave, donnent à toutes ſes Productions un caractère qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muſe, ſi ingénieuſe, ſi légere, a-t-elle été ſi ſouvent hardie, téméraire & licentieuſe? Pourquoi a-t-elle immolé, avec ſi peu d'égards, la vérité, la décence à l'eſſor de ſon imagination déréglée & au deſir de plaire, à quelque prix que ce fut? Nous ne mettons pas au rang de ces Poëſies légeres les énormes Productions qui doivent encore plus la faire rougir. *La Pucelle*, *la Guerre de Genève*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne ſauroient être loués par le libertinage lui-même, puiſque cette même Muſe qui les a produits, les a déſavoués, dans le tems qu'elle conſervoit encore quelques reſtes de pudeur.

Du Monde poétique, ſuivons M. de *Voltaire* dans la vaſte Carrière de la proſe. Il en a parcouru toutes les parties, & par-tout il a laiſſé l'empreinte de ſes ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que ſa Proſe ſoit mauvaiſe ou inférieure à ſa Poéſie: ce ſeroit être abſurde, que de méconnoître dans le Proſateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit

qu'il

qu'il écrive en Vers ou dans le ſtyle ordinaire, il a preſque toujours la même vivacité, le même eſprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore que, ſi on excepte *Racine*, *Deſpreaux* & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux langues, avec une égale ſupériorité. Mais peut-on ſe diſſimuler qu'en ſéparant le coloris, du fond des tableaux, on ne diſtingue, à travers les preſtiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres altérés; l'illuſion, ſubſtituée à la vérité; les idées reçues, ſacrifiées à l'envie de plaire; & le ton qui convient aux matieres qu'il traite, défiguré par ſa maniere, indépendante de toutes les regles? Dans l'Hiſtoire, que s'eſt-il propoſé; que d'amuſer ſon Lecteur, au lieu de l'inſtruire; que de prêter au menſonge des amorces pour la foible crédulité; que de faire triompher la fiction, à l'aide d'une tournure inſidieuſe ou du ſel de l'épigramme?

L'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* ne ſera jamais regardé par des Eſprits ſages & inſtruits, que comme un tableau infidéle, où, ſous prétexte de peindre les progrès de l'eſprit des Nations, l'Auteur s'abandonne à

toutes ſes idées, s'efforce de réaliſer ſes chimeres, ramene tout à l'objet qu'il s'étoit propoſé, celui d'établir le fataliſme, ſyſtême qui eſt le comble de l'abſurdité. Tous les événemens, tous les caractères, toutes les actions, toutes les conjectures, ne tendent qu'à favoriſer ce principe. L'Hiſtorien renverſe, ſans pudeur, tous les monumens de l'Hiſtoire, s'attache aux Traditions les plus ſuſpectes, s'appuye ſur les Auteurs les plus décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une mauvaiſe foi odieuſe, pourvu qu'il abuſe la multitude, qu'il veut abſolument ſubjuguer & égarer. De-là cette affectation de préſenter la vertu malheureuſe, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'eſt pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la juſtice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions ſur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la proſpérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de ſuperſtition, il étale un air de triomphe; il proſcrit les abus avec un ton de confiance propre à perſuader qu'il eſt le premier à les combattre, tandis

qu'

qu' il eſt le ſeul à ignorer, ou à feindre d' ignorer, qu' on les a condamnés avant lui. Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas aſſez à ſa cenſure, ou ne rentrent pas dans ſon plan, il les transforme, les envenime, les violente, pour les aſſujettir à ſon but, & croit être Philoſophe, toutes les fois qu' il n' eſt qu' impoſteur ou méchant. Que penſer, en effet, de tant d' anecdotes hazardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de ſagacité qui ne ſe plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler ſans ceſſe des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n' ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d' erreurs, qui n' ont été défendues que par d' autres erreurs, plus abſurdes & plus multipliées ; d' où il eſt aiſé de conclure, qu' en voulant peindre l' eſprit des Peuples, il n' a peint véritablement que ſon propre eſprit, c' eſt-à-dire, un eſprit aſſervi à toutes les biſarreries d' une imagination déréglée, aveuglé par les travers d' une raiſon inconſéquente & ſans ſuite, emporté par

les inquiétudes d'un caractère audacieux & sans frein.

Le *Siecle de Louis XIV* est écrit dans le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres bien écrits. Ce mérite est le moindre de tous ceux qu'exige l'Histoire. La justesse & la vérité en sont l'ame. La maniere de raconter, quoique piquante, ne sauroit suppléer au fond des choses, ou justifier la malignité des réflexions. D'ailleurs, est-ce d'un ton d'aisance, qui annonce plus l'oubli des égards, que la supériorité du génie; est-ce par chapitres, que les grands Historiens nous ont transmis les Annales des Nations ou les actions des Princes? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf historique, cette combinaison des matieres, cet esprit de liaison & de suite, cet ensemble qui nourrit & soutient l'esprit du Lecteur, & forme une chaîne non-interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéressent jusqu'à la fin? Au lieu de cela, l'Historien de *Louis XIV* ne présente que des miniatures détachées, des croquis informes, des dissertations épigrammatiques.

Il a eu ſans doute ſes raiſons pour traiter ainſi l'Hiſtoire. Incapable de ſoutenir une narration continue; moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à ſa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonſcrit les objets, les diviſe, les iſole avec une incohérence qui laiſſe la liberté d'extraire & de tranſporter les chapitres, ſans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On peut en dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidéle encore. Ajoutons ſeulement, qu'on aura peine à croire, en le liſant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de fauſſetés manifeſtes, traveſtir tant d'événemens, les préſenter d'un profil ſi contraire à la bienſéance & à la vérité, ſous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Hiſtoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre*, ne ſeront jamais des Hiſtoires, que pour les Eſprits légers, qui préférent l'agrément de la narration & les étincelles du ſtyle au récit noble & grave, qui doit caractériſer le véritable Hiſtorien. La premiere a mérité à ſon Auteur le titre de *Quinte-Curce*

Fran-

François, ſans doute parce que l'Hiſtorien d'*Alexandre* n'a pas été plus ſcrupuleux, que celui du Roi de Suede. La ſeconde n'eſt pas digne du même honneur; avec un génie auſſi romaneſque, elle eſt très-éloignée d'avoir autant de graces. La plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'uſée, foible, intariſſable en répétitions. L'attention de répéter ſans ceſſe que le Czar eſt un grand Homme, annonce tout au plus un ouvrage de commande, & ne perſuaderoit pas la ſupériorité du Héros, s'il n'avoit pas lui-même d'autres titres pour la faire ſentir.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre-humain*, de l'*Hiſtoire du Parlement*, de *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, ni de tant d'autres Ouvrages, prétendus hiſtoriques, qui ne ſont capables de piquer la curioſité que par la hardieſſe & la licence, qui y attaquent les objets les plus reſpectables. Il ſuffit de dire que les fautes, les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete ſans ceſſe les menſonges qu'il avoit déja répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand ſoin d'aſſurer, dans toutes ſes Préfaces, que la vérité eſt

ſon

ſon objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuſe de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les impoſteurs. A-t-il prétendu en impoſer par cette ruſe ? Telle a pu être ſon intention ; mais on l'a ſurpris ſi ſouvent en contradiction avec cette intrépide vérité qui, ſelon lui, le paſſionne ; il a ſi mal ſoutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux inſtruits, que ſes aſſurances & ſes proteſtations ſont un ſignal de défiance, & ſes réponſes aux cenſures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoir été Hiſtorien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philoſophe. Pour s'épargner la peine d'imaginer, (attention qu'il a toujours eue) il a puiſé chez les Etrangers des ſujets & des plans, qu'il a habillés enſuite à ſa mode ; *Zadig*, *Memnon*, *le Monde comme il va*, ſont preſqu'entiérement tirés de l'Anglois. Il n'a donc eu d'autre peine que de les enluminer, & d'y ajouter quelques réflexions, naturelles à la vérité, quelques traits de critique aſſez fins, & encore en doit-il l'idée à ſes originaux.

Il eſt plus aiſé de s'appercevoir que *Candide*,

dide, *le Huron*, *la Princesse de Babylone*, sont de son invention, parce qu'ils manquent absolument d'invention. Ces trois Romans, décousus & dépourvus de machine, n'offrent qu'une enfilade d'événemens absurdes qui se précipitent sans liaison ; la hardiesse & l'obscénité en forment l'intérêt principal. Le désœuvrement & l'impiété peuvent seul procurer des Lecteurs à ces Productions indécentes, & le vice en goûter les infâmes beautés.

En qualité d'Ecrivain Moraliste & de Philosophe, il eut pu acquérir des droits sur la reconnoissance des hommes, si les vérités utiles qui percent de tems en tems dans ses Ouvrages, n'étoient éclipsées par les erreurs nuisibles qui y sont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vues bienfaisantes, des réflexions saines, des transports d'humanité qui décélent plutôt une compassion orgueilleuse, qu'une véritable sensibilité ; combien de contradictions, d'inconséquences, d'emportemens, d'absurdités & de délires ! Presque toujours, sous prétexte de combattre les abus, il se précipite dans les excès de l'indépendance. S'il se déchaîne contre le fanatisme religieux, c'est en montrant, & pour

fai-

faire naître un fanatiſme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, aſſez indifférens aux yeux de la ſaine Philoſophie, c'eſt pour y ſubſtituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philoſophe, que celui qui préconiſe tantôt la Religion & tantôt l'Incrédulité; qui, tantôt donne des regles de morale & tantôt eſt l'écho du libertinage; qui, tantôt nie l'immortalité de l'ame, tantôt admet un Dieu Rémunérateur! Quel Philoſophe, qu'un Raiſonneur toujours en oppoſition avec ſes principes, toujours ennemi de ſes propres ſyſtêmes, toujours verſatil & ſans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & ſe peint comme le plus intolérant des hommes, il vante le pardon des offenſes, & ſe livre à tous ſes reſſentimens; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & oublie juſqu'aux moindres égards. Quel Philoſophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni ſuivre, qui laiſſe ſes Lecteurs dans un doute perpétuel ſur ſes vrais ſentimens! Quel Homme, que celui dont les circonſtances dirigent toutes les affections; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, ſelon les impreſſions qu'il éprouve,

& dont

& dont les impressions sont toujours le produit des plus petits ressorts !

Dans la Littérature, il porte le même esprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes & plus souvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées passageres, assujetties aux dispositions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ses opinions, lui font oublier qu'il décrédite ses jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit prescrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit suivis : semblable à ces Tyrans qui renversent les Loix au gré de leurs caprices, & en établissent sans cesse de nouvelles pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuse manie de passer pour le dépositaire du génie de tous les arts, pour un Littérateur universel, pour un homme unique. La plûpart de ses Dissertations littéraires sont un tribut d'hommages qu'il se paye à lui-même ; ou des Arrêts prononcés contre ses Rivaux ; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pieces, & la satyre adroite de celles des autres ; son *Essai sur la*

Poë-

Poësie épique, une Apologie de la Henriade, & une censure injuste des autres Poëmes; *la connoissance des beautés & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence, dans la langue Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite, en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de ceux du Siecle nouveau; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y regner seul avec de petites Divinités de sa création; enfin, pour avoir loué sans mesure les *d'Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delaharpe*, &c. il a décrié également ses éloges & ses critiques. Etre assez mal adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *Lafontaine* à trente Fables; n'accorder à *Rousseau* que trois ou quatre

Odes

Odes & quelques Epigrammes ; reprocher à *Corneille* les défauts de ſon Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur ;* qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues, bien écrits & bien rimés ;* traiter celles de *Crébillon* de *Réves d'Energumene & de lieux communs empoulés ;* accuſer *Boileau* de n'avoir jamais ſu parler au cœur, ni à l'imagination ; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible ; *Boſſuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuſer des enfans ; Monteſquieu*, de n'avoir ſu qu'aiguiſer des Epigrammes & accumuler de fauſſes citations ; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos grands Hommes de la gloire qui leur appartient, pour en revêtir des Pigmées que cette gloire écraſe : n'eſt-ce pas, d'un côté, reſſembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à ſon cheval les honneurs conſulaires ? N'eſt-ce pas, de l'autre, ſe jouer des inſtrumens de ſa propre vanité ? Car, après tout, ces Pigmées n'en paroiſſent que plus Pigmées ſur le haut piedeſtal où il les éleve.

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a la bonté de ſe mettre au-deſſous d'eux, par la maniere dont il les traite. Auſſi amateur

de

de la dispute, que les *Scaliger*, les *Garasse*, les *Saumaise*, il les laisse bien loin derriere lui, dès qu'il s'agit de faire couler de sa plume des torrens d'injures, de sarcasmes & de grossiéretés. Quel spectacle! que celui du premier Bel-esprit de la Nation se roulant, sans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses, ne sachant répondre à ses adversaires qu'a l'aide des épithètes les plus atroces, telles que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuistre*, de *Polisson*, de *Gredin*, d'*Escroc*, de *Voleur*, de *Péderaste*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter! Quel objet de comparaison! entre les sentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expressions ingénieuses, les beaux sentimens qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tissu d'indécences, de mensonges, de calomnies, répandues sur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Nationaux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à son égard, que de ne pas penser, comme lui, & d'avoir osé l'écrire! Quels seront les sentimens de la Postérité, quand,

après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, *&c*, elle verra paroître, à leur ſuite, *la Guerre de Genève*, *la Défenſe de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres Libelles, qui ſuppoſeroient, dans elle, le plus grand degré de perverſité, ſi elle ne les rejettoit avec horreur!

Nous n'inſiſterons pas davantage ſur ce tableau ſi humiliant pour l'Oracle de la Littérature, pour la Philoſophie, & pour l'Eſprit humain en général : nous l'avons mis dans le plus grand jour dans le *Tableau philoſophique de l'Eſprit de cet Ecrivain*, & nous nous faiſons un devoir de ne pas nous recopier.

C'eſt ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foibleſſes, des défauts, des excès ſi révoltans, cet Auteur a pu ſe procurer un ſi grand nombre de Partiſans. Ses Admirateurs ne peuvent ſe diſſimuler que quantité de ſes Pièces de Théâtre n'aient éprouvé des chûtes humiliantes. Ses Hiſtoires fourmillent d'erreurs, de bévues & de fauſſetés ; ſes Mêlanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injuſtes ; ſes Productions polémiques ſont odieuſes, comme nous l'avons indiqué, par de fauſſes imputations, des men-

ſonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuſe; on ſeroit même tenté de le croire, ſi on pouvoit ſe refuſer à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'eſt pas difficile à réſoudre. Qu'on retranche certains de ſes Ouvrages, qui ſont d'un ſtyle de la derniere claſſe, toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il ſait éblouir le Lecteur & le diſpoſer, par les charmes d'une diction toujours ſimple & brillante, à adopter ſes idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamnet ce qu'il condamne. Comme les choſes ne ſaiſiſſent les Hommes, que ſelon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne ſont ni juſtes ni profondes; comme la maniere d'exprimer une penſée décide de tout, chez la plûpart, il n'eſt pas étonnant que par l'art de ſe mettre à la portée du commun des Eſprits, de rendre ſes idées avec agrément, il ne ſe faſſe goûter, & n'enleve des ſuffrages.

Au talent de ſéduire par une ſuperficie agréable, il joint une attention plus eſſentielle encore, celle de mettre les paſſions dans ſes intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ſes Ecrits, amour qui flatte na-

tu-

turellement tous les Hommes ; l'apologie qu'il fait souvent des foiblesses humaines ; la tolérance & l'humanité, qu'il ne cesse de recommander, & dont tout le monde a besoin, n'ont pas peu contribué à décider en sa faveur les Hommes de tous les états, de tous les âges, assez foibles pour croire sur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens sur-tout, que le moindre joug importune ; les Esprits légers, à qui la nouveauté est toujours assurée de plaire, que les plus minces saillies persuadent, dès qu'elles les amusent, n'ont pas eu de peine à passer du goût à l'enthousiasme, & de l'enthousiasme à une espece de fanatisme.

Ajoutons à toutes ces raisons, qu'il n'est aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit sans se fatiguer ; il ne présente que la fleur des sujets ; il réveille par des antithèses ; il voltige d'objet en objet ; il a l'art de saisir les contrastes, de se jouer avec la saillie, de remplacer le raisonnement par l'épigramme ; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le secret d'en imposer à tant de Gens, de leur faire adopter ses idées, à-peu-

peu-près comme le ſubtil charlatan qui amuſe, fait acheter ſa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi ?

Qu'oppoſent à tous ces tours d'adreſſe, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & le Hommes ſages ? Ils ſont témoins de la ſéduction, ils en calculent la durée, ils en prédiſent le terme. Ils ſavent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience conſtante, que le beau ſeul & l'honnête peuvent ſoutenir les épreuves du tems. Ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellens, mais ils ſoutiennent (on commence à les croire, & on les croira de plus en plus) qu'il y en a beaucoup de médiocres & un grand nombre de mauvais : que le talent de ſaiſir les rapports éloignés des idées, de les faire contraſter, ſemble lui être particulier ; mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art ſont ſujettes à périr : qu'il n'a que l'éloquence qui conſiſte dans l'arrangement des mots, dans leur propriété ; & non celle qui tire ſa force des penſées & des ſentimens, qui eſt la véritable : qu'il n'a aucun ſyſtême ſuivi, & n'a écrit que ſelon les circoſtances, & preſque jamais d'après lui-

même : que le plus grand nombre de ses Ouvrages ne sont faits que pour son Siecle, & que par conséquent la Postérité n'en admettra que très-peu : que si la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à sa perfection, il est déja décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il ressemble à ce fameux Athlète, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un seul : que son esprit est étendu, mais peu solide ; sa lecture très-variée, mais peu réfléchie ; son imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer : qu'il a trop souvent traité sur le même ton le Sacré & le Profane, la Fable & l'Histoire, le Sérieux & le Burlesque, le Moral & le Polémique ; ce qui prouve la stérilité de sa maniere, & plus encore le défaut de ce jugement qui sait proportionner les couleurs au sujet : qu'il néglige trop dans ses Vers, ainsi que dans sa Prose, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir : que ses grands Vers tombent un à un, & qu'il n'est pas difficile d'en composer de brillans & de sonores, quand on les fait isolés : enfin, que la révolution qu'il a tenté d'opérer dans les Let-

tres,

tres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais son entier accomplissement ; parce que les Littérateurs qu'il égare, & les Disciples qu'il abuse, en les amusant, peuvent bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* disoit, *on ne peut perdre plus gaiement un Royaume ;* mais qu'il s'en trouvera parmi eux qui, comme ce Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloires des talens, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur : ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention est de le représenter tel qu'il se montre, dans ses propres Ouvrages ; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe ! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propre, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison !

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, & par une vive sensibilité à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talens, & la

regle du différent uſage qu' il en fait. Modeſte, s'il eût été univerſellement encenſé; doux, s' il n' eût point été contredit; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il eſt né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célébrité, on l' eût vu le modéle & le défenſeur des vrais principes, en tout genre, ſi l' intérêt de ſa vanité eût pu s' accorder avec aucune eſpece de dépendance. Mais l' ardeur exceſſive & l' impétueuſe délicateſſe de ſon amour-propre, ont été la cauſe de ſes variations, de ſes égaremens, de l' altération de ſes idées, de ſes goûts & de ſes ſentimens. De-là, ces tranſports d' eſtime & ces haines implacables contre tant d' Hommes de Lettres, qui, tour-à-tour, ont été comblés de ſes éloges ou accablés de ſes ſarcaſmes, ſelon le cas qu' ils ont paru faire de ſon mérite, ou ſelon l' opinion du Public ſur le leur. De-là, d' abord ami & flatteur du grand *Rouſſeau*, il eſt devenu ſon ennemi le plus acharné, & n' a ceſſé de le pourſuivre ſous la cendre qui couvre ſon tombeau. De-là, ami & flatteur de *Maupertuis*, la préférence éclairée d' un grand Roi, le ſouleve contre ce Philoſophe, & l' engage dans des démêlés, qui lui ont été ſi honteux

&

& si funestes. De-là, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, de son vivant, contre lui des Critiques anonymes, parce qu'il étoit jaloux de sa gloire; & des Libelles, après sa mort, parce que le Monarque lui élevoit un monument. De-là, ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre, pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de justes censures. De-là, ami & admirateur de *J. J. Rousseau*, il a insulté plus encore à ses disgraces qu'à ses erreurs, à cause de la supériorité de son éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples. De-là, ami & défenseur de *Montesquieu*, il s'est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes, contre ses Ouvrages, afin de s'élever au-dessus de lui. De-là, ami & défenseur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de sa mort, pour le mépriser & le rendre ridicule. De-là enfin, le Recueil de ses Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges, de blâme, d'applaudissemens, de sarcasmes, de flatterie & d'emportemens.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques mesures, il

il a méconnu toutes les bienſéances, & a inſulté ſa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent; on peut en juger par ſon Diſcours aux Welches, ſes Stances ſur les Italiens, ſes Satyres contre les Allemands, ſes Plaiſanteries ſur les Eſpagnols & les Portugais. Les Anglois même, ſi ſouvent loués dans ſes Ecrits, ſont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ſes plaiſanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais ſu ſe rendre maître, a auſſi beaucoup influé ſur ſes éternelles variations. Son imagination en a ſuivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt ſenſible, tantôt délicat, tantôt cauſtique, ſelon les différentes diſpoſitions de ſon ame; tantôt ſincere & tantôt artificieux, tantôt amateur du vrai & tantôt opposé à la vérité, tantôt modéré & tantôt exceſſif, il a toujours été, comme nous l'avons déja remarqué, l'Homme du tems, de la circonſtance, du moment. Ses penſées, ſes expreſſions, ſes jugemens, ſi on les compare les uns aux autres, à meſure qu'ils ſe préſentent, ſont moins de lui, que du Génie qui l'inſpiroit alors: peu d'Auteurs, au ſtyle près, paroiſſent moins appartenir en propre à eux-

mê-

mêmes : à force d'avoir tous les caractères, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans sa raison, cette inquiétude turbulente ? Des lumieres, des contradictions, des inconséquences, des absurdités. Cette raison n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'est-à-dire, avec l'œil du préjugé, variant sans cesse selon l'impulsion momentanée. Dans les Lettres, dans la Philosophie, dans l'Histoire, lorsqu'il est désintéressé, le vrai échappe rarement à sa vue ; mais le plus petit intérêt l'obscurcit, l'altére, le dénature, dans son esprit.

Cette morale bienfaisante qu'il publie avec un zèle si apparent, est-elle dans son cœur ? N'est-elle point un système ? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occasions, de ce qu'il débite dans d'autres ; qu'on rapproche ses sentimens d'humanité, du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général ; ses déclamations contre les vices, des peintures cyniques qu'il en fait ; son enthousiasme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne ; ses élans affectueux pour la tolérance, de ses rigueurs impitoyables contre les abus ; & on sera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré des bel-

les

les maximes qu' il énonce, il ne l' a pas moins été des maximes qui leur sont contraires, puisque celles-ci paroissent aussi senties, aussi vives, aussi fortement énoncées, & qu' elles sont plus souvent répétées que les autres.

Qu' on accorde, s' il se peut, tant de disparates avec l' idée de la vraie Philosophie. Elle doit également agir sur l' esprit & sur le cœur : sur l' esprit, par des principes claires, solides & invariables : sur le cœur, par des sentimens honnêtes, supérieurs, & à l' épreuve de tout ; c' est par ce rapport des pensées & des sentimens qu' elle éleve l' Homme au-dessus de la classe ordinaire.

La marche du Philosophe, quand il est ce qu' il doit être, est toujours lumineuse, conséquente, égale, pleine de franchise & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions ? Pourquoi ce mélange d' élévation & de petits moyens, de hardiesse & de petites ruses, de dédains & de petites prétentions ? Pourquoi systématiser sans principes, moraliser sans mœurs, dogmatiser sans mission, retracter dans un tems ce qu' on a avancé dans un autre, y revenir ensuite, après les désaveux les plus formels ?

Le caractère du Philosophe est supérieur à tou-

toutes les foibleſſes. Pourquoi courir ſans ceſſe après la louange, & ſe déconcerter au moindre trait de contradiction? Pourquoi encenſer la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts? Pourquoi employer tant de manéges, prendre ſi ſouvent le maſque, ſe traveſtir en mille manieres, emprunter tant de faux noms? Pourquoi le Profeſſeur, en vérité par excellence, n'oſe-t-il paroître que ſous la ſauvegarde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Bazin*, des *Eſcarbotier*, des *Ruſtan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres Noms, dont le burleſque annonce plutôt l'Hiſtrion, que le Diſſertateur éclairé?

Le but du Philoſophe eſt de découvrir & de faire connoître la vérité. Eſt-ce à travers des faillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaiſanteries indécentes, qu'elle ſe plaît à lancer ſes rayons & à faire entendre ſon langage? Eſt-ce en attaquant la Religion par des ſarcaſmes, en la défigurant par de fauſſes imputations, en la noirciſſant par des calomnies, qu'on peut eſpérer d'en renverſer les fondemens? N'eſt-ce pas au contraire lui rendre hommage par l'excès de ſa déraiſon & de ſa mauvaiſe foi?

Le

Le fruit des travaux du Philoſophe eſt l'inſtruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-humain, toujours occupé de ſes intérêts, ne s'eſt guère attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ſes actions, de ſes ſervices, de ſes libéralités, de ſes aumônes; qui de l'autre, s'eſt fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les ſources, de franchir les bornes, de renverſer les loix, d'aveugler les Eſprits. Qu'ont-ils produit, en effet? Ce que la ſaine Philoſophie ne ſauroit avouer pour ſon Ouvrage, l'indépendance, le déſordre, la corruption, le bouleverſement de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le ſuive; qu'en réſultera-t-il? Les Jeunes-gens apprendront à ſon école à ſecouer le joug du devoir, à répéter des blaſphêmes, à triompher de leurs déréglemens: les Gens de Lettres, à peu reſpecter les modeles, à déguiſer leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienſéances, à ſe déchirer ſans égard: les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractère, pour ſe repaître d'idées frivoles, de vues chimériques, de goûts fanta-

tasques & passagers ; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaisir, les honneurs du persifflage, les charmes de l'inconstance ; à perdre enfin la décence, les vertus, les mœurs, pour se contenter d'être commodes, agréables & polies.

Tel est cependant l'Homme qu'on préconise & qu'on encense, au point de ne pas craindre de le rendre ridicule, en se proposant de lui élever une Statue. Car enfin dans l'antiquité & chez tous les Peuples sages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques ou des services rendus à la patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* pourroit jouir d'un privilége que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Catinat*, les *l'Hôpital*, les *Daguesseau*, ont si bien mérité & n'ont point obtenu? Voudroit-on ressembler à ces Nations superstitieuses & sauvages, qui élevoient des simulacres aux Génies malfaisans? Si les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, n'ont eu jusqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on se défie bien du génie de M. de *Voltaire*, pui-

puiſqu'on cherche à ſubjuguer la poſtérité par les hommages du Siecle préſent. Mais la Poſtérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira, d'un côté, l'Ecrivain à ſa juſte valeur : de l'autre, elle ſaura que cet apothéoſe n'eſt pas l'ouvrage de la Nation, mais le produit des intrigues de quelques Gens de Lettres, qui, pour lors, ſeront vraiſemblablement inconnus ; & quel tribut doivent attendre de ſa part l'Idole & les Conſécrateurs ?

FIN.

